

AXE & ALLIÉS

1939 - 1945

UN MONDE EN GUERRE

1944

La bataille des Ardennes

L'enfer à Bastogne

Les derniers feux du Reich

Les commandos d'Hitler attaquent

LE CANADA EN GUERRE ▶ *l'arsenal des démocraties*

LA DIPLOMATIE ALLIÉE ▶ *vers un nouvel ordre européen*

LA U-BOOTWAFFE ▶ *l'arme de la guerre totale*

LA MUSIQUE DANS LE III^E REICH ▶ *exaltation et prestige*

France met : 5,95 € - Belg et Lux : 6,80 €
D : 6,80 € - Can : 9,95 \$ cad - Tom/S : 700 XPF

L 15356 - 8 - F : 5,95 € - RD



Yann Colignon - Raymond Giuliani

Au plan uniformologique, leurs tenues très variées constituent un attrait supplémentaire que les auteurs vous invitent à découvrir par le biais de figurines 12 pouces, représentatives des multiples théâtres d'opérations où seront engagés les Fallschirmjäger tout au long du conflit.

EN ACTION FIGURES

History & Collections

Saint-Côme-du-Mont, 6 juin 1944

En el presente trabajo se han desarrollado los siguientes objetivos: investigar las relaciones entre las variables de la Teoría de la Organización y el comportamiento organizacional en las empresas de la zona de estudio, para determinar si las variables de la Teoría de la Organización influyen en el comportamiento organizacional de las empresas de la zona de estudio.


Margot W. Pfeiffer received her doctorate from the University of California at Berkeley in 1972. She is currently an assistant professor at the University of California at Berkeley. She is currently an assistant professor at the University of California at Berkeley.

1. The first step is to identify the key components of the system. This involves understanding the hardware, software, and data involved. For example, in a web application, the components might include the server, the database, and the client-side code.

La ZFRD utilizza i colori registrati con
la marchiatura affidata per la massima tras-
parenza d'intenti, quindi ad ogni richiesta
differenzia la formula di stampa in base
proprio regolamento, anche in 10 colori.

For information on this and other products, call 1-800-368-7262 or visit our website at www.mitsubishi.com.

...the

[illegible]

10

40 mm

ries environ

ENGLISH

50 € ttc

500 e 112

- Format 200 x 240 mm
- 84 pages
- 200 photographies environ
- AVAILABLE IN ENGLISH
- Prix public : 15,50 € ttc

DISPONIBLE SUR

www.histoireetcollections.com

NOUVEAU

DIRECTEUR DE PUBLICATION :
Théophile Monnier

REDACTEUR EN CHEF :
Boris Laurent
laurent@axeetallies.com

REDACTRICE GRAPHISTE :
Shan Deraze

REALISATION DU SITE :
Arnaud Baillivet

ABONNEMENTS, REDACTION, PUBLICITÉ :
AXE ET ALLIÉS est une publication
des Editions du Paladin,
SARL au capital de 20 000 €
625, route d'Aix, 13510 Eguilles
www.axeetallies.com
contact@axeetallies.com

PRINCIPAUX ACTIONNAIRES :
Théophile Monnier, Histoire
& Collections, François Vauvillier

VENTE EN KIOSQUE : MLP

DIFFUSION POUR LA BELGIQUE :
Tondeur Diffusion, 9 avenue Van Kalken
B-1070 Bruxelles. Tél. 02 55502 21

IMPRESSION : Léonce Deprez
Zone industrielle, 62620 Ruitz

N° ISSN : 1955-8589

COMMISSION PARITAIRE : 0312K88794

© éditions du Paladin 2006

Printed in France
Imprimé en France

Reproduction interdite
sans accord écrit préalable

Edition
du paladin



« La guerre n'est qu'un prolongement de la politique
par d'autres moyens ».
Karl von Clausewitz, *De la guerre*.

Chers lecteurs,

La tentation était bien trop grande d'utiliser en ouverture de ce 8^e opus d'*Axe & Alliés* la citation de Clausewitz. Eculée, certes, elle n'en reste pas moins d'actualité lorsqu'on se penche sur les relations internationales de cette année-clé 1939-1940, qui marque le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale et la défaite de la France. 1939-1945 : une guerre totale avec ses machines et ses armes. Certains n'ont eu d'autres armes que la ruse et la parole. Le champ de bataille ne se résume pas aux vastes plaines d'Ukraine, aux forêts des Ardennes ou aux profondeurs de l'océan. La guerre s'est jouée dans les offices feutrés des chancelleries, dans les bureaux d'une diplomatie énergique, clairvoyante ou abattue par les illusions. Ce numéro d'*Axe & Alliés* vous entraînera, entre autres articles, dans ces ambassades, véritables antichambres de la guerre, agitées par les rumeurs, les pactes, le désespoir et l'incompréhension face à l'embrasement de l'Europe.

Bonne lecture,
Boris LAURENT

Fantassin du Kampfgruppe Hansen,
SS-Pz.Gren.Rgt 1 LAH non loin de
Poteau, Ardennes, 1944



Coll. Tiquet

Les articles

N°8

- 16 Politique
La musique dans le III^e Reich : exaltation et prestige
- 24 Politique
Le Canada en guerre : l'arsenal des démocraties
- 32 Diplomatie
La diplomatie alliée face à l'Allemagne :
vers un nouvel ordre européen

DOSSIER DU MOIS

- 42 Dossier
La bataille des Ardennes : les derniers feux du Reich
- 44 Bataille
L'offensive des Ardennes : Hitler lance son va-tout à l'Ouest
- 54 Bataille
Les combats pour Bastogne :
« Nuts ! », la 101^e tient bon
- 62 Bataille
Les commandos d'Hitler attaquent :
opérations *Stösser* et *Greif*

- 70 Unité
La U-bootwaffe : l'arme de guerre totale

Les rubriques

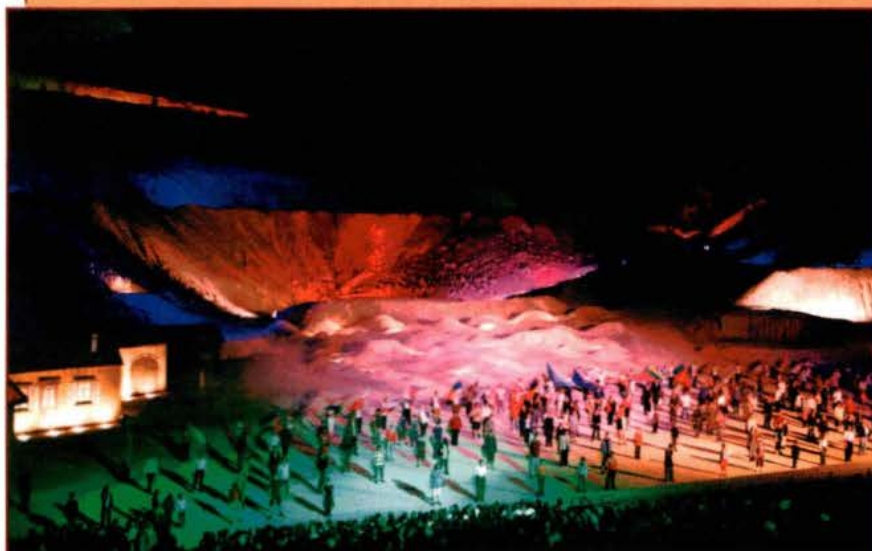
- 4 Actualités
- 6 Les fiches lecture
- 10 Les inventions de la guerre
- 12 Interview : Jean Lopez
- 80 Abonnements

1918-2008 : 90^e anniversaire de la fin de la Première Guerre mondiale

Le 21 février 1916 à 7H15 du matin, un déluge de feu s'abat sur le Bois des Caures, à proximité de Verdun. Durant 9 heures, sur un front de 15 km, un million d'obus ravage la zone ; les Français subissent l'attaque de plein fouet. L'une des grandes batailles de tous les temps vient de commencer...

du 20 juin au 26 juillet 2008

Connaissance de la Meuse
Carrières d'Haudainville,
55100 Verdun - 03 29 84 50 00
contact@cdm55.fr



Dans le cadre du 90^e anniversaire de l'armistice et de l'offensive américaine, l'Association Connaissance de la Meuse offre, avec l'aide de 600 bénévoles, un nouveau spectacle Son et lumière sur la bataille de Verdun, tous les vendredis et samedis : « **Des Flammes... à la Lumière** ». Le scénario démarre dans la joie de la Belle Epoque et le départ au front pour se terminer par l'Armistice, avec cette année une figuration américaine, en suivant les différentes phases de la bataille à travers le témoignage de trois descendants d'anciens combattants, français et allemands.

Appel à souscription

A l'occasion du 90^e anniversaire de la fin de la Grande Guerre, le Comité du monument national de l'Hartmannswillerkopf lance un appel à souscription répondant à quatre objectifs : la restauration du Monument National du Hartmannswillerkopf, la mise en valeur du champ de bataille et d'un parcours scénographié, la construction d'un Musée (mémorial-centre d'interprétation du Hartmannswillerkopf) et d'un espace d'accueil et de restauration du public et la création d'un centre de ressources et d'activités à Uffholtz.

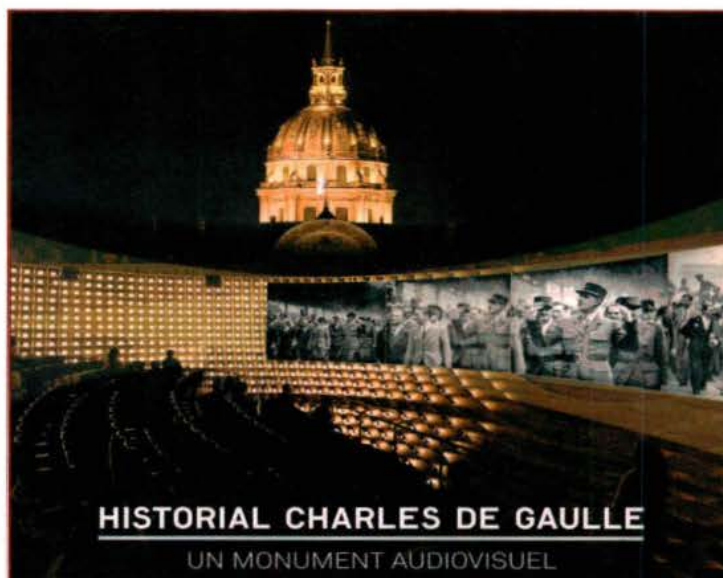
**Comité du monument national de
l'Hartmannswillerkopf**
1, rue Camille Schlumberger
68000 Colmar
03 89 20 10 51, adt@tourisme68.com



Historial Charles de Gaulle

Le 23 février dernier, le président de la République a inauguré, à l'Hôtel National des Invalides, l'Historial Charles de Gaulle, projet d'envergure conduit dans le cadre du programme de modernisation du Musée de l'Armée (ATHENA). Cet espace, dédié au général de Gaulle, est un lieu de savoir qui présente l'itinéraire d'un homme qui a mêlé son destin à celui de la France. Le parti pris est de privilégier l'image sous toutes ses formes, à travers des dispositifs interactifs.

Musée de l'Armée
Hôtel national des Invalides,
129, rue de Grenelle
75007 Paris
01 44 42 38 77
www.invalides.org/



Ligne de démarcation

L'exposition permanente du Centre est consacrée à l'histoire de la ligne de démarcation en France pendant la

Seconde Guerre mondiale, mais le Centre souhaite élargir la réflexion à la notion plus générale de « frontière ». Si la ligne de démarcation en France est aujourd'hui un souvenir qui s'efface de la mémoire de la population, dans le même temps où elle devient un sujet d'histoire, d'autres lieux ont connu ces frontières vives qui séparent les Etats, découpent les territoires, divisent ou séparent les peuples. L'exposition se compose de 19 panneaux qui retracent l'histoire de la colonisation, les années de guerre, l'enfer des combats, les forces engagées et les soldats anonymes. Le dernier panneau présente quelques exemples de lignes de démarcation qui ont existé ou existent encore depuis 1945.



Centre d'interprétation

Place du Bassin,
71420 Gênelard
Tél. : 03 85 79 23 12
www.lignededemarcation.fr

Bataille des Ardennes



Afin de perpétuer le souvenir de la dernière offensive allemande et du siège de la ville de Bastogne, le *Bastogne Historical Center* a installé dans son bâtiment deux scènes de reconstitution, une américaine et une allemande, qui permettent aux visiteurs de revivre avec réalisme et dans un grand souci du détail des moments de la bataille et le quotidien des soldats. Tout le matériel et les uniformes exposés sont authentiques. Aujourd'hui encore, les collections exceptionnelles du musée ne cessent de s'enrichir, notamment grâce aux dons de collectionneurs et d'anciens combattants. Le visiteur y verra par exemple le manteau de cuir offert par le baron Hasso von Manteuffel qui commandait alors la 5. Panzer-Armee, ainsi que la fameuse plaque de signalisation « Bastogne » autour de laquelle posèrent le général Mc Auliffe et deux de ses officiers. Une très riche collection d'armes, d'uniformes et d'objets ainsi que des commentaires détaillés, offrent aux visiteurs une vision plus globale des enjeux de la bataille des Ardennes.

Bastogne Historical Center

Colline du Mardasson

B-6600 Bastogne

Tél. : +32 61 21 14 13

www.bastognehistoricalcenter.be

Imprimeurs clandestins – Photographies de Robert Doisneau



Dès 1940, Robert Doisneau met ses compétences de graveur et de photographe au service de la Résistance. Entre la fin 1944 et le début 1945, il réalise une quarantaine de photographies pour illustrer la revue *Le Point*, consacrée en mars 1945 aux imprimeurs de la Résistance.

Instrument irremplaçable dans le combat pour la libération, la presse clandestine est par sa masse et sa variété une des originalités de la Résistance française. Plus de 1200 titres de journaux clandestins, auxquels s'ajoutent d'innombrables tracts, brochures et affichettes, sont tirés à plusieurs millions d'exemplaires pendant les quatre années d'occupation.

Réalisées avec la complicité des modèles, ces reconstitutions d'après-guerre relatent des histoires d'imprimeurs et permettent de suivre tout le procédé de fabrication des imprimés clandestins.

L'exposition, composée de 40 images et de 9 panneaux explicatifs, a été réalisée par le Musée de la Résistance Nationale à Champigny-sur-Marne et l'Atelier Robert Doisneau.

du 6 mars au 29 juin 2008

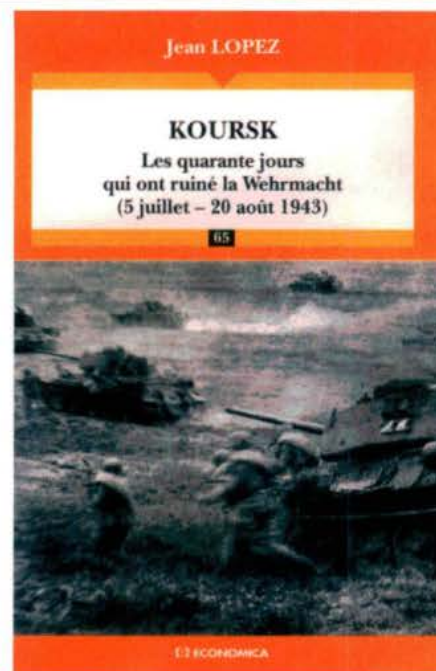
Visites commentées, sur réservation
Centre d'Histoire de la Résistance et
de la Déportation, 14 av. Berthelot,
Lyon 7e. 04 78 72 23 11

Koursk, les 40 jours qui ont ruiné la Wehrmacht (5 juillet - 20 août 1943)

Ouvrage passionnant, *Koursk* dépoussière l'intelligence de cette bataille présentée depuis toujours comme « la plus grande bataille de chars de l'Histoire ». Le lecteur découvrira dans ce livre d'une grande clarté, à travers une analyse minutieuse et surtout repensée, un panorama des événements qui façonnent « Koursk ». Sous une plume précise, l'exposé de Jean Lopez nous amène en cinq parties passionnantes, au centre de l'immense théâtre d'opérations Est où la Wehrmacht et l'Armée rouge s'apprentent à livrer plusieurs combats de titans.

Et c'est bien là tout l'intérêt de cet ouvrage qui remet complètement à neuf les analyses de Koursk dont l'historiographie était encore il y a peu, recouverte d'un « verni idéologique ». Jean Lopez démonte ainsi les mythes qui nuisent à la bonne compréhension de cet événement historique. On apprendra que Stalingrad n'a jamais entamé le moral de la Wehrmacht victorieuse deux mois seulement après la « mort » de la 6^e armée de Paulus ! Que Hitler n'a jamais hypothéqué les chances de réussite allemande, ainsi que l'affirmeront les mémorialistes

Retrouvez p.12 une interview de Jean Lopez



La drôle de guerre des intellectuels français (1939-1940)

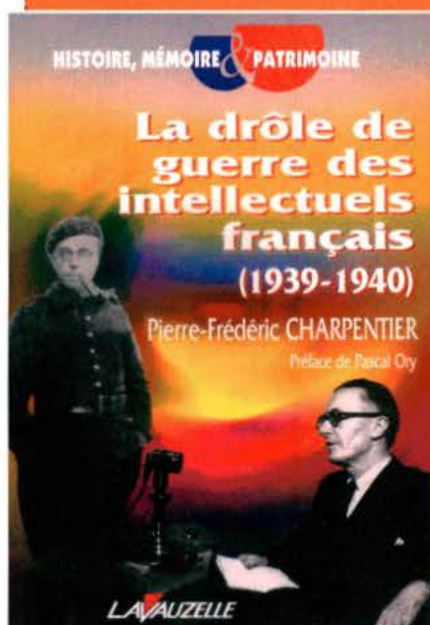
L'historiographie française met en lumière depuis longtemps le rôle et la place des intellectuels français dans les événements de l'entre-deux-guerres (Front populaire, crise du 6 février 1934) ou durant la période noire de l'Occupation. En revanche, personne n'avait osé s'aventurer dans la période très courte et pourtant cruciale de septembre 1939 à juin 1940, soit la « drôle de guerre ». Cette lacune est enfin comblée par Pierre-Frédéric Charpentier qui avec cet ouvrage propose une étude inédite et lucide sur la manière dont les intellectuels ont appréhendé les débuts de la Seconde Guerre mondiale.

L'auteur nous fait partager le quotidien de ces hommes au front ou à l'arrière, dans l'attente, « à la recherche de l'événement ». Pierre-Frédéric Charpentier montre également comment les écrivains ont travaillé dans les plus hautes sphères de l'Etat, avec notamment la nomination de Jean Giraudoux au Commissariat général à l'information.

« Giraudoux contre Goebbels ! Un fleuret contre une dague » dira Anatole de Monzie ! Au front, dans les couloirs officiels de la propagande française, le débat d'idées sur la Drôle de Guerre gagne l'ensemble de la société française mais à la différence de la Grande Guerre, les intellectuels ne parviennent pas à former cette union sacrée des idées. Enfin, l'auteur revient sur l'échec des intellectuels pacifistes qui non sans combattre, échouent dans leur tentative d'empêcher une guerre européenne. ■ B. L.

La drôle de guerre des intellectuels français (1939-1940).

Lavauzelle, 425 pages, 30 €



allemands après guerre comme von Manstein ou Guderian faisant preuve d'une mauvaise foi inouïe. Que les T-34 soviétiques ont été littéralement écrasés...

Etonnant, cet ouvrage l'est assurément. Passionnant aussi car il nous mène dans le fracas des combats, dans les chars, sous le déluge de fer et de feu. L'auteur nous fait également pénétrer au cœur même des états-majors, aux côtés de Staline, d'Hitler, de Joukov ou de von Manstein. Mais plus que cela, Jean Lopez montre que Koursk ce n'est pas 10 jours de combats. Ce sont 40 jours et trois batailles qui usent l'armée allemande, qui la ruinent pour le reste de la guerre. L'auteur souligne notamment l'importance d'une bataille qui était jusque là passée complètement inaperçue en Occident : la bataille du fleuve Mious. C'est le triomphe de la *maskirovka* russe, cet art de la dissimulation et de l'intoxication qui aura raison de la Wehrmacht. ■ B. L.

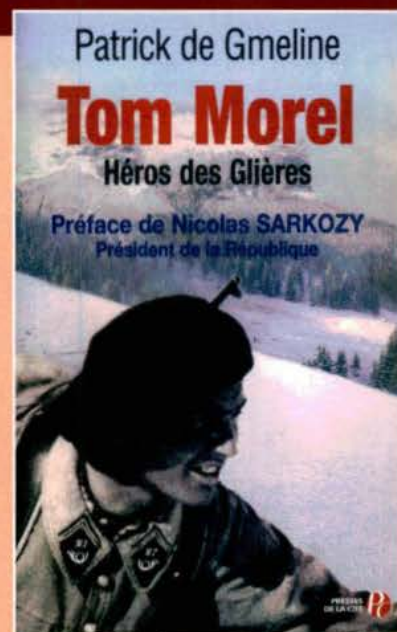
Koursk, les 40 jours qui ont ruiné la Wehrmacht. Economica, Collection Campagnes et Stratégies, 317 pages, 29 €

Tom Morel, héros des Glières

« L'héroïsme n'est jamais dans le nombre des morts ennemis, mais dans le risque assumé et le péril librement accepté. » (Henri Amouroux, 1985). Le 9 mars 1944, mourait le « lieutenant Tom Morel, être de lumière et entraîneur d'hommes » comme le nommait le Père Ravier, auteur d'une première biographie du chasseur alpin. Principal historien militaire français, Patrick de Gmeline nous livre ici une biographie richement documentée et passionnante de cet acteur-clé de la bataille des Glières en Haute-Savoie (janvier-mars 1944). En janvier 1944, un lieutenant de 28 ans prend le commandement de la plus vaste opération armée de la Résistance, dirigeant une opération capitale qui doit préparer un front intérieur au moment où se déclencheront les opérations de débarquement. Il doit aussi montrer aux Allemands et aux Alliés, que l'esprit de combat et de résistance

en France n'est pas mort. « Vivre libre ou mourir » clamait fort ce jeune saint-cyrien qui donnera son nom à la promotion 1987-1990 de l'ESM.

Qui est donc Tom Morel, ce jeune officier au caractère affirmé, patriote exigeant et homme de foi, exécutant d'une mission de la plus haute importance ? A travers le parcours de ce héros français, Patrick de Gmeline nous plonge dans le quotidien d'une famille de la bourgeoisie lyonnaise. Nous suivons le parcours du jeune homme, marqué par un catholicisme actif et militant et par le désir de servir sa patrie. Le récit rend intelligible les interrogations d'un témoin attentif et clairvoyant de son temps au moment où les bruits de botte retentissent en Europe, et nous renseigne sur les aspirations d'une jeunesse d'entre-deux-guerres, entre espoirs permis et incertitudes. Et l'on apprendra



comment celui qui rêvait de désert d'Afrique, de grands espaces silencieux et propices à la prière se retrouvera au 27^e bataillon de chasseurs alpins ! ■ B. L.

Tom Morel, héros des Glières
Presses de la cité 331 pages, 16
pages de photos, 21 €

LE COURRIER DES LECTEURS

Hors série n° 1, La division Charlemagne

« ... Juste pour votre information, voici le genre de réalisations qu'il est possible de faire avec des figurines 1/6. Cette figurine est une réalisation directe, suite à votre excellent numéro HS sur la division Charlemagne. Merci pour cette revue ».

(Gérard Fontaine)



Toute l'équipe d'**Axe & Alliés** est fière de voir que ses numéros sont source d'inspiration et remercie chaleureusement notre lecteur pour ses commentaires. Nous vous renvoyons au site de M. Fontaine pour apprécier ses figurines au 1/6. Outre un large éventail de figurines françaises, américaines et allemandes, vous y trouverez les projets de nouvelles réalisations ainsi que les techniques et conseils permettant de peindre visages, uniformes et divers métaux (armes, véhicules...).

http://pagesperso-orange.fr/figurine/crbst_0.html

A&A n° 7, février - mars 2008

« ... Je vous écris pour vous féliciter pour la qualité de votre revue tant par le contenu des articles que par les illustrations. A ce propos, je vous signale que la photo de la page 15 du numéro 7 (Le Reich et ses alliés orientaux : encerclement stratégique de l'URSS ?) ne représente pas Hitler et Boris III mais Hitler et le prince Paul régent de Yougoslavie ».

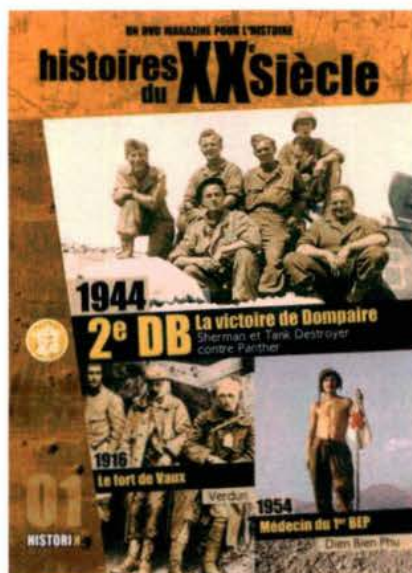
(Michel Noguier, Lyon).



Il s'agit effectivement du régent Paul de Yougoslavie. Suite à l'assassinat du roi Alexandre I^{er} de Yougoslavie à Marseille le 9 octobre 1934, le prince Paul gouverne durant la minorité de Pierre II. Le 25 mars 1941, il signe à Vienne son adhésion au pacte tripartite rejoignant ainsi le camp de l'Axe. Deux jours plus tard, le renversement du gouvernement pro-allemand provoque l'invasion de la Yougoslavie. Le prince Paul est obligé de partir pour l'Afrique du Sud. Merci à notre lecteur avisé d'avoir relevé cette erreur.

Histoire du XX^e siècle : un DVD magazine

Proposé sous la forme d'un DVD, *Histoire du XX^e siècle* est un projet éditorial original et courageux qui vise à rassembler sur un même support un ensemble



de documentaires inédits sur l'histoire militaire du XX^e siècle, essentiellement la Première Guerre et Seconde Guerre mondiale, mais également les guerres coloniales française (Indochine, Algérie). Le n°1 propose ainsi un documentaire de 73 mn sur la bataille de Dompierre, en Lorraine, un combat remporté par le 2^e DB en 1944, mais également une présentation du fort de Vaux et le témoignage d'un médecin à Dien Bien Phu.

Le documentaire sur Dompierre rassemble des images d'archives inédites, des vues actuelles du champ de bataille et de nombreux témoignages. Le style et le texte sont assez classiques, une large part est consacrée aux souvenirs des témoins et un rappel de l'engagement de la 2^e DB. Le

documentaire en lui-même est d'ailleurs assez long et une étude plus « ramassée », centrée sur l'analyse froide de la bataille aurait été nettement plus passionnante.

La société editrice de ce projet prévoit de sortir dans le courant de l'année des numéros hors-série, à nouveau sur la bataille de Dompierre, et un prochain dossier, qui doit être consacré aux Ardennes 1940, pour la fin de l'année. ■ T. M.

Plus d'infos sur www.historik.fr. DVD disponible à la vente sur le site et dans quelques musées (dont celui des blindés à Saumur). Prix : 20 €



JEU

L'Aube d'acier : le front Ouest sur la table

Distribué en France par la société Ubik, *L'Aube d'acier* est un jeu de société consacré à la Seconde Guerre mondiale qui permet de simuler des combats tactiques sur sa table de salon. La boîte, très imposante et lourdement remplie, comprend un nombre impressionnant de petites figurines en plastique – soldats, armes d'appui et chars – ainsi que de nombreuses cartes rigides permettant de représenter le champ de bataille. Prévu pour faire s'affronter deux adversaires, le jeu comporte un grand nombre de scénarios, tous consacrés à divers combats livrés par les Américains sur le front Ouest en 1944. Les cartes sont géomorphiques (elles peuvent se combiner entre elles de toutes les manières) et des éléments de terrain en carton fort à placer par dessus permettent d'ajouter une ferme fortifiée, une colline ou une gare quand cela est nécessaire.

Si les règles de *L'Aube d'acier* ne sont pas d'une grande complexité, elles se destinent toutefois à des personnes ayant déjà pratiqué des jeux de stratégie de ce type. On y trouve en effet diverses règles tactiques assez détaillées (points de commandement, tir de réaction, carte de stratagèmes, etc.), courantes dans les jeux



d'histoire, mais qui pourraient s'avérer complexes pour les néophytes. Par ailleurs, la qualité du matériel proposé est gâchée par une traduction lourde et maladroite, et qui révèle une certaine méconnaissance du sujet.

Cela étant, il s'agit d'un jeu superbe, très intéressant et riche, et qui peut faire l'objet d'un beau cadeau à de jeunes gens passionnés par le second conflit mondial. En revanche, pour les personnes qui veulent découvrir les jeux historiques, nous recommandons plutôt l'excellent *Mémoire 44*, facile d'accès, très agréable et

qui peut se pratiquer en famille, et même avec des enfants à partir de huit ans.

Une manière originale de faire connaître l'histoire de la Seconde Guerre... et s'initier à la stratégie ! ■ T. M.

Jeu en français pour 2 joueurs. Complexité moyenne, disponible en boutique spécialisée ou sur <http://boutique.editions-ubik.com>. Prix : 80 €

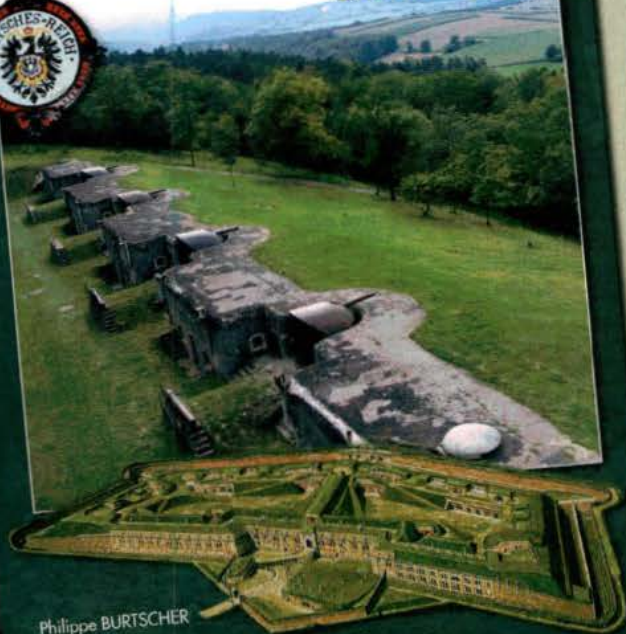


NOUVEAU

Les Fortifications allemandes d'Alsace-Lorraine 1870-1918

Au lendemain de la défaite de 1870, les deux départements d'Alsace (hormis Belfort), la majeure partie de la Moselle, ainsi qu'une fraction de la Meurthe et des Vosges sont annexés par l'Allemagne et vont être défendus contre toute velléité française de reconquête. Les ingénieurs de l'Empire vont développer en Alsace et en Lorraine tous les nouveaux concepts issus de l'art de fortifier en Allemagne, des forts d'Alexis von Biehler à Strasbourg aux puissants groupes fortifiés de la place de Metz. Sur une période de 45 ans, les Allemands forgèrent sur leur frontière avec la France un ensemble défensif cohérent, adapté à leur stratégie et au plan de marche de l'armée proposé par Von Schlieffen : « le bouclier occidental de l'Empire ». Ce système de fortifications ne connaîtra guère l'épreuve du feu durant la grande guerre ce qui contribuera à lui laisser l'image d'un système invaincu, puissant et moderne.

LES FORTIFICATIONS ALLEMANDES d'ALSACE-LORRAINE 1870-1918



Philippe BURTSCHER
& François HOFF

Histoire & Collections

A STRASBOURG LE FORT GROSSHERZOG VON BADEN - FORT FRÈRE

Le fort de Frère, situé à l'ouest de Strasbourg, est un des plus importants ouvrages de la place. Il a été construit entre 1874 et 1880, sous le commandement du prince Frédéric de Bade. Son plan est basé sur le système de fortification allemand de l'époque, avec des bastions et des casemates.



LA FESTE KAISER WILHELM II
- FORT DE MUTZIG

Le fort de Mutzig, situé à l'est de Strasbourg, est un des plus importants ouvrages de la place. Il a été construit entre 1874 et 1880, sous le commandement du prince Frédéric de Bade. Son plan est basé sur le système de fortification allemand de l'époque, avec des bastions et des casemates.



A THIONVILLE LA FESTE OBERSCHNITTEN - FORT DE GJENTRANGE

Le fort de Gjentrange, situé à l'est de Thionville, est un des plus importants ouvrages de la place. Il a été construit entre 1874 et 1880, sous le commandement du prince Frédéric de Bade. Son plan est basé sur le système de fortification allemand de l'époque, avec des bastions et des casemates.



TOUT PRÈS LA FRONTIÈRE



TOUT PRÈS LA FRONTIÈRE



LA FESTE KAISER WILHELM II
- FORT DE MUTZIG

Le fort de Mutzig, situé à l'est de Strasbourg, est un des plus importants ouvrages de la place. Il a été construit entre 1874 et 1880, sous le commandement du prince Frédéric de Bade. Son plan est basé sur le système de fortification allemand de l'époque, avec des bastions et des casemates.



TOUT PRÈS LA FRONTIÈRE



TOUT PRÈS LA FRONTIÈRE



LE GÉNÉRAL DE L'EMPIRE



LA FESTE KAISER WILHELM II
- FORT DE MUTZIG

Le fort de Mutzig, situé à l'est de Strasbourg, est un des plus importants ouvrages de la place. Il a été construit entre 1874 et 1880, sous le commandement du prince Frédéric de Bade. Son plan est basé sur le système de fortification allemand de l'époque, avec des bastions et des casemates.



TOUT PRÈS LA FRONTIÈRE



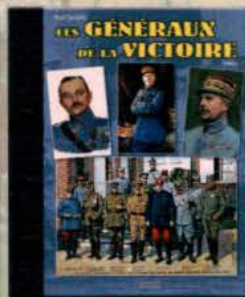
TOUT PRÈS LA FRONTIÈRE

Les auteurs :
Philippe BURTSCHER : président du cercle d'étude des fortifications et du cercle d'étude et de sauvegarde des fortifications de Strasbourg, il a réalisé pour la DRAC Alsace, l'inventaire des ouvrages de la capitale alsacienne
François HOFF : membre de l'association pour la découverte de la fortification messine depuis 1998, a publié divers articles notamment sur la place de Metz.

format 200 x 240 mm
64 pages
175 illustrations environ

le volume :
15,50 €
en librairie

dans la même collection :
Les généraux de la Victoire
tome 1 et tome 2



illustrations non contractuelles

La « radio du Peuple »

Un nouvel outil de propagande

Par **Christophe PRIME**



Affiche de propagande allemande. Grâce à la *Volksempfänger*, le peuple allemand peut entendre les discours d'Hitler. La radio permet aux nazis de rentrer au cœur des foyers allemands. Le mot d'ordre de Goebbels : « Surtout, ne pas être ennuyeux. Surtout, pas de monotonie ».

Un outil électoral

Comprenant l'importance de l'enjeu, les hommes politiques apprennent à se servir du microphone notamment lors des campagnes électorales. Après Hoover en 1928, Franklin Delano Roosevelt fait un usage systématique de la radiodiffusion pour expliquer la politique du *New Deal* à ses concitoyens. Les « causeries au coin du feu » créent un lien direct entre le président américain et la nation. En France, Doumergue, Blum, Daladier lui emboîtent le pas. Un peu partout, des chaînes de service public apparaissent, à l'image de la NHK au Japon, de *Radio-Paris*, de *Radio-Luxembourg* ou de la *British Broadcasting Corporation (BBC)* qui est fondée en 1926 avec pour actionnaire l'État britannique.

Si les radios d'État et les radios privées coexistent dans les démocraties, la situation est bien différente en URSS, en Italie et en Allemagne nazie où les émetteurs sont entièrement sous la coupe des régimes autoritaires.

C'est ainsi que Mussolini place la radio sous le contrôle du gouvernement fasciste dès le 8 février 1923. Mussolini comprend vite l'intérêt que ce nouveau moyen de communication qui permet de diffuser ses discours sur l'ensemble du territoire italien. Quatre ans plus tard, la société *Ente italiano audizioni radiofoniche* reçoit le monopole des ondes. Elle passe de 40 000 abonnés en 1927 à 1,17 millions en 1939. Un poste radio bon marché est mis en vente. Le *Balilla*, d'une valeur de 430 Livres, peut être payé en 18

Née au début du 20^e siècle, la télégraphie sans fil (T.S.F.) a connu un essor rapide au lendemain de la Première Guerre mondiale. Des postes récepteurs peu encombrants et d'utilisation aisée deviennent alors des biens accessibles à la plupart des foyers des pays industrialisés.

Le « récepteur du peuple »

Le prototype du *Volksempfänger VE-301* est présenté officiellement au salon international de la radiophonie de Berlin le 18 août 1933. Ce poste rudimentaire est disponible au prix de 76 *Reichsmarks*. Une seconde version moins coûteuse, le *DKE38*, sera produite quelques années plus tard. Tous les postes sont conçus pour recevoir les stations radios locales, pour que les émissions de propagande puissent être facilement entendues par la population. A cette fin, les *Volksempfänger* utilisent les ondes courtes. L'échelle de réglage n'indique que les stations allemandes puis autrichiennes. La sensibilité est inférieure à celle des autres radios, même si dans la pratique, les utilisateurs peuvent recevoir les stations étrangères, d'autant plus que ces dernières augmenteront leur puissance pendant la guerre.

Le fameux modèle *Volksempfänger VE 301 W*. Son prix très réduit (76 RM) devait permettre à tous les foyers allemands d'en posséder un.





Herbert Clark Hoover, 31^e président des Etats-Unis (1929-1933), ici en train d'écouter la radio. Il comprend très tôt le rôle que peut jouer cet outil formidable pour diffuser son programme électoral.

Le ministre de la Propagande du Reich, Joseph Goebbels (au second plan), comprend très tôt la valeur de la radio dans la propagande. Il la considère comme « l'instrument le plus moderne et le plus important qui soit pour influencer les masses »

L'Italie fasciste, les Nazis font fabriquer des postes parmi les moins chers d'Europe, fortement subventionnés. En 1939, 12 500 000 foyers allemands sont équipés.

Goebbels organise l'écoute collective en faisant installer 6 000 colonnes de haut-parleurs dans les rues, les administrations et les usines.

Des membres du NSDAP sont chargés de surveiller et d'inciter les Allemands à écouter les paroles du Führer à la radio.

En émettant au-delà des frontières, la radio permet d'influencer l'opinion publique étrangère. Dans le cas du rattachement de la Sarre, la campagne nazie de propagande radiophonique commence son travail de sape un an et demi avant le plébiscite. Un service est créé spécialement à cet effet ; plus de 4 000 postes sont distribués. Quand la France perçoit la menace, il est déjà trop tard.



Coll. Tiquet

Les stations de radio allemandes bombardent d'émissions nationalistes les communautés germanophones de Sarre, d'Autriche, de Tchécoslovaquie et de Pologne pour déstabiliser ces États et préparer les coups de force. A l'éclatement de la guerre, la radio deviendra une arme redoutable visant à conditionner les masses et à intoxiquer l'adversaire. ■

Influencer les masses

En Allemagne, tous les grands centres urbains allemands disposaient de leur propre programme radiophonique. Dès le mois de mars 1933, le ministre de la Propagande Joseph Goebbels crée un ministère de la propagande et centralise toutes les émissions à Berlin. A longueur de journée, sur fond de musique wagnérienne et de poèmes aryens, la radio allemande diffuse les préceptes du III^e Reich et désigne à la vindicte populaire les boucs émissaires en recourant à une intense et obsédante propagande. Au cours de la seule année 1933, cinquante discours de Hitler sont diffusés à la radio. Reprenant l'exemple de

Le président américain Franklin Delano Roosevelt succède à Hoover en 1933. Il présente son programme, le New Deal ou nouvelle donne, directement au peuple américain, dans une série de discussions radiodiffusées, les fameuses « causeries au coin du feu » (fireside chats).



© National Archives

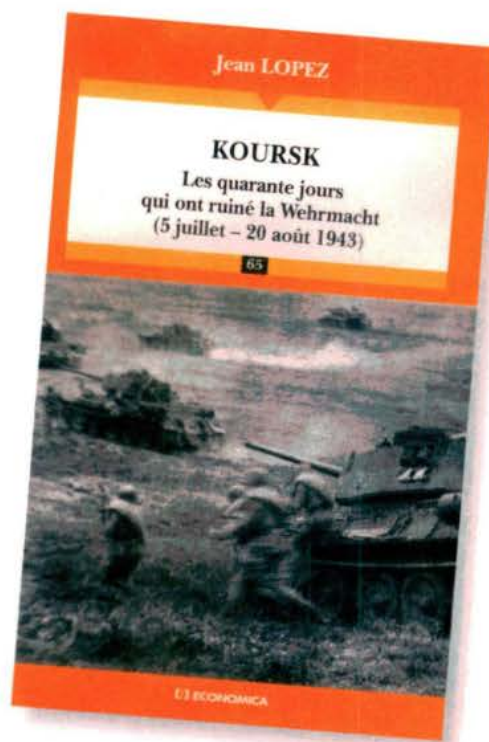
Jean LOPEZ**KOURSK****Les quarante jours****qui ont ruiné la Wehrmacht****(5 juillet - 23 août 1943)**

Auteur de nombreux ouvrages et articles historiques, et rédacteur en chef de *Sciences et Vie Junior*, Jean Lopez est un spécialiste de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Il vient de publier chez Economica un ouvrage qui dépoussière notre lecture de la bataille de Kursk, depuis trop longtemps influencée par les idées reçues et les mythes.

Axe & Alliés : *Le sous-titre même de votre ouvrage tranche avec le thème récurrent de la « plus grande bataille de chars ». Quelle a été votre approche lorsque vous avez décidé d'écrire ce livre ?*

Jean Lopez : Parce que justement ce n'est pas vraiment une bataille, mais un combat dans une bataille beaucoup plus vaste : celui de la fameuse plaine de la Prokhorovka où l'on pensait que plus de 1500 chars s'étaient affrontés (on a même écrit jusqu'à 3000 dans certains ouvrages), que c'était là que la Wehrmacht avait perdu la bataille, et que les Soviétiques avaient définitivement pris l'ascendant, du point de vue des forces mécaniques, sur

leur adversaire... Or il n'en est rien. Prokhorovka est un combat extrêmement violent, relativement bref, et surtout, ce n'est pas une victoire soviétique, c'est une défaite sans appel. Les T-34 de la 5^e armée de la Garde ont été littéralement écrasés. Pour moi, il n'était pas question de poser l'égalité « Kursk = Prokhorovka » parce que l'historiographie récente montre que c'est un tournant de la guerre, certes, mais à condition de le prendre globalement, non pas sur les 10 jours qu'a duré la bataille, mais sur les 40 jours qu'ont duré les trois batailles : l'opération *Citadelle*, initiative allemande qui dure du 5 au 17 juillet ; l'opération *Rumiantsev*, l'attaque sur Kharkov à l'initiative des Soviétiques, et l'opération



Koutousov au Nord du saillant de Kursk, toujours à l'initiative des Soviétiques et qui vise la destruction du groupe d'armées Centre autour de la ville d'Orel. La perspective est complètement différente.

A & A : *Pourquoi, après le désastre de Stalingrad début 1943, Hitler s'acharne-t-il à l'Est ? Au regard des écrits des mémorialistes très critiques envers Hitler (Guderian, von Manstein...), ce choix à ce moment précis est-il le meilleur ?*

JL : Hitler n'a pas tellement le choix, dans la mesure où 80% de la Wehrmacht et près de 90%



Koursk marque pour la première fois le rôle important des « armes miracles », les *Wunderwaffen*. L'une d'entre-elles est le célèbre Tigre.

des formations mécanisées sont coincés sur le front de l'Est. Il est impossible d'entreprendre quelque chose de cohérent sur le théâtre méditerranéen ou sur le théâtre occidental pour faire face à un débarquement anglo-saxon s'il ne libère pas une fraction importante de ses forces, tant en infanterie qu'en *Panzerdivision* et *Panzergrénadier*. Une chose qu'Hitler a bien comprise avec l'échec de Stalingrad, c'est que le temps des grandes offensives est

peine optimiste, on peut penser qu'avec une forte concentration de chars et d'aviation tactique d'appui au sol, on est en mesure de couper ce saillant, qui après tout ne fait que 100 Km. Ce n'est rien pour la Wehrmacht, avec 20 *Panzerdivisionen*, des *Tigre*, des *Panther*, de nouveaux matériels de la Luftwaffe. Personne ne doute du succès et surtout pas Manstein. Hitler couvre cette opération. Toutes les autres options que j'examine également dans le livre

haut placé dans les sphères de la Wehrmacht. Cet espion aurait littéralement permis de lire par-dessus l'épaule de Hitler. C'est faux : cet espion est quelque part du côté de l'OKW, c'est-à-dire du côté de la direction de la Wehrmacht, qui s'occupe des autres fronts. Toutes les informations qu'il fait passer à Moscou via le réseau suisse sont biaisées et même carrément fausses au mois de juin. Si Staline y avait cru, les Soviétiques auraient passé un sale quart d'heure. Mais ce n'est pas l'argument essentiel. J'insiste très longuement sur la *maskirovka*. C'est un concept qui va du camouflage du combattant jusqu'aux opérations d'intoxication au plus haut niveau. Il faut reconnaître que les Soviétiques se sont montrés maîtres dans l'art de dissimuler l'ampleur de leurs préparatifs autour d'Orel et contre Kharkov, mais surtout ils ont

“ les Soviétiques se sont montrés maîtres dans l'art de dissimuler l'ampleur de leurs préparatifs contre Kharkov ”.

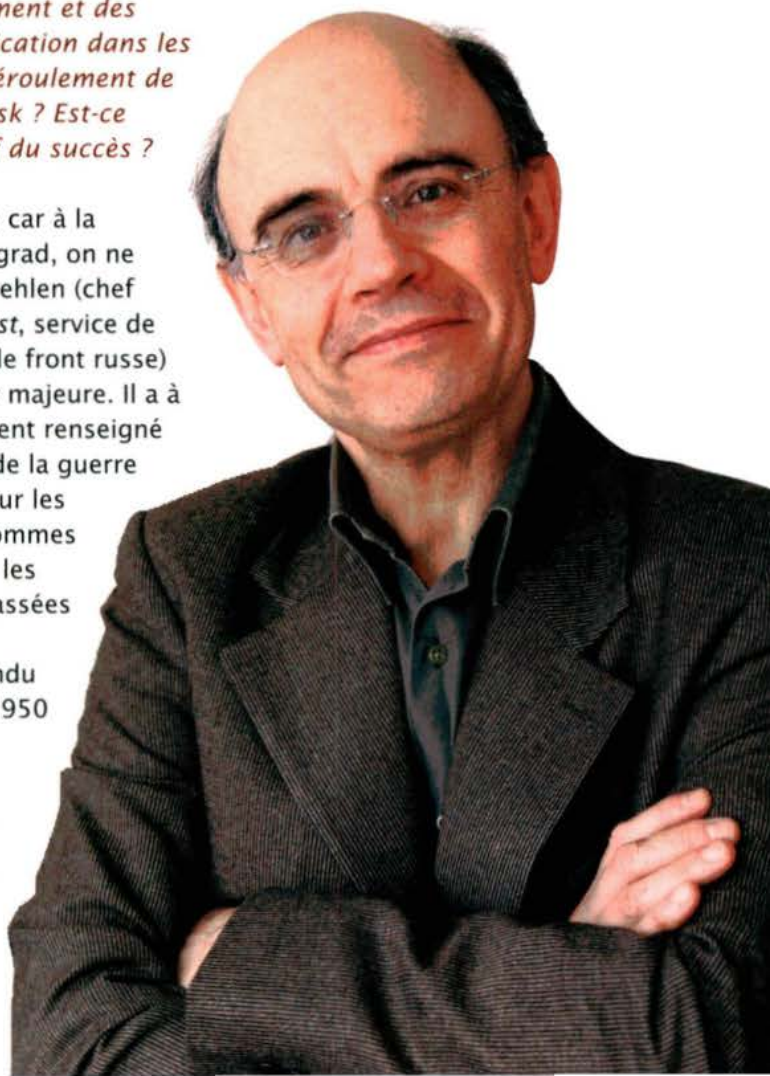
terminé. Contrairement à ce que Manstein a écrit, Hitler sait qu'il faut une opération très limitée dans l'espace et dans le temps, qui puisse être à la portée de la quarantaine de divisions à sa disposition. Il ne faut pas prendre Manstein au pied de la lettre. Il a voulu prouver en écrivant ses Mémoires qu'on avait eu raison de ne pas le condamner à mort à Nuremberg et que Hitler n'était finalement qu'un petit caporal de la Première Guerre mondiale qui n'était vraiment pas doué pour la grande stratégie. Ça ne tient pas debout ! Hitler sait très bien que le Soviétique est pour la première fois depuis le début de la guerre capable de lancer une offensive d'été. Où peut-on trouver une opération de dimension limitée dans le temps et dans l'espace, qui soit d'un gros rapport en terme opérationnel ? Si l'on regarde la carte du front, c'est le saillant de Kursk. Les Soviétiques comme les Allemands le savent bien.

L'idée, c'est de sectionner le saillant et de prendre environ 900 000 hommes et la fine fleur des corps mobiles, rassemblés dans les nouvelles armées de la Garde que les Soviétiques ont mise sur pied au mois de mars, et dont Hitler a connaissance. En étant à

ne sont plus à la portée de la Wehrmacht, notamment cette idée de défense élastique que Manstein prône dans ses Mémoires. Donc je pense que c'est vraiment une décision intelligente de Hitler.

A & A : *Quelle a été la part du renseignement et des opérations d'intoxication dans les préparatifs et le déroulement de la bataille de Kursk ? Est-ce là, la véritable clef du succès ?*

JL : Oui, en partie car à la différence de Stalingrad, on ne peut pas dire que Gehlen (chef du *Fremde Heere Ost*, service de renseignement sur le front russe) ait commis d'erreur majeure. Il a à peu près correctement renseigné l'OKH (la direction de la guerre sur le front russe) sur les concentrations d'hommes et de matériels que les Soviétiques ont amassées dans le saillant de Kursk. On a prétendu depuis les années 1950 et jusqu'au début des années 2000, que les Soviétiques avaient disposé d'un atout colossal en la personne d'un espion très



Chars soviétiques KV-1 lors de la bataille de Koursk. Les KV-1 et les T-34 montrent leur limite. La bataille de Prokhorovka est un désastre pour les Russes. Leurs chars y sont littéralement écrasés.



monté une fantastique diversion sur le fleuve Mious, entre la mer d'Azov et le sud de Bielgorod. Ces opérations sont prévues pour fonctionner comme des bombes à retardement. Autrement dit, si jamais il y a péril dans le saillant de Koursk, si la Stavka pense qu'à un moment donné Manstein a une chance de l'emporter, alors on peut abattre ces deux opérations de diversion sur le front Sud, en espérant qu'elles vont faire perdre à Hitler le contrôle de ses nerfs et qu'elles l'amèneront à sacrifier un succès possible entre le saillant de Koursk pour tenir ce front Sud. C'est essentiel pour

en bout, qu'on avait jamais tenu compte de ces diversions, pourtant essentielles à l'intelligence de la bataille.

“ Prokhorovka n'est pas une victoire soviétique, c'est une défaite sans appel ”.

lui car si ce front Sud avait cédé, les Soviétiques arrivaient au Dniepr et coupaient la grande base logistique de Dniepropetrovsk ; tout était fini. George Nipe, un spécialiste américain, a énormément travaillé sur la question et il a montré, même si je ne le suis pas de bout

A & A : Cette bataille voit, côté allemand, une grande concentration « d'armes miracles » : Tigre, Ferdinand et Panther. Koursk est-elle le summum de la guerre industrielle que se livrent les deux dictatures ?



Officiers et tankistes soviétiques simulent la bataille et le comportement des troupes lors d'un Kriegspiel. Les Soviétiques créent par décret le 28 janvier 1943 une nouvelle structure capable de rivaliser avec les Panzerkorps : l'armée de chars.

JL : Côté allemand oui, car on arrivera plus jamais à une telle concentration de forces. Il y a 3 300 matériels blindés. C'est colossal. Jamais plus l'Allemagne ne pourra se permettre un tel déploiement. C'est ça qui a donné l'ivresse aux chefs allemands. Manstein s'est retrouvé avec une force dont il n'avait jamais osé rêver jusqu'alors. Il a un *Fliegerkorps* entier pour l'appuyer. Il a de nouvelles sous-munitions qu'il avait déjà vues en partie lors du siège de Sébastopol. Il assiste en compagnie du chef d'état-major de l'armée roumaine et du représentant militaire turc à Berlin quelques jours avant l'opération, à un *strafing* de T-34 capturés. Il est terriblement impressionné. C'est un déluge de feu. Manstein a donc vraiment confiance en ses armes, en ses hommes et dans ses chefs. On ne peut pas en dire autant de Model au nord. C'est un des aspects intéressants. Manstein et Model n'ont pas du tout la même vision de la bataille. Les Soviétiques, eux, vont réussir des concentrations encore plus importantes en 1944, notamment lors de la fameuse opération *Bagration* qui est l'anéantissement du groupe d'armées Centre au mois de juin 1944.

A & A : *Quelle est la portée réelle de la bataille de Kursk ? Est-ce un événement décisif comme on le dit déjà de Stalingrad ?*

JL : C'est toujours difficile de porter une appréciation sur Stalingrad. Kursk est un tournant dans la mesure où la peur a changé de camps. Curieusement, Stalingrad n'a pas remis en question le dogme central sur lequel vivait la Wehrmacht depuis des années, à savoir qu'elle était presque intrinsèquement, biologiquement

“ Manstein a vraiment confiance en ses armes, en ses hommes et dans ses chefs. On ne peut pas en dire autant de Model au nord ”.

supérieure à l'Armée rouge. Les Allemands ont trouvé des boucs émissaires : c'est la faute aux Roumains, c'est la faute aux Italiens qui ont foutu le camp, c'est la faute à l'hiver, c'est la faute à pas de chance. Et comme le fameux coup de revers de von Manstein en février - mars 1943 leur a permis de garder l'initiative, ils se sont dit : « vous voyez bien, on est quand même meilleurs que cette armée soviétique. Dès qu'on revient aux opérations mobiles et modernes, on les corrige comme on veut ! ». Mais à Kursk, malgré une offensive avec des moyens modernes et mécaniques en plein été, les Allemands se font battre. Je crois vraiment que tout à coup, la Wehrmacht s'est mise à douter et à avoir peur, ce qui n'avait pas été le cas après Stalingrad. Tout le reste est secondaire. Le dogme de la supériorité absolue de la Wehrmacht sur l'Armée rouge s'effondre. Les Allemands se rendent compte qu'ils ont affaire à un adversaire qui n'est certes tactiquement pas au point, mais qui maîtrise l'essentiel de la guerre moderne. C'est la grande stupeur qui suit la triple bataille.

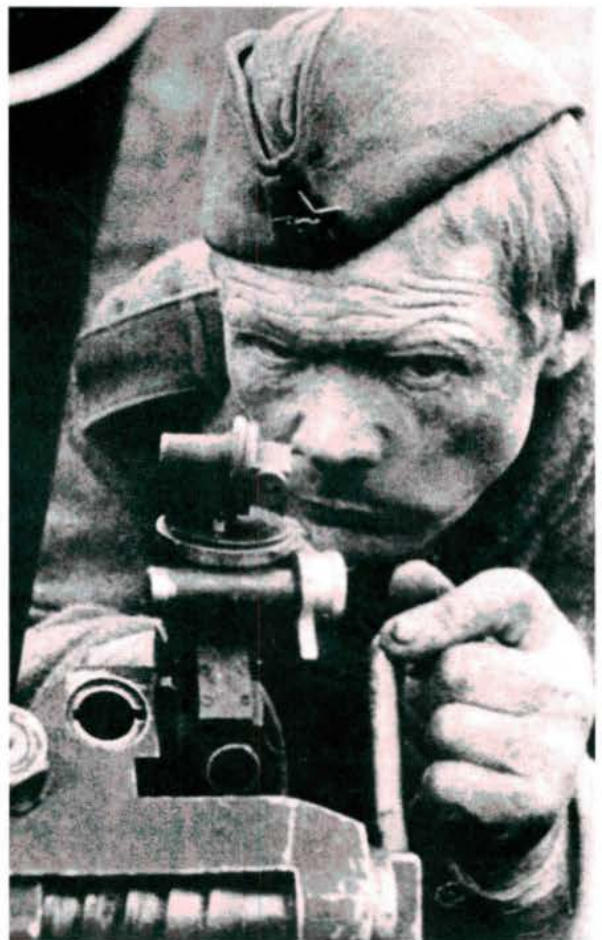
A & A : *Comment se fait-il qu'il y ait eu autant d'idées reçues sur cette bataille ?*

JL : L'image de la bataille a été figée dans les années cinquante par deux sources essentielles : les grands mémorialistes allemands (Manstein, Guderian) et les mémorialistes soviétiques (Joukov, Vassilevski, Constantin, Rokossovski). Les Allemands ont incriminé soit un espion, soit l'incompétence criminelle du Führer, ça c'est le travail de Manstein particulièrement qui affirme que si l'offensive avait été

déclenchée en avril, cela ne serait pas arrivé. C'est donc à cause d'Hitler si les Allemands sont partis en juillet. C'est n'importe quoi ! Au mois d'avril il n'y a pas de réserve de munitions. Manstein a écrit ce qu'il a voulu dans ses Mémoires. Les Allemands ont figé la bataille sur des arguments qui les arrangeaient, qui leur permettaient d'excuser la défaite. Côté soviétique, en pleine Guerre froide, les Russes ont besoin de dire au camp occidental qu'ils ont battu à Kursk l'armée qui avait inventé l'opération blindée moderne. Les Soviétiques ont inventé un énorme roman sur la bataille de Prokhorovka qui aurait été gagnée par

Un artilleur soviétique ajuste son tir. Le terrible échec de l'été 1942 ne rend pas pour autant Staline plus prudent. Dans un premier temps, il exige un plan offensif. Mais les généraux Joukov et Vassilevski l'inclinent à plus de circonspection et à préparer un maillage défensif particulièrement dense.

la supériorité intrinsèque de la 5^e armée blindée de la Garde. On en est resté là. On a vécu sur ce dogme jusqu'aux années quatre-vingt. Puis on a vu arriver des gens qui ont commencé à égratigner ça, je pense à David Glantz et surtout à George Nipe qui a fait un travail extraordinaire et à qui je rends hommage à plusieurs reprises, et surtout à ceux que j'appelle les « révisionnistes », Niklas Zetterling et Anders Frankson. Roman Töppel a eu la gentillesse de m'envoyer son manuscrit qui n'est pas encore publié et ça m'a permis d'en citer des pages extrêmement importantes. Ils ont tout repris. Ils sont retournés aux Archives et ont rouvert tous les dossiers. Ils se sont rendus compte que tout ce qu'on nous avait raconté jusque là était à oublier. En France, on n'avait pas remis les idées sur la bataille de Kursk au goût du jour. C'est la raison pour laquelle j'ai voulu en faire profiter le public de langue française. ■





La musique dans le III^e Reich

Exaltation et prestige

Par **Boris LAURENT**

membre de la Commission Française d'Histoire Militaire.

L'année 1933 marque-t-elle une rupture dans l'histoire culturelle allemande ? L'accession d'Hitler à la Chancellerie ouvre une brèche dans la vigueur culturelle avec l'exode d'artistes qui ne correspondent pas aux nouveaux canons nazis. Nonobstant, on décèle une continuité après 1933, notamment dans le domaine musical, car les nouveaux maîtres de l'Allemagne, dans un premier temps, ne veulent pas être mis au banc de la communauté artistique internationale. Le Reich doit montrer l'exemple sans traumatiser le monde artistique et garder une apparente diversité culturelle. Pour mener à bien leurs projets, les nazis ne peuvent proposer à la société allemande une culture aux relents révolutionnaires, purement national-populiste, mais doivent au contraire tenir compte de l'héritage et des traditions bourgeoises, de l'aspiration au prestige social et au bon goût de cette classe. Après s'être appuyé sur les élites bourgeoises pour consolider son pouvoir, Hitler va éviter la rupture en utilisant les valeurs traditionnelles de l'élite, rehaussant ainsi sa respectabilité.

« La mélodie semble être innée chez chaque personne. C'est du goût que toute la race ressent pour la musique que sortent ses grands génies de la valeur d'un Bach ou d'un Wagner ; ils constituent l'ultime sommet du génie musical et artistique ».

Goebbels, août 1933.

Le Führer donne le ton

Les nazis ne prennent pas l'héritage bourgeois de manière brute. Ils vont hiérarchiser les différents aspects culturels de la société allemande, les manipuler et réorienter leur interprétation. Hitler lui-même donne le ton. Il fixe les canons de l'art allemand d'une manière très inégale, classant les arts selon ses préférences. Si l'architecture le passionne, la musique est à ses yeux le bien-fondé du régime, car la culture complète avec l'économie et la puissance militaire, la trilogie légitimant une position de puissance mondiale.

Si le régime nazi persécute les artistes et les musiciens en particulier dont l'opinion politique, la « race » ou encore la religion lui déplaisent, il tente de séduire et de rallier à sa cause le plus grand nombre

Adolf Hitler accompagné de Winifred Wagner (veuve de Siegfried, fils de Richard Wagner) et de Wieland Wagner (fils de Winifred) lors du festival de Bayreuth en 1938. Hitler est un fervent admirateur de Wagner depuis son adolescence. Les opéras wagnériens reprenant la mythologie nordique inspirent sa vision du monde et de l'Allemagne. La famille Wagner voue un véritable culte à Hitler et le reçoit régulièrement dans la résidence familiale à Bayreuth.



Le chef d'orchestre et compositeur allemand Paul Hindemith. Son intérêt prononcé pour l'histoire de la Réforme (protestante) le pousse à écrire l'opéra *Mathis le peintre* (1938). Cette œuvre est considérée par les tenants de l'art national-populiste comme « dégénérée ». Suite à ces attaques, Hindemith fuit aux États-Unis.



possible quitte à recruter les plus neutres politiquement. Toutes sortes de motivations poussent les artistes dans les bras du régime : vanité, besoin de s'en sortir, adhésion spontanée au national-socialisme ou idéalisme et foi en un « monde nouveau ». Hitler offre ainsi une double posture. Il persécute l'avant-garde dont il considère les œuvres comme un « balbutiement artistique et culturel, injustifiées sur le plan racial ». Mais il pense que le gouvernement et l'État doivent développer la « plus grande politique de commandes culturelles et artistiques de tous les temps » (*Völkischer Beobachter* du 6 septembre 1934). Les musiciens eux-mêmes attendent le guide qui leur permettrait de mener à bien tous leurs projets. Après les années de destruction de la Grande Guerre et les incertitudes de Weimar, beaucoup attendent la nouvelle ère synonyme de faste et de grandeur retrouvés.

Pour le maître de la propagande du Reich, Goebbels, tout ne doit pas être sacrifié à l'idéologie. Il s'oppose violemment au théoricien du nazisme Alfred Rosenberg qui tente, en vain, de créer une musique nationale-populiste « racialement » pure, concept flou qui déçoit Hitler lui-même.

La musique comme but idéologique

Aux yeux des nazis, la musique est l'art majeur et majestueux entre tous car il révèle les qualités intrinsèques des Allemands. Pour Goebbels, la musique est « quelque chose de tout à fait unique. La musique gratifie l'humanité des admirables créations de musiciens véritables et sincères. Sans l'Allemagne, sans ses grands musiciens qui dominent encore aujourd'hui avec leurs symphonies ravissantes et leurs opéras grandioses le répertoire musical de tous les peuples et de toutes les nations, une musique mondiale serait tout simplement impensable » (Congrès de la musique du Reich, mai 1939).

Les nationaux-socialistes utilisent la musique et les grands compositeurs qu'ils réinterprètent à des fins idéologiques, créant ainsi une ligne de rupture entre la « musique allemande » et la « musique non allemande » considérée comme « dégénérée ». Parmi les compositeurs « dégénérés » on trouve Alban Berg ou Paul Dessau. D'autres sont persécutés parce qu'ils sont juifs (Leo Blech, Otto Klemperer ou Bruno Walter). Le cas de Paul Hindemith est symptomatique de la lutte des clans au sein même du parti nazi. Hindemith, ni juif ni jugé « bolchevique culturel » par les nazis, est la victime du conflit qui oppose Rosenberg à Goebbels sur les orientations de la politique culturelle du Reich. Le premier étant peu ambitieux et ne cherchant qu'une musique « racialement » inspirée et le deuxième plus « pragmatique », refusant que l'idéal de la race nordique n'ébrèche la qualité de la politique culturelle. Tout ne peut pas être sacrifié à l'idéal idéologique ! La symphonie et l'opéra de Paul Hindemith, *Mathis der Maler* (*Mathis le peintre* dont le livret situe



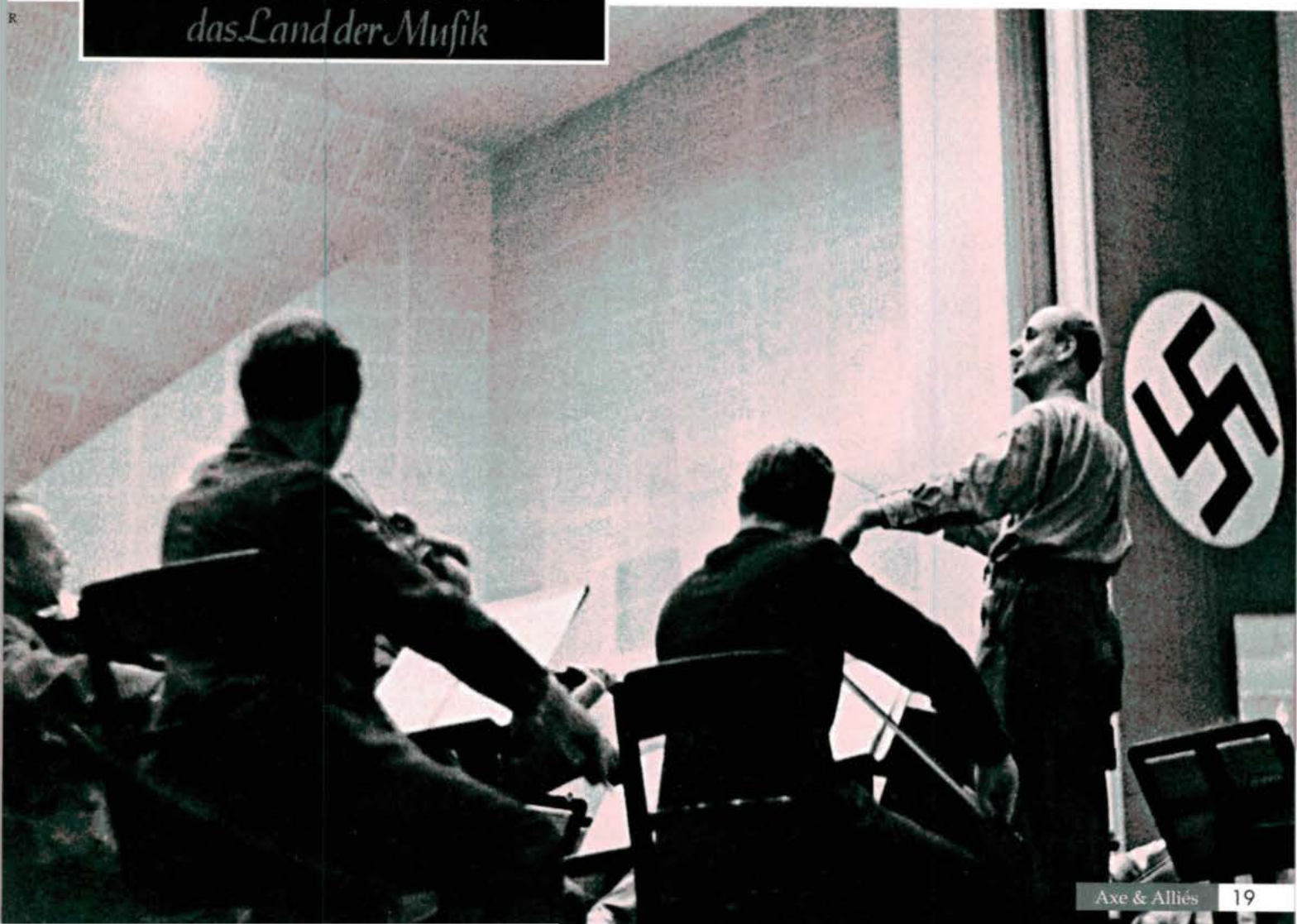
DR



Affiche de propagande : « *Allemagne, le pays de la musique* ». Le dessin est de L. Heinemann (1935). La musique, comme les arts en général, sert les nazis dans leur recherche de prestige et d'édification.

l'action durant la révolte des rustaude, jacquerie du XVI^e siècle) est pour Goebbels la quintessence de « l'âme allemande » alors que pour Rosenberg qui y voit une critique du régime, ce n'est rien d'autre que le « porte drapeau de la déchéance ». Cette œuvre est en réalité caractéristique de l'aspect réactionnaire du III^e Reich. Hitler fait interdire sa représentation et punit ainsi son metteur en scène, Wilhelm Furtwängler, pour avoir présenté quelques temps plus tôt dans son opéra *Neues vom Tage* d'Hindemith, une femme nue dans sa baignoire. Hindemith quitte l'Allemagne en 1938 et Furtwängler s'accommode du régime nazi qui diffuse largement ses concerts à la radio.

Le chef d'orchestre et compositeur allemand Wilhelm Furtwängler. En 1933, Furtwängler est très critique à l'égard des nazis et craint une politique culturelle totalitaire. Malgré quelques démêlés avec les nouveaux maîtres de l'Allemagne, il parvient à se faire accepter dans l'univers culturel allemand du III^e Reich et ses œuvres sont largement diffusées à la radio.



Extrait de la lettre de Richard Strauss à Stephan Zweig

« Pour moi, le peuple n'existe qu'au moment où il devient un public. Qu'il soit composé de Chinois, de Bavarois, de Néo-zélandais ou de Berlinoises m'est totalement indifférent, pourvu que ces gens aient payé plein tarif. Qui donc vous a dit que je suis allé si loin politiquement ? Que je joue au président de la Chambre de la musique du Reich ? C'est pour faire le bien et éviter un plus grand malheur. Sous n'importe quel gouvernement, j'aurais accepté ce poste honorifique agaçant ».

Les opportunistes

D'autres compositeurs s'accommodent plus facilement du nouveau régime. Opportuniste, Richard Strauss devient le premier président de la Chambre de la musique du Reich (*Reichsmusikkammer*) et « la véritable enseigne du nazisme » (Dietmar Polaczek). Strauss écrit un opéra, *La Femme silencieuse*, dans un livret de Stephan Zweig alors considéré comme un auteur « non aryen ». Hitler, cherchant un bénéfice à tirer de cette affaire, donne son accord. Mais Zweig fait savoir à Strauss qu'il est choqué par son opportunisme. Strauss lui répond dans une lettre restée célèbre.

Ce courrier « échoue » dans les bureaux de la Gestapo et Strauss est obligé de quitter la présidence de la Chambre de la musique. Mais là encore, c'est l'opportunisme et la *Realpolitik* culturelle qui font



Cette photo de Richard Strauss, parue dans le magazine de propagande *Signal*, présente le « maître » en plein travail dans sa demeure. Premier président de la *Reichsmusikkammer*, il perd son poste suite à des propos que le Parti juge « déplacés ». Mais les nazis ont besoin de Strauss, compositeur renommé, pour rehausser leur image auprès des Allemands.



loi. Le régime ne peut se passer d'un compositeur aussi talentueux et Strauss a besoin du soutien du régime. Il est choisi pour composer l'hymne des Jeux olympiques en 1936 et le public allemand plébiscite ses opéras jusque dans les années quarante. D'autres compositeurs montrent une réelle bienveillance à l'égard du nouveau régime et beaucoup se retrouvent à jouer dans les concerts de la « Force par la joie » pour accompagner les cérémonies officielles. Parmi eux, un jeune chef d'orchestre que la presse encense déjà (« *das Wunder Karajan* », « le miracle Karajan »), Herbert von Karajan, qui prend sa carte du Parti en 1933.

Enfin, certains musiciens mis à l'écart par les nationaux-socialistes affichent ouvertement leur sympathie pour le régime. Tel est le cas d'Igor Stravinsky, antisémite et anticommuniste qui parvient à enregistrer quelques disques en Allemagne avant 1939.

Igor Stravinsky est jugé indésirable par les nazis et ne peut faire carrière en Allemagne. Pourtant, le compositeur ne cache pas son antisémitisme ni son anticommunisme, et se montre bienveillant envers le régime.

Réinterpréter les œuvres classiques

La raison d'être de la politique musicale du III^e Reich reste la répression systématique de la musique « non allemande », la récupération « esthétique et idéologique » de la musique classique, notamment celle de Beethoven et Wagner. Les nazis réinterprétant les œuvres, insistent sur la dimension héroïque de la musique et en font un parfait instrument d'accompagnement pour leurs films de propagande. Pour présenter l'Allemagne comme le pays de la musique, les nazis disposent d'une longue liste de compositeurs renommés ainsi que de la tradition de musique de cour, sacrée comme bourgeoise.

Lors des grandes fêtes nationale-socialistes, on fait ainsi jouer l'ouverture de **Coriolan** de Beethoven et l'**Hymne à la joie** de sa **Neuvième symphonie** est récupéré pour les Jeux olympiques. Hitler veut transformer le public en « Communauté du peuple ».

D'abord réservée, cette « grande musique » qui véhicule les valeurs du Reich a pour mission de toucher un large public. **La Chevauchée des Walkyries** de Wagner accompagne ainsi l'attaque des Stukas dans le film de propagande de Karl Ritter (*Stukas*, 1941), procédé qui sera repris bien des décennies plus tard par Francis-Ford Coppola dans une célèbre scène d'**Apocalypse Now** ! Egalement, **La Marche funèbre** du **Crépuscule des dieux** à la fois héroïque et tragique, est utilisée comme musique d'ambiance à la radio pour les annonces nécrologiques touchant les personnalités nationales-socialistes.

Wagner : le favori

Parmi tous les compositeurs allemands, Wagner fait réellement figure de précurseur musical du III^e Reich et beaucoup encore aujourd'hui, voient en lui un « compositeur fasciste ». Personnalité inclassable, utopiste pour certains, il aurait rêvé d'une société sans classe. Ainsi l'écrit Thomas Mann pour qui Wagner « *en tant que penseur politique a été pendant toute sa vie, un socialiste et un utopiste culturel, rêvant d'une société sans classe, libérée du luxe et de la malédiction de l'or, fondée sur l'amour (c'est le public idéal qu'il imaginait pour son œuvre), plutôt qu'un patriote dans l'esprit où l'entendait l'Etat autoritaire* ». Il savait aussi s'allier à l'élite du Deuxième Reich pour défendre ses intérêts. Antisémite (il a entretenu une correspondance avec Gobineau) et germanophile exacerbé, il fut poussé dans le camps du *Kulturkampf* cher à Bismarck. Pour autant, personne ne peut affirmer que son œuvre a eu, à un moment donné, un rapport avec une glorification quelconque de la guerre, de l'autorité ou de la force brutale. Mais les nazis savent combien il est facile de se jouer des contradictions et des paradoxes.

Le célèbre *Heldentenor* ou ténor héroïque Max Lorenz, appelé aussi le « Siegfried » de Bayreuth pour ses nombreux rôles dans les opéras wagnériens. Il incarne la perfection vocale autant que physique, le type « aryen » et le héros wagnérien. Hitler fait de lui son ténor favori.

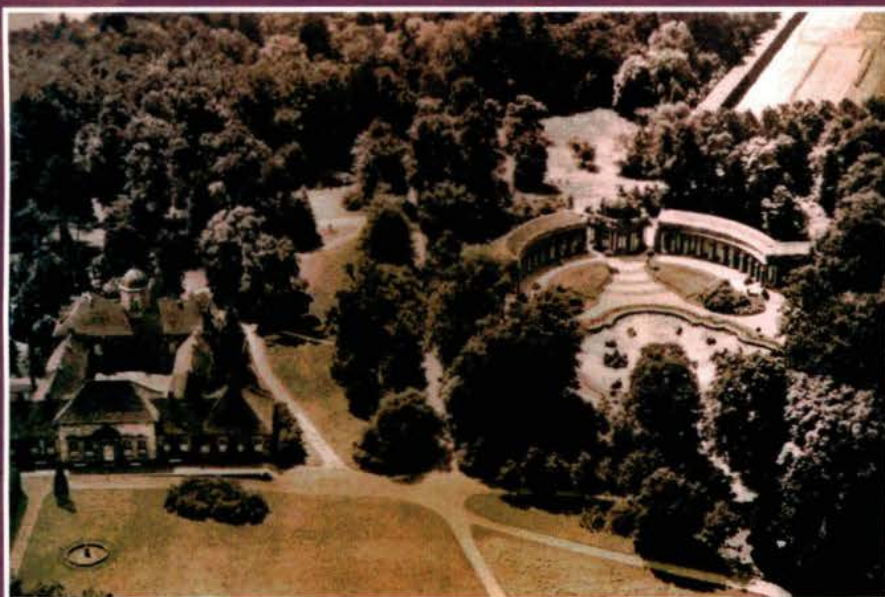


Le festival de Bayreuth : « l'art total » allemand

Créé par Richard Wagner en 1876, le festival de Bayreuth s'est très vite imposé en Europe et dans le monde comme le festival de musique classique le plus prestigieux. Cet « écrin » a été conçu pour proposer une vision de « l'art total » wagnérien (*Gesamtkunstwerk*), concept né du romantisme qui préconisait l'utilisation de différentes disciplines artistiques pour transcender l'œuvre. Cette union des arts devait, dans l'esprit de Wagner, refléter au mieux l'unité de la vie, en mettant l'accent sur la portée symbolique, philosophique et métaphysique de l'œuvre.

C'est durant les années vingt que la destinée du festival va être bouleversée. Winifred Wagner, épouse de Siegfried Wagner (fils de Richard), rencontre Hitler et adhère aussitôt au NSDAP. Leur relation, très étroite, la pousse à fournir

à Hitler, alors en prison, le papier nécessaire pour l'écriture de *Mein Kampf*. Elle deviendra également sa traductrice officielle. A la mort de Siegfried, elle prend la direction du festival de Bayreuth pour le transformer en « écrin » de la culture nazie. Les artistes et compositeurs proches du Parti y trouvent la reconnaissance et le prestige : Strauss, Furtwängler, le baryton et membre de la SS Kurt Bockelmann, l'un des interprètes favoris d'Hitler avec Max Lorenz, s'y produisent avec succès. A la fin de la guerre, les Alliés ferment le festival et écartent Winifred de sa direction. Le « nouveau Bayreuth » rouvre en juillet 1951 grâce aux fils de Winifred, Wieland et Wolfgang qui l'inaugurent avec la Neuvième symphonie de Beethoven menée par un certain Furtwängler !



« L'écrin » de la haute culture nazie : Bayreuth. C'est ici que Wagner avait lancé son « art total ». Ses descendants, totalement dévoués à Hitler, en font un haut lieu du nazisme. Les compositeurs, barytons et chefs-d'orchestres qui soutiennent le régime s'y couvrent de gloire.

Les fils de Winifred Wagner, Wieland et Wolfgang. Ils prennent en charge la réouverture du « nouveau Bayreuth » en 1951 suite à sa fermeture par les Alliés en 1945. Les deux frères renouvellent la mise en scène wagnérienne et opposent à l'apparat nazi, lourd et nationaliste, une mise en scène minimaliste qui joue essentiellement sur les effets de lumières.

Ils transforment ainsi l'image de Wagner pour en faire un révolutionnaire national-populiste, prenant bien soin d'effacer son passé anarchiste durant la période fiévreuse de 1848. Grâce à Winifred Wagner qui adhère au NSDAP, ils instrumentalisent le maître et son œuvre. Les mythes nordiques des opéras de Wagner servent la stratégie politique d'esthétisation voulue par Hitler, fasciné par le compositeur depuis son adolescence et qui affirme : « Celui qui veut comprendre l'Allemagne nationale-socialiste, doit d'abord connaître Wagner ». Les nazis utilisent à des fins politiques de récupération **Les Maîtres chanteurs** dont Goebbels dit : « Il n'existe sans doute aucune œuvre dans tout le répertoire musical du peuple allemand qui soit si proche de notre temps et de ses tensions spirituelles et intellectuelles [...] : le peuple allemand sortait de la profonde narcose politique où l'avait plongé Novembre 1918 ». Pour le maître de la propagande, les œuvres de Wagner contiennent « tout ce qui conditionne et emplit l'âme de la culture allemande. Elles sont un condensé génial de la mélancolie et du



romantisme allemand, de la fierté allemande et de l'ardeur allemande, de cet humour allemand dont on dit qu'il sourit d'un œil et pleure de l'autre ». Wagner est pour Goebbels « l'incarnation pure et simple de notre peuple ».



Coll. Tiquet

Opérette et chanson : sortir du réel

L'humour et le sentiment sont les deux maîtres mots politiques de la « vie sociale et du divertissement allemands ». Les nazis souhaitent garder un théâtre musical capable d'attirer les foules. Mais là encore, l'émigration d'artistes et de compositeurs jugés « non aryens » est importante. Beaucoup sont contraints au départ, et bien d'autres périront dans les camps de concentration. Même ceux considérés comme « aryens ». Franz Lehar est par exemple constamment attaqué par Rosenberg qui fait purger les éléments parodiques de ses œuvres qu'il considère propres à l'esprit « décadent » de Weimar. En fait, les opérettes doivent rester éloignées du domaine de la politique mais véhiculer les « valeurs allemandes » dictées directement par le Parti.

La chanson est particulièrement appréciée en temps de crise et conséquemment, elle tient une grande place dans la politique illusionniste de Goebbels. Dès les années vingt, la chanson connaît une grande vitalité grâce notamment à Marlène Dietrich. En étroite collaboration avec le cinéma, la chanson entre, dès 1933, dans le cadre des œuvres « magiques » du cinéma. A partir de

Humour et sentiments sont les maîtres mots de l'opérette, divertissement léger et à la mode. Les opérettes jouées au Metropoltheater de Munich donnent le ton durant les années trente et quarante car leurs thèmes sont très éloignés du domaine politique, ce qu'exigent les nazis.

La célèbre soprano de l'opéra de Wurtemberg, Margarete Düren. Tout comme Max Lorenz, elle incarne à la perfection le type « aryen ». La musique et l'opéra en particulier doivent exprimer la grandeur et l'éternité allemandes.



Coll. Tiquet

1942-1943 et la défaite de Stalingrad, les autorités nazies lancent de grands concours de chansons optimistes. L'un des grands gagnants est Franck Grothe avec **Nous nous débrouillerons bien !**

Loin d'inventer une musique proprement « nationale-socialiste », ce que souhaitaient les tenants de l'art national-populiste tel Rosenberg, les nazis reprennent à leur compte la tradition bourgeoise de la « grande musique » et de la musique « mineure » en prenant soin de les réinterpréter. Ils injectent dans l'univers musical allemand un élément fondamental. Le décorum nazi mis en scène dans une chorégraphie « de masse » leur permet de satisfaire ces besoins d'identification, de « Communauté du Peuple », de divertissement mais surtout de redonner éclat et prestige à leur politique. ■



Le Canada en guerre

L'arsenal des démocraties

Par **Christophe PRIME**,
Historien au Mémorial de Caen, spécialiste
des conflits du XX^e siècle. Co-auteur du
Larousse de la Seconde Guerre mondiale
dirigé par Claude Quétel.

Au cours des années 1930, le Canada s'inquiète de la dégradation de la situation en Europe et en Extrême-Orient. Mais si la perspective d'une guerre fait peur, la jeune nation canadienne, terre d'asile pour des millions d'Européens, est secouée par de graves tensions ethniques.

Un pays en crise

Les séquelles de la Grande Guerre et les suites de la crise économique de 1929 ont engendré un mouvement de répulsion vis à vis de la guerre et du militarisme. La conscription de 1917 qui a aggravé le divorce entre les Canadiens français et la communauté anglophone est encore présente dans tous les esprits. L'unité du pays se trouve durablement affectée.

La Grande Dépression qui s'est installée durablement a affaibli le pays. Le commerce extérieur s'est effondré ; le revenu national est tombé de 460 millions en 1929 à 311 millions de dollars en 1933. En 1930, 390 000 travailleurs étaient déjà sans emploi, soit près de 13% de la main-d'œuvre totale ; en 1933, ce pourcentage grimpe à 26%. Au cours de la même période, le revenu annuel moyen des Canadiens a chuté de 471\$ à 247\$. Le chômage et la misère entraînent une aggravation des tensions sociales et ethniques entre francophones et anglophones, mais également entre les différentes provinces.

« La guerre actuelle suscite au Canada des problèmes qui ne se posaient pas en 1914. Aujourd'hui, nos responsabilités sont beaucoup plus lourdes quant à la défense de notre propre sol, et surtout de notre littoral ».

Extrait du discours prononcé
à la radio par Mackenzie King
le 31 octobre 1939.

Parallèlement, la montée en puissance de l'Allemagne ne laisse pas d'inquiéter le gouvernement canadien qui sait qu'en cas de conflit, le pays serait logiquement obligé de s'engager au côté de sa métropole. Le Statut de Westminster signé en 1931 a officiellement fait des *dominions* des États autonomes au sein de l'Empire britannique. Bien que maîtres de leur politique extérieure, les pays membres du *Commonwealth* restent unis par une allégeance commune à la Couronne britannique.

Tenter une médiation

En mai 1937, lors d'un voyage à Londres, King assure Neville Chamberlain et Anthony Eden du soutien indéfectible de son pays. Le mois suivant, il se rend à Berlin sur l'invitation du ministre des Affaires étrangères d'Allemagne Joachim von Ribbentrop. Il veut tenter une médiation et éviter

Jour J. Cet équipage canadien de la 2^e brigade blindée vient de débarquer à Juno Beach et pose sur son Sherman près de Vaucelles (Normandie, 1944). Jusqu'à l'automne 1944, le niveau des engagements est très important et permet aux autorités canadiennes de ne pas recourir à la conscription. Dans un premier temps, le Canada a tenté une médiation pour éviter le conflit. Après l'entrée en guerre de la métropole britannique, il deviendra avec les Etats-Unis, l'arsenal des démocraties.





Le Premier ministre du Québec, Maurice Duplessis (au centre) et son cabinet en 1936. Chef de file du parti conservateur, l'Union nationale, il se dresse contre la conscription militaire souhaitée par le Premier ministre du Canada Mackenzie King. Duplessis est désavoué lors d'élection sur ce thème.

que l'Europe ne s'embrase à nouveau. Les discussions du Premier ministre canadien avec Hermann Göring, Von Neurath et Hitler sont très cordiales, mais il ne prend aucunement conscience des velléités bellicistes du III^e Reich. Pour lui, mieux vaut Hitler que Staline. En février 1937, le vote du budget alloué à la défense du territoire par la Chambre des Communes fait l'objet de vifs débats. Le ministre de la Défense nationale, Ian A. Mackenzie, n'obtient qu'une modeste augmentation des crédits budgétaires.

Le Canada se montre très réservé à l'image de King, qui, pour préserver l'unité du pays, prône le non-engagement tout en proclamant que le cas échéant, « le Parlement déciderait. » W. L. Mackenzie King, chef du parti libéral et Premier ministre, prend la décision de remplacer la conscription par un système de volontariat pour le service outre-mer afin de maintenir l'unité nationale.

Cependant, les coups de force de l'Allemagne nazie et la faillite de la politique d'apaisement de Chamberlain après la conférence de Munich finissent par provoquer un sursaut dans l'opinion. Un accueil

Le cabinet Mackenzie King annonce l'entrée en guerre du Canada à la radio suite à la déclaration de guerre britannique. Jusqu'à l'entrée en guerre des États-Unis, c'est le Canada qui fournira la Grande-Bretagne en matériel militaire.



trionphal est réservé au roi George VI et à la reine Elizabeth lors de leur tournée au Canada du 17 mai au 17 juin 1939. Dans tout le pays, ils sont acclamés par une foule enthousiaste. A leur départ d'Halifax, les souverains sont rassurés. Ils savent qu'ils pourront compter sur l'appui du peuple canadien en cas de guerre.

Une entrée en guerre délicate

Une semaine après la signature du pacte germano-soviétique, le premier ministre canadien Mackenzie King crée un Conseil d'urgence. Le 1^{er} septembre, le jour de l'invasion de la Pologne par la Wehrmacht, le Conseil d'urgence convie le Parlement en session spéciale. Il décrète les mesures de guerre et mobilise les forces armées. Si l'engagement du pays au côté de la Grande-Bretagne ne fait plus aucun doute, la question de la conscription hante encore les esprits.

Le 7 septembre, le parlement se réunit de nouveau en session spéciale et dès le lendemain à la radio, King et le ministre de la Justice, Ernest Lapointe, proposent de proclamer l'état de guerre et de collaborer avec Londres en lui fournissant équipement et nourriture. Nulle mention n'est faite de l'envoi de troupes ou de conscription. Les dissensions sont mises de côté et le Parlement vote presque à l'unanimité l'engagement du pays dans le conflit. Le 10 septembre, l'état de guerre est proclamé.

Le pays est loin d'être prêt pour entrer en guerre. Dans un premier temps, le gouvernement met en place des organismes chargés de contrôler l'économie.

Le Premier ministre canadien Mackenzie King passe les troupes en revue. À partir d'avril 1941, les jeunes Canadiens sont mobilisés pour défendre le front intérieur. Ses forces sont essentiellement composées d'anglophones, ce qui ne va pas sans heurts avec la communauté francophone.



« Si nous ne gagnons pas cette guerre sur les rives du Rhin, nous allons devoir combattre sur les rives du Saint-Laurent'. Laconique, logique, n'acceptant aucun compromis, le très honorable Arthur Meighen [chef de l'opposition], a fait comprendre aux Canadiens, hier à l'assemblée de la Chambre du Sénat, la signification du conflit anglo-français contre l'Allemagne. Le seul ministre de la précédente guerre encore au Parlement, M. Meighen a déclaré qu'une défaite sur le Rhin équivaldrait à la fin du monde 'tel que nous l'avons connu' ».

Extrait du journal *The Globe and Mail*,
11 septembre 1939.

Un bureau des prix et du commerce en temps de guerre, le *Wartime Prices and Trade Board* (WPTB) est créé le 3 septembre 1939 afin de contrôler les profits et l'inflation des prix. Les matières premières stratégiques dépendent du Bureau des industries de guerre. Des dispositions sont également prises pour l'inscription des étrangers, pour la protection contre le sabotage et l'espionnage, et pour la censure sous l'autorité d'un Comité de coordination de la censure.

La guerre génère une demande sans précédent de biens à usage civil et militaire, le Canada devenant le principal fournisseur de matériel de guerre de la Grande-Bretagne jusqu'à l'entrée en guerre des États-Unis.

Pour répondre à la demande, le gouvernement canadien forme le ministère des Munitions et des Approvisionnements le 9 avril 1940. Un contrôle drastique des prix et des taux de change est instauré pour éviter la dépréciation de la monnaie. Si le pays appartient à la zone sterling, il commerce essentiellement avec son voisin américain, ce qui pose un problème de fuites de devises vers les États-Unis. Si dans un premier temps, le problème est résolu par un contrôle drastique des importations, un accord est conclu en avril 1941 (accords d'Hyde Park).

La politique du Premier ministre est sévèrement critiquée sur le plan intérieur. Le recours à la conscription, autrement dit au service militaire obligatoire, divise la nation canadienne. King, qui veut à tout prix éviter de s'aliéner le Québec francophone, promet qu'il n'y aura pas de conscription pour le service outre-mer. Animé par de forts sentiments anti-guerre, le Premier ministre du Québec et leader du parti de l'Union nationale Maurice Duplessis se prononce contre la participation à la guerre et dénonce l'ingérence du fédéral dans les affaires provinciales. À l'automne 1939, Duplessis déclenche des élections et fait de la question de la conscription son cheval de bataille. La campagne électorale menée par Ernest Lapointe aux côtés du candidat libéral, Adélard Godbout, a cependant raison de Duplessis. Les élections de mars 1940 confirment la victoire des libéraux.

Départ des volontaires du *British Columbia Regiment (Duke of Connaught's Own)* à New Westminster, Colombie britannique, 1940. Ce n'est qu'après Pearl Harbor que la question de la conscription ressurgit. En 1942, Mackenzie King parvient par plébiscite à modifier la loi sur la mobilisation des ressources nationales, premier pas vers la conscription.



Entraînement des artilleurs du HMCS *Hamilton*.
Très mal lotie au début de la guerre, la *Royal Canadian Navy* va progressivement s'étoffer grâce notamment au soutien de la *Royal Navy*. L'objectif est de mettre en place une force navale capable de réagir aux attaques de la *Kriegsmarine*.

Mise sur pied d'une armée

La défaite militaire de la France fait prendre conscience de la menace à la population canadienne. Le comité de guerre du cabinet décide de mettre sur pied un corps d'armée outre-mer. Une nouvelle division d'infanterie et une brigade blindée sont formées. Montréal accède à toutes les demandes britanniques pour renforcer son potentiel militaire. Une escadrille du *CARC* et les quatre destroyers dont disposait la *Royal Canadian Navy* rejoignent les îles britanniques ; une brigade d'infanterie est dépêchée en Islande ; 75 000 fusils et 60 millions de cartouches sont expédiés en urgence. Dans l'immédiat, Londres commande de quoi équiper dix divisions d'infanterie, mais face à la menace d'invasion qui se profile, le gouvernement britannique passe d'importants contrats de guerre.

Il faut construire des chantiers navals, bâtir des usines d'armement et d'aéronautiques, des bases militaires, des infrastructures de transport. Placé à la tête du ministère des Munitions et des Approvisionnements (*Department of Supplies and Munitions, DS&M*), l'ancien ministre des Transports, Clarence D. Howe se voit confier la direction de l'effort de guerre de l'industrie canadienne. Grâce à ses qualités de gestionnaire et aux pouvoirs étendus de son administration, cet ingénieur de formation va parfaitement s'en acquitter. L'activité des industries civiles est réduite à l'essentiel, la main d'œuvre féminine, les résidents étrangers, les inaptes sont mobilisés dans les industries d'armements.



La faiblesse industrielle du Canada engendre une forte dépendance vis-à-vis de la Grande-Bretagne et des États-Unis en ce qui concerne la fourniture de pièces à haute valeur ajoutée complexes à produire (moteurs, cellules d'avions, etc.). Si la fabrication des effets vestimentaires ne pose pas de problème, il n'en est pas de même pour les armes et l'équipement. Les grandes entreprises américaines sont invitées à s'installer au Canada, tandis que les entrepreneurs privés sont mis à contribution. Il faut attendre le mois de mars 1940 pour qu'une première commande de véhicules militaires soit passée par la firme *General Motors*. Howe crée 28 sociétés d'État responsables de produire des biens manufacturés sur une grande échelle dans des secteurs où aucune industrie n'existe encore. Malgré sa population réduite – 11 millions d'habitants – le Canada réussit à mobiliser les moyens humains et économiques nécessaires pour fournir en grandes quantités du matériel de guerre, de la nourriture et du carburant aux armées alliées. De longs mois vont être toutefois nécessaires pour que la production augmente de manière significative.



Le gouvernement canadien porte l'effort de guerre sur l'aviation et la marine. Ici, un *Fairey Battle* en vol. Sur toute la durée de la guerre, le Canada emploie dans l'industrie aéronautique 116 000 personnes dont 30 000 femmes.



Le Premier ministre canadien Mackenzie King (à droite) en compagnie de Winston Churchill (centre) et du président américain Roosevelt lors de la conférence de Montréal dite *Quadrant* du 17 au 24 août 1943. Lors de cette conférence militaire, les Alliés décident d'intensifier les bombardements sur l'Allemagne.

Les forces militaires

L'armée de terre canadienne dispose de 4 261 hommes de tous grades et d'une Milice active non-permanente comptant 50 000 volontaires. Suite à l'ordre de mobilisation, un grand nombre de miliciens rejoignent l'armée d'active. Grâce à eux et grâce aux nombreux civils qui se portent volontaires, les effectifs atteignent 55 255 hommes et 3 001 officiers dès la fin du mois de septembre 1939. Néanmoins, l'intendance est dépassée ; les unités manquent de tout : baraquements, uniformes, chaussures, véhicules, armes. Beaucoup d'hommes sont mal logés, souffrent du froid, mais malgré ces conditions difficiles, l'entraînement se poursuit. Le 10 décembre 1939, 7 449 hommes de la 1^{re} division d'infanterie sous le commandement du major-général Andrew McNaughton embarquent à Halifax pour rejoindre la Grande-Bretagne. Elle sera suivie par trois autres divisions.

Le gouvernement porte son effort principal sur l'aviation et la marine. Le *Canadian Aviation Royal Corps* (CARC) compte 4 061 hommes dans les forces régulières et dans la réserve. Parmi eux, il n'y a que 235 pilotes, un nombre inférieur à celui des pilotes canadiens dans la *Royal Air Force*. Ces hommes ont à leur disposition 275 appareils de tous types. Parmi ses appareils les plus

modernes, le CARC dispose de 19 chasseurs *Hawker Hurricane* et, pour l'entraînement, de 23 *Tiger Moth*, 21 *Airspeed Oxford*, 10 *Fairey Battle*, 2 *Westland Lysander* et 8 hydravions *Vickers Stranraer*. Quatorze escadrilles sont opérationnelles. Le CARC surveille les routes de navigation le long des côtes de l'Atlantique et participe à la protection des navires marchands organisés en convoi, et aux diverses activités de la défense nationale. Les seize chasseurs envoyés en Angleterre prendront part à la bataille aérienne au cours de l'été 1940.

De par sa position géographique et ses immenses étendues, le Canada va devenir la plate-forme d'entraînement des pilotes du Commonwealth. En effet, King tente de limiter l'envoi de troupes outre-mer et souhaite éviter de recourir à la conscription. La formation à grande échelle d'aviateurs lui permet de contribuer de manière significative à l'effort de guerre. Les Britanniques soumettent un projet en sep-

L'équipage de la corvette canadienne *Pictou* assiste à un grenadage. Au cours du printemps 1942, la marine américaine met sur pied un système de convois, mais elle dépend de l'aide canadienne. Les escortes canadiennes, soutenues par des navires de la *Royal Navy*, accompagnent la plupart des navires transatlantiques à partir du nord de New York.

Premiers contrats de la Grande-Bretagne au Canada

300 chars
1 000 porte-mitrailleuses
72 434 véhicules
3 450 pièces d'artillerie
100 000 fusils *Lee Enfield*
42 600 fusils mitrailleurs *Bren*





© Archives nationales du Canada

Fusiliers du *Lincoln and Welland Regiment* de la 4^e division blindée. Ils portent les tenues camouflées d'origine britannique et se préparent pour une patrouille. Pays-Bas, février 1945.

tembre 1939 qui prévoit la création de 90 écoles susceptibles de former 20 000 pilotes et 30 000 navigants. Cependant, l'ampleur de la contribution financière demandée au Canada et la proportion des aviateurs brevetés affiliés à des escadrons nationaux sont sujets à discussion. Finalement, le 17 décembre, King annonce la signature du plan d'entraînement aérien des pilotes du *Commonwealth* (*Commonwealth Air Training Plan*) entre le Canada, la Grande-Bretagne, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Soixante-quatorze écoles et des dizaines d'aérodromes sortent de terre pour accueillir et former les pilotes, les observateurs, les bombardiers et les mitrailleurs. Le programme s'accélère après la défaite de la France, quand la RAF décide de transférer un certain nombre de ses écoles d'entraînement au Canada. A la fin de 1943, 107 écoles et 184 unités de soutien sont réparties sur l'ensemble du pays. A la fin du conflit, 131 533 pilotes et navigants auront été formés au Canada.

Quasiment inexistante au début de la guerre, l'industrie aéronautique canadienne va employer près de 116 000 ouvriers dont 30 000 femmes, livrer des appareils à la Grande-Bretagne et aux États-Unis, mais aussi à l'ARC et aux unités d'entraînement. Sous la houlette du gouvernement fédéral, les sociétés d'État, *Victory Aircraft Limited* et *Federal Aircraft Limited*, assurent une production rapide et efficace. Plus de 16 000 avions vont être produits.

La *Royal Canadian Navy* (RCN) est encore plus mal lotie que l'armée de terre. Elle ne compte que 1 674 hommes et 145 officiers, possède 15 navires, dont 6 destroyers, 5 petits dragueurs de mines et deux navires d'entraînement. La base navale d'Esquimalt en Colombie-Britannique dessert l'océan Pacifique alors que celle de Halifax, en Nouvelle-Écosse, protège la côte atlantique du pays. La Marine peut s'appuyer sur la *Royal Canadian Naval Volunteer Reserve*, ainsi que sur sa marine marchande.

Dès le 26 août 1939, sur l'ordre de l'Amirauté britannique, cette dernière se voit placée sous le contrôle de la Marine royale canadienne, comme partout ailleurs dans le *Commonwealth*. Les bases navales d'Halifax et d'Esquimalt sont mises à la disposition de la RCN. En étroite collaboration avec la *Royal Navy*, elle prépare la mise en place d'une force navale capable de contrer la *Kriegsmarine*. La première des priorités est d'organiser et d'assurer la protection des convois. La marine canadienne ne possède pas une flotte suffisante pour surveiller l'ensemble des côtes et faire face aux demandes d'aide croissantes des Britanniques. La cession de 4 destroyers par la Grande-Bretagne et la transformation de navires marchands en escorteurs de fortune lui permettent de faire face à l'urgence. En février 1940, un programme de construction de 90 navires militaires de petite taille (corvettes de classe *Flower* et les dragueurs de mines de classe *Bangor*) est voté en février 1940, mais il faudra encore de longs mois avant qu'il ne puisse être réalisé.

La construction navale, qui était assurée par 3 chantiers avant le début du conflit, passe à 90 chantiers. Ils sont établis principalement sur les côtes Est et Ouest, dans la région des Grands Lacs, et même à l'intérieur des terres. Plus de 126 000 personnes construisent 410 cargos de 4 700 à 10 000 tonnes, des dragueurs de mines, des escorteurs dont 4 destroyers et un nombre important de péniches de débarquement.

PRODUCTION DE GUERRE DU CANADA DE 1939 À 1945	
Avions	
Avions de chasse	5 874
Avions d'entraînement	10 544
Navires	
Navires marchands	410
Frégates	70
Corvettes	122
Mouilleurs de mines	62
Artillerie	
Pièces de campagne	3 781
Pièces de marine	1 749
Pièces de DCA	6 087
Camions et voitures	815 729
Véhicules de combat	
Chars et véhicules chenillés	6 590
Automitrailleuses et autres	44 464
Armements individuels	
Fusils	905 731
Armes de poing	71 995
Fusils-mitrailleurs Bren	186 000
Mitrailleuses Browning	32 678

D'après Charles P. Stacey, *Historical Documents of Canada*. Vol. 5 « *The Arts of War and Peace* », Toronto, 1972, p. 646.

La corvette de classe Flower

Pour pallier au manque d'escorteurs, les Britanniques décident de construire des navires d'escorte robustes, bon marché, dotés d'un armement sommaire, mais pouvant être construits rapidement. Inspiré des baleinières, les corvettes ou *Patrol Vessel « Whaler Type »* sont construits en bois. Déplaçant 1 000 tonnes pour une soixantaine de mètres de long, ces frêles esquifs sont armés d'un canon de 102 mm et d'un *pompom* de 20 mm. Destinées à la lutte anti-sous-marine, elles reçoivent deux rateliers à grenades sous-marines, deux mortiers et un asdic. 107 corvettes de la classe *Flower* vont sortir des chantiers navals canadiens. Elles participeront activement à la protection des convois en Atlantique.



© Archives nationales du Canada

HMCS Forest Hill, class Flower.

L'épineux problème de la conscription

Jusqu'en 1942, la participation des unités terrestres canadiennes est restée limitée. Les 4 divisions envoyées en Grande-Bretagne restent de longs mois l'arme au pied en attendant l'ouverture d'un second front. Les deux régiments envoyés défendre la place forte de Hong Kong sont capturés à sa reddition.

La faible implication militaire du Canada indispose de plus en plus la population anglophone. Le Premier ministre qui doit faire face à la pression de l'opinion et à l'opposition conservatrice, introduit la Loi sur la mobilisation des ressources nationales (LMRN), qui prévoit l'enregistrement des hommes admissibles et autorise la conscription pour la défense du territoire national uniquement. À partir du mois d'avril 1941, les jeunes Canadiens en âge de porter les armes sont mobilisés pour la défense du front intérieur. Mais si près de la moitié des Canadiens anglophones sont mobilisés, seul un quart des Canadiens français le sont effectivement. La frustration des Canadiens anglophones s'exprime au travers des pressions exercées sur les « zombies », surnom donné aux conscrits de la LMRN pour qu'ils se portent volontaires pour le service outre-mer. Après l'attaque de Pearl Harbor, la question de la conscription ressurgit. Afin de se libérer de sa promesse de 1939, King organise un plébiscite le 27 avril 1942. En dépit de l'opposition de la population québécoise, 64% des électeurs approuvent sa proposition. La LMRN est modifiée en conséquence.

Des survivants d'un bâtiment canadien torpillé par les U-Boote sont recueillis par le NCSM *Arvida* (septembre 1942). Depuis janvier 1942, la bataille de l'Atlantique se déplace vers les côtes canadiennes et américaines. La réaction canadienne force les « loups gris » à opérer plus au sud, vers les côtes américaines.

À la fin de 1944, la moitié de la population travaillait pour l'industrie de guerre et 750 000 hommes et femmes servent dans les forces armées. Cependant, le niveau des engagements volontaires va permettre de ne pas recourir à la conscription jusqu'à l'automne 1944, et ce, en dépit de la participation des troupes canadiennes aux opérations militaires sur le front italien et en Europe occidentale (Dieppe, Sicile, Italie, France.) Mais le remplacement des pertes devient de plus en plus difficile. Les hommes de la LMRN qui se portent volontaires pour partir combattre en Europe ne sont assez nombreux. En novembre 1944, King doit se résoudre à recourir à une conscription partielle, provoquant une grave crise gouvernementale.

Au final, le Canada va grandement contribuer à l'effort de guerre allié. Les sacrifices n'auront pas été vains. Le pays sort profondément bouleversé du conflit. Désormais, le Canada est une puissance économique et militaire de premier ordre. King aura su triompher des obstacles en préservant l'unité nationale et imposer son pays au sein du concert des grandes nations. ■

© Archives nationales du Canada





1939 - 1940

La diplomatie alliée face à l'Allemagne

Vers un nouvel ordre européen

Par **Boris LAURENT**

La Seconde Guerre mondiale ne se joue pas qu'en termes militaires. Les puissances de l'Axe et les Alliés se livrent une bataille diplomatique féroce. C'est durant les mois cruciaux de 1939-1940 que les chancelleries alliées vont chercher par tous les moyens à isoler l'Allemagne, en menant diverses actions politiques et diplomatiques à travers l'Europe.

Les Alliés regardent à l'Est

Face à la montée du péril hitlérien, l'objectif allié est de faire de l'entente franco-britannique la pierre angulaire du redéploiement diplomatique. La question de l'assistance à la Pologne est au centre de la réflexion française. Daladier, président du Conseil, est très tôt informé par ses agents du renseignement que la Pologne pourrait être la prochaine cible de l'Allemagne. L'objectif de la cellule de crise rattachée à la présidence du Conseil le 15 mars 1939 est d'obtenir l'aide de la Grande-Bretagne pour former une assistance commune à Varsovie. Bien qu'une aide militaire soit évoquée lors des réunions des deux états-majors, aucune mention n'en est faite dans leurs comptes rendus. Face à ce défi militaire et stratégique, Français et Anglais ont besoin d'une aide plus conséquente, capable de soutenir matériellement les Polonais, et ils se tournent vers l'URSS. La diplomatie prend ainsi le relais.

« C'est en vain que j'ai essayé de résoudre à l'amiable les questions d'Autriche, des Sudètes, de Bohême et de Moravie. Il est impossible que l'on prétende n'admettre que des révisions pacifiques et que l'on persiste à les repousser. Pour nous, le traité de Versailles n'a jamais eu force de loi ! ».

Discours d'Hitler au Reichstag le 1^{er} septembre 1939, rapporté dans *Diplomates en guerre*, de Pierre-Jean Rémy, JC Lattès, 2007).

Le point de départ des négociations engagées avec l'URSS se situe peu après la proclamation du protectorat de Bohême Moravie par Hitler (15 mars 1939). Le 17 mars, le ministre des Affaires étrangères français, Georges Bonnet, contacte l'ambassadeur soviétique en France et lui affirme que « la Grande-Bretagne et la France sont décidées à intervenir ; dans le cas d'une nouvelle agression, elles seraient heureuses de savoir quelle serait l'attitude du gouvernement soviétique ». Parallèlement, les contacts se multiplient avec la Pologne et la Roumanie, directement menacées par le Reich. Dès avril 1939, la Grande-Bretagne offre des garanties unilatérales à la Pologne et à la Roumanie.



Août 1939, Winston Churchill en compagnie du général Georges. « *Winston is back* », titre la presse britannique. Suite à la déclaration de guerre britannique à l'Allemagne, le War Cabinet est remanié et Churchill arrive à l'Amirauté. Avec lui, la stratégie devient plus offensive. Mais malgré la détermination commune face à Hitler, les Alliés restent sur la défensive. Il faut attendre la crise finlandaise pour voir Français et Britanniques tenter une opération en Norvège.



Le ministre des Affaires étrangères allemand von Neurath (à gauche), le ministre des Affaires étrangères polonais Jozef Beck et le président du Conseil polonais Lipsky. Beck tente par tous les moyens de maintenir le fragile équilibre des relations diplomatiques avec les deux puissants voisins de la Pologne, l'Allemagne et l'URSS, avec qui il signe des pactes de non agression en 1935.

La France propose à l'URSS un traité d'aide et d'assistance à la Pologne et la Roumanie. L'URSS, pour sa part, exige un traité d'assistance mutuelle entre la France, la Grande-Bretagne et elle-même, un engagement d'assistance aux Etats frontaliers, à savoir Roumanie, Pologne, Lettonie et Estonie, l'extension de l'alliance polono-roumaine en cas d'agression allemande et, enfin, un engagement de la France et de la Grande-Bretagne de ne pas signer de paix séparée.

Les mirages de la « Grande Alliance »

Les Alliés, bloqués par les Polonais qui refusent de donner un droit de passage aux troupes soviétiques à travers leur territoire, reçoivent une information qui vient balayer leurs derniers espoirs.

Le ministre des Affaires étrangères soviétique Litvinov est en effet remplacé par Molotov. En fait, il s'agit du véritable tournant diplomatique. Avec ce remplacement, les Soviétiques désamorcent sciemment le rapprochement avec les Alliés de l'Ouest. Molotov pense que l'URSS n'est pas

prête pour une éventuelle intervention sur la scène européenne. En conséquence, les négociations militaires en cours sont brutalement interrompues le 23 août, lorsque Français et Britanniques apprennent que von Ribbentrop est à Moscou et qu'il est sur le point de signer un accord avec Molotov. Les Allemands ont apparemment plus à offrir que les Alliés. Le protocole secret, dit « Réarrangement territorial et politique en Europe orientale », prévoit notamment un partage de l'Europe de l'Est en zones d'influence. Ce coup de tonnerre en est-il vraiment un ? En fait, le président du Conseil français est tenu informé d'un possible accord germano-soviétique grâce à des informateurs du contre-espionnage. En outre, bien que secret, ce protocole germano-soviétique fait l'objet d'un court compte rendu de l'ambassadeur français à Berlin,

Arrivée en France du ministre de la Guerre britannique, Leslie Hore-Belisha. Il vient en France assister aux grandes manœuvres. Lors de l'atterrissage, de gauche à droite : un officier anglais, Mr Hore-Belisha, le maire de Deauville et le général Frère commandant le 3^e corps d'armées (13 septembre 1937).

A cette époque, les Britanniques mènent une diplomatie « dangereuse » de rapprochement avec l'Italie et l'Allemagne. Contre l'avis de son Premier ministre, Belisha renforce la politique de défense du Royaume-Uni.



Destruction de la Pologne

« Il me revient que, dans les cercles officiels berlinois, on considère que, par le pacte du 23 août, l'Allemagne et la Russie sont convenues de régler entre elles, à l'exclusion de toute autre Puissance, non seulement le sort de la Pologne mais encore toutes les questions intéressant l'Europe orientale et sud-orientale. Des bruits qui circulent, il semble résulter que l'on considère ici le pacte germano-soviétique comme devant avoir pour première conséquence le partage de la Pologne ».

M. Coulondre à M. Georges Bonnet, Berlin, le 24 août 1939, Jean-Pierre Rémy, Diplomates en guerre, JC Lattès, 2007.

Timbre allemand à l'effigie du Führer, édité à l'occasion de la création du Protectorat de Bohême Moravie (15 mars 1939). Ce nouveau péril hitlérien pousse les Alliés à chercher une alliance avec l'URSS afin de garantir la sécurité de la Pologne.



© Memorial de Caen

qui a eu vent d'un possible partage de la Pologne. L'initiative diplomatique passe au Reich. C'est un « Waterloo diplomatique » (Marc Ferro) au moment même où Hitler s'apprête à frapper en Pologne.

Les Alliés franco-britanniques lors de manœuvres communes. Sont présents : le général Gamelin (troisième en partant de la droite), M. Millerand (quatrième) ancien Président de la république, le général anglais Sir Cyril Deveril et M. Leslie Hore-Belisha, ministre de la Guerre britannique (14 septembre 1937). Malgré des réunions d'états-majors bilatérales, il faut attendre 1939 pour voir la création du Conseil suprême interalliés.

Derniers espoirs et déclenchement de la guerre

S'étant assuré du concours de l'URSS en déjouant les plans alliés, Hitler peut entreprendre une nouvelle politique de provocation. Face au nouveau défi hitlérien, Français comme Britanniques poussent le gouvernement polonais à négocier. Mais les espoirs alliés s'effondrent lorsque Coulondre, ambassadeur français à Berlin, reçoit la réponse allemande. Selon ses



© CEGES

« Le Ministre semblait convaincu que la résistance polonaise ne durerait pas longtemps. Il ne pensait pas que la France ni l'Angleterre puissent porter à bref délai à l'Allemagne des coups sensibles. Le comte Ciano était très soucieux de ne pas demeurer inactif, de saisir la première occasion pour tenter une nouvelle intervention en vue d'empêcher la guerre de s'installer entre la France, l'Angleterre et l'Allemagne. [...] ».

M. François-Poncet à M. Bonnet, Rome, le 5 septembre 1939.

propres termes, « elle est brutale et elle ressemble davantage à un diktat imposé à un pays vaincu qu'à une acceptation de négocier avec un Etat souverain ».

Le 31 août est marqué par une effervescence diplomatique sans précédent, renforcée par l'incident dit de Gleiwitz durant lequel des Allemands du SD (*Sicherheitsdienst* ou service de sécurité de la SS), déguisés en soldats polonais, feignent une attaque sur leur station radio, prétexte pour agresser la Pologne. Le 1^{er} septembre, l'ambassadeur de France à Varsovie Léon Noël annonce que les Allemands ont franchi la frontière. La Seconde Guerre mondiale a commencé.

Le 3 septembre, la France coupe ses relations diplomatiques avec l'Allemagne et lui déclare la guerre. Néanmoins, à en croire les rapports diplomatiques français, l'espoir d'un retour au *statu quo* est permis. Cet espoir vient de l'Italie qui, malgré le « pacte d'acier » (21 mai 1939), ne souhaite pas s'engager pour le moment dans le conflit, et préfère gagner du temps et observer la situation.

Face aux défis hitlériens en Bohême Moravie, les Franco-britanniques admettent que l'aide soviétique pourrait être précieuse. Le 17 mars 1939, Georges Bonnet prend contact avec l'ambassadeur soviétique en France, M. Souritz (à gauche). Les négociations politiques et militaires sont ainsi amorcées.



Coll. Tiquet

La diplomatie soviétique floue les Alliés... une nouvelle fois

Face à l'attaque allemande contre la Pologne, le système interallié piétine. La campagne de Pologne est une épreuve qui met en exergue les faiblesses du système adapté à la stratégie du long terme sur le modèle de la Grande Guerre. Pourtant, dès les premières semaines de l'attaque allemande, les ressortissants étrangers restés en Pologne soulèvent avec pertinence la question de la rapidité d'exécution de la Wehrmacht. Le 7 septembre, Léon Noël envoie un télégramme à Paris dans lequel apparaissent ses interrogations quand à l'attaque fulgurante de l'Allemagne et aux lacunes de la coopération franco-anglo-polonaise.



Le ministre des Affaires étrangères roumain, Grégoire Gafenco (à gauche) en compagnie de Georges Bonnet (avril 1939). Les pays d'Europe centrale se rapprochent assez tôt des Franco-britanniques et cherchent des alliés de poids face à deux voisins très gênants, l'Allemagne et l'URSS. Mais les hésitations alliées pousseront ces pays dans le giron de l'Axe.

Coll. Tiquet

Les Alliés sont doublés par l'URSS. Molotov, qui remplace Litvinov, casse le rapprochement entre les trois puissances. Il signe en compagnie de von Ribbentrop le pacte germano-soviétique le 23 août 1939. Des clauses secrètes prévoient un partage de l'Europe de l'Est en zones d'influences.

Ce n'est que le 12 septembre que le premier sommet interallié se réunit à Abbeville. Il marque pour la première fois la fermeté commune de l'Alliance contre Hitler. Pourtant, à la fin des discussions, les deux délégations optent pour la défensive : « *Ne pas se hâter d'entamer de grandes opérations terrestres, attendre d'avoir accru nos moyens au maximum, [en ce qui concerne la Pologne] nous ne pouvons pas grand-chose pour elle, c'est sur le front occidental que se gagnera la guerre* ». Le constat, pessimiste, repose sur des informations captées par les services de renseignements français et britanniques sur les intentions soviétiques. Gamelin note dans son « Journal de marche » : « *Pas de bourrage de crâne en ce qui concerne la Pologne qui, nous ne le cachons pas, est « foutue »* ».

En effet, l'Armée rouge entre en action le 17 septembre « *pour libérer le peuple polonais du joug des capitalistes* ». Le 26 septembre, la diplomatie soviétique dupe une nouvelle fois les Alliés. M. Corbin, ambassadeur de France à Londres, rapporte à Daladier que selon lord Halifax, l'intention principale de l'URSS en Pologne est d'y contrer l'influence germanique, et que l'URSS souhaite apporter sa protection à la Pologne ainsi qu'à la Roumanie en récupérant par rétrocession la Bessarabie ! Moscou s'inquiète déjà de l'avancée rapide de la Wehrmacht en Pologne mais dissimule ses discussions sur son partage avec les Allemands.

Le 27 septembre, l'URSS signe un nouvel accord germano-soviétique qui finit de dépecer la Pologne.



© CEGES

Le Vatican : indécisions et condamnation

Outre sa déclaration de guerre, la France cherche par tous les moyens à isoler l'Allemagne diplomatiquement et se tourne très rapidement vers le Vatican, jusque là silencieux mais attentif au sort des catholiques polonais.

Les rapports qu'entretient la diplomatie française avec le Saint-Siège mettent en lumière la position du Pape qui, loin d'être figée, évolue progressivement au regard des événements européens. Dans un premier temps, Pie XII est persuadé que l'Allemagne est le seul rempart contre le communisme. D'autre part, les informations concernant les exactions perpétrées par les Allemands et les Soviétiques contre les Polonais le poussent à la prudence. En effet, le Pape ne souhaite pas porter d'accusations sans preuves qui pour-

raient mettre le clergé et les fidèles allemands en danger. Enfin, il est évident que les rapports houleux entre le



Pologne, mai 1939. Le général Gamelin assiste à des manœuvres de l'armée polonaise avec le général Kasprzycki. Les deux hommes signent une convention d'assistance rapide en cas d'invasion allemande.



Coll. Tiquet

L'ambassadeur des Etats-Unis en France, William Bullitt, joue un grand rôle dans la politique « d'ouverture » américaine. Il est très proche d'Edouard Daladier et de Georges Bonnet. Il informe régulièrement Roosevelt des grandes décisions politiques, stratégiques et diplomatiques françaises.

au Vatican, Charles-Roux, affirme dès le 21 octobre que ce texte est « le maximum de ce que nous pouvons espérer d'un document de ce genre, qui doit garder une allure doctrinaire et ne peut jamais être polémique ».

Rallier les Etats-Unis

Dès avant la capitulation de la Pologne, la nouvelle de l'intervention soviétique confirme les sombres pronostics de Gamelin. En fait, la coalition germano-soviétique obère l'avenir car dorénavant, l'Allemagne peut assurer ses approvisionnements. Malgré des incertitudes sur la nature même du rapprochement germano-soviétique, ce geste diplomatique et stratégique incline les Alliés à renforcer leur coopération et à chercher l'aide des Etats-Unis. Telles sont les questions abordées lors du deuxième Conseil suprême interallié de Brighton qui s'ouvre le 22 septembre 1939. Concernant la coopération interalliée, le Conseil nomme Jean Monnet à la tête du Comité de coordination économique interallié. Au sein de ce Comité agréé en octobre, la question des fournitures américaines est au centre de la diplomatie alliée qui vise à obtenir une révision de la fameuse loi de neutralité américaine. L'ambassadeur américain en France, William Bullitt, a un rôle très important dans

Saint-Siège et la Pologne avant le déclenchement de la guerre jouent dans la circonspection pontificale. Le nonce de Varsovie devait, fin août, agir discrètement comme interlocuteur entre le gouvernement polonais et des responsables catholiques anglais soucieux d'apporter des éléments pour négocier avec Hitler. Mais le ministre des Affaires étrangères polonais, Jozef Beck, avait donné une fin de non recevoir à cette démarche, menaçant même de dévoiler l'intercession vaticane. Pour autant, Pie XII va complètement modifier son sentiment. Le 20 octobre, l'encyclique *Summi Pontificatus* ne laisse plus planer de doute et accuse le racisme et les totalitarismes. L'ambassadeur français

Blitzkrieg en Pologne

« Que s'est-il passé ? Sans doute la Pologne est-elle victime, avant tout, de l'écrasante supériorité en matériel de guerre des troupes allemandes (aviation, formations blindées qui semblent avoir été en totalité engagées contre elle). Le commandement, évitant avec présomption les conseils de notre expérience et les avis de nos chefs auxquels du reste il ne semble pas avoir communiqué ses plans, pratique une tactique « à la polonaise » qui semble incompatible avec la guerre moderne. Au lieu de s'installer solidement sur des positions défensives, il ne rêve que de grands mouvements et de contre-attaques, d'actions de cavalerie dont l'héroïsme ne compense ni l'inutilité, ni le danger ».

M. Noël à
M. Bonnet, Krzemienko,
7 septembre 1939.

La charge « héroïque » de l'armée polonaise face aux Panzer de la Wehrmacht ! Cette image illustre bien la tentative désespérée des Polonais face à un envahisseur rapide. Il s'agit en fait d'une image tirée d'un documentaire allemand de propagande qui met l'accent sur l'archaïsme de son adversaire.



© CEGES

De gauche à droite : Georges Bonnet, lord Halifax, Edouard Daladier et le Premier ministre britannique Chamberlain (photo prise en novembre 1938). Les Quatre ont signé les accords de Munich en septembre et ont une nouvelle fois plié face aux exigences d'Hitler. Un an plus tard, les Alliés se diviseront sur la question finlandaise et ne parviendront pas à mener une stratégie diplomatique commune.



les débats qui aboutissent le 4 novembre 1939 à une nouvelle loi de neutralité votée par le Congrès, qui retire l'embargo sur les armes et les munitions. Les produits peuvent ainsi être achetés et exportés selon la clause « *Cash and Carry* », payer cash et emporter la marchandise, l'acheminement et les moyens de transport étant à la charge de l'acheteur.

La stratégie périphérique alliée

Informé par Gamelin des « *projets allemands d'offensive* » contre la France et la Grande-Bretagne le 17 novembre 1939 (à cette date l'opération de passage par les Ardennes n'est pas encore envisagée), le Conseil interallié prend de nouvelles orientations stratégiques.

En complément des plans « européens », les Alliés, à l'initiative du général Weygand, envisagent un second front dans les Balkans, sur le modèle de

Salonique (installation des troupes alliées en Grèce durant la Grande Guerre). Gamelin confie à Weygand le corps expéditionnaire du Levant. Mais là encore, la diplomatie doit précéder l'action militaire. Il s'agit pour les Alliés de relancer les négociations autour du traité franco-anglo-turc, gelé depuis le printemps 1939 suite notamment, à l'impossibilité pour la France d'honorer ses livraisons de matériels militaires à la Turquie. René Massigli, ambassadeur de France à Ankara, informe Paris que Moscou tente d'empêcher le Premier ministre turc Saradjoglou de signer avec les Alliés. Mais un prêt important permettant aux Turcs d'acheter du matériel militaire aux deux alliés incline la Turquie à signer le traité le 17 octobre 1939. Ce traité est capital, car il prévoit une coopération entre les trois pays « *en cas d'agression d'une puissance européenne dans la zone méditerranéenne* », visant directement l'axe Rome-Berlin.

Le succès diplomatique allié est évident mais insuffisant pour espérer former un vrai front d'Orient efficace. En outre, les projets de blocus des approvisionnements méridionaux de l'Allemagne ne sont pas retenus par Londres qui craint une escalade avec Rome. Les projets



Le diplomate français François-Poncet est reçu par Hitler à Berchtesgaden le 18 octobre 1938. En 1940, il reçoit une note relative à l'entrevue très secrète d'Hitler et de Mussolini au col du Brenner. Le rôle de l'Italie, jusque là assez flou pour les chancelleries européennes, semble se préciser.

Empêcher la domination germanique

« L'avance rapide des armées allemandes a ému le gouvernement de Moscou et lui est apparue comme une menace à ses intérêts. C'est pourquoi il a été obligé de lancer lui-même ses troupes sur la Pologne, ce qui n'avait nullement été prévu lors des conversations tenues le mois dernier entre M. von Ribbentrop et M. Molotov. L'intention du gouvernement de l'URSS est de constituer un gouvernement polonais qu'il tâchera de protéger contre la domination germanique ».

M. Corbin à M. Daladier, Londres, 26 septembre 1939.

L'échec diplomatique en Finlande pousse Daladier à donner sa démission le 20 mars 1940. Le Président de la République Albert Lebrun nomme Paul Reynaud (ci-contre) à la Présidence du Conseil. Le premier objectif de Reynaud est de mener une action conjointe en Norvège avec les Britanniques. Mais les Alliés sont pris de cours par les Allemands.

balkaniques seront repris au printemps 1940 à la demande de la Yougoslavie, de la Bulgarie et de la Roumanie. Mais Français et Anglais auront d'autres priorités et, pas leur inaction, pousseront ces pays dans le giron de l'Axe (voir *Axe & Alliés* n° 7).

La Finlande : nouvel échec diplomatique allié

L'agression de la Finlande par l'URSS le 30 novembre 1939 est un événement capital pour des Alliés qui cherchaient, quelques mois auparavant, le soutien de l'URSS dans l'affaire polonaise. L'exclusion de l'URSS de la SDN (9-14 décembre 1939) est un nouveau succès diplomatique franco-britannique, mais la question



d'une éventuelle assistance à la Finlande reste posée et sème la discorde dans le camp allié. Ce problème est examiné par le Conseil suprême interallié le 19 décembre à Paris. Les Britanniques sont frileux pour deux raisons : les moyens d'action, notamment en période hivernale, et le problème d'un possible étalement du conflit. Prudents, les Britanniques préfèrent, avant toute action prématurée, s'assurer d'un accord préalable avec la Norvège et la Suède, en vue d'une action en Finlande qui passerait par ces pays. Mais les Britanniques sont divisés. Si Churchill souhaite agir vite, Chamberlain et Halifax ne veulent surtout pas froisser Moscou. Après de multiples tergiversations, l'accord franco-britannique est établi le 5 février mais l'expédition, pour des raisons d'organisation, ne sera opérationnelle en Norvège qu'au mois de mars.

Ce délai est bien trop long pour la Finlande, obligée de signer un armistice le 13 mars. Les hésitations britanniques ont fait perdre à Londres toute crédibilité et l'échec diplomatique interallié a trois conséquences dommageables : il sert d'abord d'argument aux opposants à Daladier, il montre l'importance des divergences interalliées et pointe le manque total d'efficacité du Conseil créé quelques mois plus tôt.

Le Premier ministre britannique Chamberlain ici en 1938, après les accords de Munich. Malgré la montée des tensions suite à la guerre d'hiver opposant la Finlande à l'URSS, il reste dans le camp de l'apaisement. Il refuse notamment toute action prématurée pour aider la Finlande, de peur de froisser Moscou.



Entre agitations et action

Durant la « drôle de guerre », les chancelleries sont agitées par la question des neutralités. Français comme Britanniques regardent essentiellement vers l'Italie. Le 18 mars 1940, le Duce rencontre le Führer au col du Brenner. Personne n'est au courant, mais François-Poncet, ambassadeur à Rome, fait parvenir une note à Paul Reynaud, nouveau président du Conseil français depuis le 22 mars suite à la démission d'Edouard Daladier, sur sa certitude que l'Italie est prête à sortir de sa neutralité pour honorer son pacte avec l'Allemagne : « *Qu'a donc voulu Adolf Hitler ? Et pourquoi a-t-il tenu à avoir avec Mussolini, en cet endroit symbolique du Brenner - qui doit marquer la réconciliation définitive des deux Empires -, une conversation personnelle ? Après avoir écarté l'éventualité d'un paix de compromis et prié Mussolini, si tant est que celui-ci y eût songé, de ne pas s'y arrêter, il a dû communiquer au Duce ses plans d'offensive prochaine contre le front occidental.* » (Rome, 22 mars 1940).

Cette ambiguïté est levée dès le 20 avril lors de l'anniversaire d'Hitler qui reçoit un télégramme de félicitation de Mussolini lui souhaitant d'être « *victorieux* », télégramme capté par la chancellerie française.

Le premier objectif de Reynaud est de se faire entendre à Londres. Churchill et Reynaud voient dans la guerre en Finlande l'opportunité de mener une action décisive. L'objectif allié est de miner les eaux des côtes norvégiennes afin de bloquer l'accès au port de Narvik, point de départ de la route du fer. Mais les Allemands devançant les Alliés en déclenchant l'opération *Weserübung*. Le Danemark est occupé le 9 avril. Pris de vitesse, les Alliés ne peuvent dépêcher leurs unités que le 14. Malgré l'arrivée du Corps expéditionnaire du général Béthouart qui prend Narvik le 28 mai, la situation catastrophique en France oblige les forces françaises à rembarquer.

L'éclatement de la coalition

A la percée allemande dans les Ardennes s'ajoute le « *coup de poignard* » italien dans « *le dos d'un homme déjà à terre !* » (François-Poncet au comte Ciano, 9 avril 1940).

L'effondrement du front français pousse les Britanniques à rembarquer leurs hommes à Dunkerque du 28 mai au 3 juin. La coalition telle qu'elle avait été dessinée en 1939 a donc vécu. Churchill exhorte la France à poursuivre la guerre mais le 16 juin, Paul Reynaud démissionne laissant la place au maréchal Pétain. Pour autant, l'Alliance n'est pas totalement

morte. D'abord parce que l'URSS, face à la rapidité des conquêtes de son allié allemand, émet les plus vives inquiétudes. Tel est le sentiment d'un chargé des Affaires de France à Moscou : « *J'ai reçu l'écho des inquiétudes que provoquent au Kremlin les succès trop rapides à son gré remportés par les troupes allemandes en Occident. Monsieur Staline a misé sur une guerre longue susceptible d'affaiblir les puissances engagées dans le conflit et de renforcer trop tôt la puissance relative des Soviétiques. Il ne craindrait rien donc tant qu'un triomphe allemand trop brusque qui laisserait prématurément l'URSS en tête à tête avec le Reich suffisamment épuisé sans aucun contrepois. Dans une conversation avec un diplomate balte, Monsieur Molotov a laissé percevoir l'appréhension que lui causait la situation et a été jusqu'à exprimer l'espoir d'un redressement des Alliés...* ». Ensuite, car une nouvelle Alliance est en train de naître à Londres avec le général de Gaulle et Winston Churchill.

Un nouvel ordre européen naît donc après quelques mois de guerre. Il impose l'Allemagne comme puissance dominante. Mais cette situation va s'avérer précaire dès l'été 1941 avec l'attaque allemande contre son ex-allié soviétique, puis en décembre lorsque les Etats-Unis entreront dans la guerre. Une nouvelle donne renversera alors le rapport des forces. ■



Londres. Le général de Gaulle et le lieutenant de Courcel, son interprète, le 19 juin 1940. La coalition éclate en même temps que le front français. Mais une nouvelle Alliance voit le jour avec l'arrivée du général de Gaulle à Londres.

La bataille

(décembre 1944)

L'obstination d'Hitler à croire en la victoire totale tranche avec la situation militaire de cette fin d'année 1944. Les Alliés progressent de part et d'autre du Reich et pourtant le Führer, particulièrement affaibli depuis l'attentat de juillet 1944, pense pouvoir retourner le sort des armes. Il espère en fait une réédition du retournement de situation qui avait sauvé la Prusse durant la Guerre de Sept ans (1756-1763), sentiment qui se renforcera lors du décès du président américain Roosevelt le 12 avril 1945.

En août 1944, Hitler affirme à ses généraux : « *Le moment viendra où la tension entre les Alliés sera si grande qu'une brèche s'ouvrira. Toutes les coalitions se sont effondrées tôt ou tard* ». Étonnement, la Wehrmacht, malgré une situation catastrophique, n'est pas encore à genoux et parvient même à opposer un front continu aux Alliés à l'Ouest, leur interdisant toute véritable percée. Le 10 décembre, Hitler quitte Berlin pour Bad Nauheim afin de superviser la dernière grande contre-offensive de la guerre. Tout va donc se jouer à l'Ouest,

Des soldats allemands passent devant les restes d'une colonne américaine. Grâce à une bonne couverture nuageuse, le « temps d'Hitler », les Allemands peuvent progresser. L'aviation alliée est en effet clouée au sol.

des Ardennes

Les derniers feux du Reich

dans les Ardennes. Entre perspicacité et foi aveugle au miracle, Hitler pense pouvoir répéter la percée de 1940. Le 16 décembre 1944, il lance la « bataille des Ardennes » qui surprend les Alliés qui se voyaient déjà à Berlin (notre premier article p. 44). Dès lors s'engage une féroce bataille avec comme point d'orgue le siège de Bastogne (p. 54). Malgré les opérations spéciales menées par les SS de Skorzeny, les derniers feux du Reich sont vite éteints (p. 62).

Dernière grande offensive de la Wehrmacht, la bataille des Ardennes voit également les derniers massacres orchestrés par les hommes aux doubles runes SS et en particulier les Waffen-SS du *Kampfgruppe Peiper*, notamment à Malmédy et à Baugnez contre les troupes américaines, puis à Stavelot contre les civils belges.

Le procès du massacre de Malmédy se tient à Dachau de mai à juillet 1946 devant un tribunal militaire international en fait composé d'officiers américains. Les accusés appartiennent à l'ancienne 6. *Panzer-Armee* SS avec parmi les plus gradés, Sepp Dietrich, Fritz Krämer et Joachim Peiper, commandant du *Kampfgruppe*. Au terme du procès, la majorité des accusés est condamnée à mort. Une vaste campagne de soutien aux SS est lancée notamment pour Joachim Peiper et condamne des actes de tortures qui auraient été pratiqués sur les prisonniers allemands. Cette campagne est menée par différents mouvements d'entraide qui, avec le début de la Guerre froide, tentent d'exfiltrer des anciens nazis, et par le sénateur du Wisconsin Mc Carthy qui s'illustrera dans la terrible « chasse aux sorcières ». Une procédure de révision est ainsi déclenchée et toutes les peines de mort sont commuées en prison à perpétuité. Joachim Peiper est le dernier à être libéré en 1956. Commence alors pour lui une nouvelle vie qui prend fin mystérieusement. Installé discrètement en France pour ne plus être inquiété par la justice internationale pour ses nombreux crimes, Peiper aurait été reconnu par un ancien résistant. Le 13 juillet 1976, sa maison est incendiée et on ne retrouve qu'un cadavre carbonisé inidentifiable. Après beaucoup d'hésitations, la justice française déclare Peiper mort dans l'incendie mais aucune preuve ne peut étayer cette thèse, la dépouille de l'ex-officier SS ayant été incinérée par sa famille. ■

Bibliographie

Pour compléter ce dossier, nous vous conseillons les excellents numéros d'*Histomag'44* rédigés par l'équipe de Stéphane Delogu et téléchargeables sur les sites suivants :

Histomag'44 n° 48 : Baugnez-Malmédy, chronique d'un drame
<http://stephane.delogu.free.fr/mag-septembre2007.pdf>

Histomag'44 n° 52 : 1944, la Golden Lion au combat
<http://stephane.delogu.free.fr/mag-fevrier2008.pdf>

Histomag'44 hors série n° 1 : Malmédy, une enquête inédite d'Henri Rogister
<http://stephane.delogu.free.fr/hs12-0707.pdf>



L'offensive des Ardennes (1944)

Hitler lance son va-tout à l'Ouest

Par **Philippe RICHARDOT**, délégué Méditerranée-Rhône de la Commission française d'Histoire militaire, directeur de recherches à l'*Institut für vergleichende Taktik* de Vienne-Potsdam

L'offensive des Ardennes est la dernière grande bataille à l'Ouest avant l'effondrement du front allemand. Lancée en plein hiver, dans la brume et la neige, elle surprend les Anglo-Américains qui pensaient la guerre pratiquement éteinte. L'objectif est de renouveler le coup de faucille de 1940 pour forcer les Alliés à se rembarquer. Ce sursaut offensif nazi entre dans la légende.

Situation stratégique à la veille de l'offensive

La situation stratégique fin 1944 est celle d'un étau qui écrase l'Allemagne à l'Est, à l'Ouest et dans le nord de l'Italie, plus l'écrasement vertical représenté par les bombardements anglo-américains. La Wehrmacht connaît des phases de recul ponctuées par les arrêts logistiques des Alliés. Le temps de préparation de l'offensive est gagné par les forteresses portuaires de Dunkerque, Calais et Boulogne, qui, d'après Warlimont, fixent un tiers du groupe d'armées de Montgomery, plus la résistance allemande sur la *Westwall* (ligne Siegfried) du côté d'Aix-la-Chapelle. Il est gagné aussi par la crise logistique qui affecte durant l'automne les alliés. Ravitailler Paris et le front alourdit les contraintes alliées. La Wehrmacht est encore un

« Sur les routes, un embouteillage indescriptible de toutes sortes de véhicules. Pour atteindre la petite ville, je dois sans cesse descendre, crier, jurer, pousser, donner des ordres aux chauffeurs des camions de sorte que je fais au moins dix kilomètres à pied. »

SS-Sturmabführer Otto Skorzeny, Mémoires.

gros morceau à avaler, près de 300 divisions, soit une force plus puissante qu'en 1940. Après les pertes de la Normandie, le matériel est à reconstituer. Ce tour de force logistique est rendu réalisable par Albert Speer, ministre de l'Armement, et cela malgré la pénurie et les bombardements alliés. Un matériel neuf et de qualité permet de refaire une force de combat, mais trois choses manquent : le carburant, les munitions, les hommes. Les hommes manquent quantitativement, malgré la mobilisation d'adolescents et l'utilisation dans l'industrie d'une main d'œuvre étrangère, voire concentrationnaire. Ils manquent surtout qualitativement. Les jeunes soldats, souvent enthousiastes, n'ont pas été suffisamment formés, en particulier les « Grenadiers du Peuple » enrôlés dans des *Volksgrenadierdivisionen*. Les tankistes ne sont plus ceux du Blitzkrieg. La pénurie se répercute aussi sur les cadres subalternes qui connaissent une baisse qualitative.

Un infirmier américain donne les premiers soins à un GI blessé. Dans un premier temps, les Alliés et notamment les Américains pensent que les Allemands, qui ont cédé en Normandie et refluent dorénavant, sont sur le point de craquer. Les fêtes de fin d'année se préparent donc sous les meilleurs auspices. Mais le 16 décembre, les Allemands déclenchent leur dernière offensive et prennent les Alliés par surprise.





© National Archives

Les généraux américains. On reconnaît Patton (assis, deuxième en partant de la gauche), Eisenhower (au centre) et Bradley (assis à droite d'Eisenhower). Eisenhower et Bradley décident de consolider les flancs du VIII^e corps de Middleton, qui vient de subir l'attaque allemande, avec des troupes issues de la 3^e armée de Patton, qui proteste en vain.

Du côté allié, la presse et la troupe croient la guerre finie et s'apprêtent à fêter tranquillement Noël. Le 12^e groupe d'armées US du général Bradley tient le front depuis la Suisse au sud de Bruxelles, tandis qu'au nord de cette ville se tient le 21^e groupe d'armées britannique de Montgomery. Du côté du Haut-Commandement allié (SHAEF), Eisenhower reçoit des bruits alarmants des renseignements, note qu'on a perdu la trace de la 6^e SS-Panzerarmee mais rapporte dans ses mémoires : « A cette époque, les rapports du service de renseignements montraient une inquiétude grandissante à l'égard de notre situation dans les Ardennes où nous savions que l'ennemi renforçait ses formations d'infanterie... De pareils bruits il est vrai, sont constamment rapportés d'un secteur ou d'un autre. Le chef qui ne se référerait qu'aux prédictions alarmantes du bureau de renseignements ne gagnerait aucune bataille. » Il reconnaît sa négligence devant l'Histoire. Le VIII^e corps US sur lequel doit peser l'offensive allemande est très étiré. Il couvre un secteur jugé calme. Les Ardennes forment le point faible du dispositif allié. C'est un secteur, comme en 1940, réputé infranchissable aux blindés.

Hitler dans son GQG étudie les opérations dans les Ardennes (photo prise le 1^{er} janvier 1945). Il est entouré de Göring, chef de la Luftwaffe, Guderian et Fegelein. Le Führer n'est plus que l'ombre de lui-même. Depuis l'attentat du 20 juillet 1944, il décide seul de la destinée des armées du Reich et croit encore à un coup de dé dans les Ardennes.

Une conception de Hitler

Sur le moment, la presse alliée et après-guerre de nombreux ouvrages évoquent « l'offensive von Rundstedt », or comme Liddell Hart l'a constaté en visitant le vieux Feldmarschall dans son camp de prisonniers, cette expression rendait l'intéressé furieux. Von Rundstedt, nommé commandant en chef du front Ouest après avoir été démis de cette fonction durant l'été, n'est que l'exécutant contraint de l'offensive des Ardennes. La conception vient d'Hitler lui-même. Hitler depuis l'attentat du 20 juillet est un homme ébranlé sur le plan physique et psychique. Voûté, la main droite tremblante, l'œil vitreux, il n'arrive plus à se contenir et à chaque contrariété demande le « coupable ».



Coll. Tiquet

Néanmoins sa volonté de combat n'est pas atténuée et il ne tolère aucune critique, menaçant ceux qui lui parleraient de paix d'y laisser la tête. Une morne résolution, celle d'aller jusqu'au bout de la défaite, est adoptée par les généraux allemands qui ont survécu aux purges de juillet. L'idée d'un « retour offensif » chez Hitler correspond à sa vision de la stratégie. Au plan politique, il ne désespère pas de séparer les Occidentaux des Soviétiques et préfigure la Guerre froide. L'objectif politique de l'offensive des Ardennes est d'amener les Occidentaux à négocier. Toutefois, ce raisonnement est contourné car les Alliés veulent en finir avec le militarisme allemand. Dans la psychologie hitlérienne, le coup de dés décisif est le *nec plus ultra* de la stratégie. C'est ainsi qu'il a pris le pouvoir et réussi les coups de bluff, les conquêtes qui ne versent pas le sang des années 1938-1939. Au plan militaire, il risque ainsi le sort de l'Allemagne : le coup de faucille de 1940 était un coup de dé réussi malgré les objurgations de son état-major. L'invasion de l'URSS en 1941 et Koursk en 1943 montrent les limites de ces coups de dé. L'idée du « retour offensif » à l'Ouest arrive assez tôt pendant la campagne de Normandie, le 19 août 1944, lors de l'écrasement de la poche de Falaise.

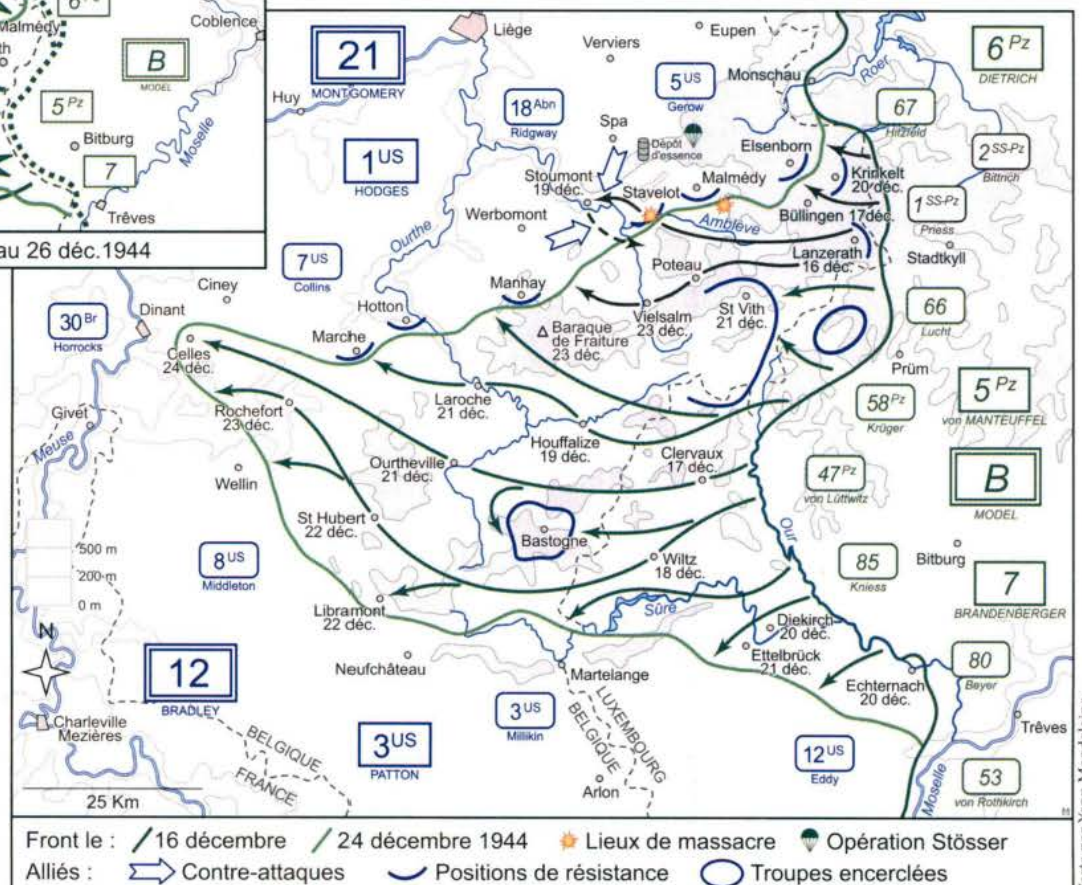
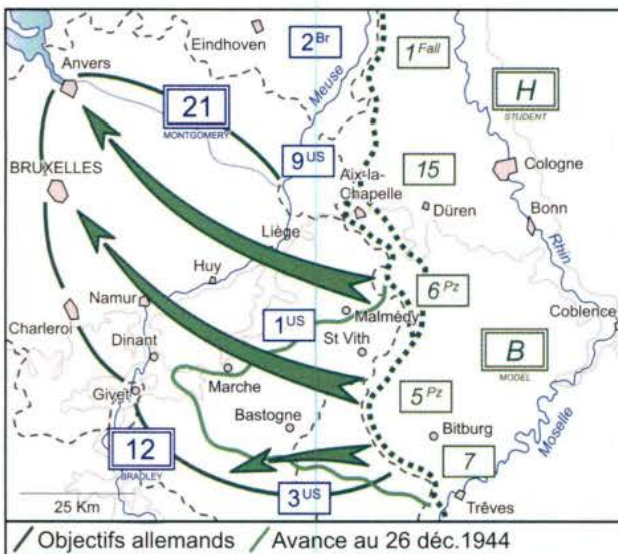
« 19.8. Le Führer discute d'abord de la situation à l'Ouest, sur le plan du matériel et du personnel avec le Chef de l'OKW, Chef de l'état-major de l'armée (Le général Buhle) et Speer... Se préparer à l'offensive en novembre, quand l'aviation ennemie ne pourra prendre l'air. Principe : environ 25 divisions doivent être envoyées à l'Ouest endéans un à deux mois. »

Jodl, Chef d'état-major de l'OKW (Oberkommando der Wehrmacht), Journal.

Hitler s'impatiente

Le chef d'état-major de l'OKW, Jodl, parvient à repousser ce délai, car il faut rééquiper l'armée de l'Ouest étrillée pendant l'été en Normandie. Ce recul n'est pas facile à obtenir car Hitler, impatienté, prévoit dans la directive du 3 septembre de repousser l'ennemi sur Dijon. La foudroyante avance des Américains et la chute d'Anvers dissuadent le Führer de ce projet anticipé, mais il garde en tête la formation d'un groupe offensif dans les Vosges autour de la 5^e Panzerarmee. Courant septembre, Hitler invite von Rundstedt pour lui confier à nouveau le commandement à l'Ouest et préparer l'offensive. Le général

OBJECTIFS ALLEMANDS ET OPÉRATIONS DANS LES ARDENNES (1944)



L'Oberstgruppenführer SS Sepp Dietrich (assis) en compagnie du SS Obersturmführer Hermann Weiser. Hitler confie la 6. Panzerarmee à Dietrich pour former le tranchant nord de l'offensive. Cette armée rassemble les meilleurs éléments des unités blindées de la Waffen-SS : la Das Reich, la Hohenstaufen, la Hitlerjugend et la Leibstandarte Adolf Hitler.

Warlimont, adjoint de Jodl, note que Hitler marque « une estime et un respect inhabituels » à Rundstedt qui reste quasiment muet. Hitler, qui aime les retours historiques, pense que l'Histoire se répétera en confiant au chef de l'offensive dans les Ardennes en 1940 celle de 1944. Le 5 septembre, von Rundstedt est à nouveau le « commandant Ouest ». Le 11 septembre, Jodl convainc Hitler de former la 6^e SS-Panzerarmee aux ordres de l'Oberstgruppenführer Dietrich avec des unités blindées de la Waffen-SS et de la Heer. Hitler charge Goering et Speer de préparer une force de 2000 chasseurs à réaction Messerschmitt 262 pour l'offensive, mais en retarde lui-même l'exécution en alourdissant le cahier des charges techniques.

La Section Opérations de l'OKW remet le 9 octobre son projet de plan surnommé *Wacht am Rhein* (« Garde au Rhin », chant patriotique du XIX^e siècle) et plus tard « *Herbstnebel* » (« Brouillard d'automne »). L'idée est de faire passer le groupe d'armées B à travers l'Eifel, les Ardennes et la Meuse en direction d'Anvers pour rééditer le coup de faucille de mai 1940. Ici, l'objectif est de couper Montgomery de ses arrières. Le secteur du front choisi comme ligne de départ est déterminé entre Montjoie et Echternach. Deux armées blindées, la 5^e et la 6^e, sont prévues. La 6^e SS-Panzerarmee de Dietrich forme le tranchant Nord du fer de lance et la 5^e Panzerarmee de von Manteuffel, le tranchant Sud. La



7^e armée doit garantir le flanc Sud. Ce plan conçu par l'OKW est fait dans le plus grand secret, de même que les opérations spéciales que Hitler confie au SS Otto Skorzeny et aux parachutistes. L'exécutant majeur de l'offensive, Model, chef du groupe d'armées B, n'est prévenu par Jodl que trois semaines avant le début fixé pour le 10 décembre, date choisie en fonction de la nouvelle lune. Les chefs protestent contre l'idée

Un blindé américain antichar fait mouvement vers la ligne de front (secteur de Werbômont) où les Allemands, profitant du brouillard, ont lancé leur offensive. 20 décembre 1944.





L'énigmatique SS Otto Skorzeny, l'homme des coups de main audacieux et « tordus », s'était illustré en Hongrie durant l'opération *Panzerfaust*. En marge de l'offensive, Hitler lui confie des opérations spéciales qui devront être menées par des commandos SS.

de prendre Anvers situé à 200 kilomètres du front. Ils essaient de proposer « une petite solution », soit reprendre Aix-la-Chapelle et rétablir la *Westwall* et d'alerter Jodl sur la faiblesse des troupes de l'Ouest. Le 10 novembre, Hitler signe l'ordre de concentration préluant à l'offensive et doit, face aux récriminations du commandement Ouest, rejeter l'idée de la « petite solution ». Les lenteurs de mise en place empêchent le déclenchement de l'offensive pour le 10 décem-

bre. Le 20 novembre, Hitler quitte définitivement son GQG de Rastenburg en Prusse orientale pour la Chancellerie à Berlin. Le 2 décembre, le Feldmarschall Model et von Manteuffel le rejoignent en présence de Dietrich pour lui demander d'abandonner son plan de grande offensive. Des heures de discussions ne changent pas la résolution d'Hitler qui, le 8 décembre, se rend au GQG enterré de Ziegenberg dans la Hesse, l'*Adlerhorst*, situé plus près du front. Les 11 et 12, il reçoit par moitié les chefs de divisions, de corps d'armées et d'armées et fait une allocution mesurée et convaincante.

L'offensive piétine rapidement

Après avoir été repoussée deux fois, la date de l'offensive est prévue pour le 16 décembre. La mise en place rapide et discrète d'un groupe d'armées blindées dans un contexte de pénurie en carburant plaide pour les qualités opérationnelles de l'état-major allemand. Cette hâte a des conséquences négatives. Les routes sont boueuses et l'écoulement des véhicules a mal été pris en compte, particulièrement dans le secteur de la 6^e SS-Panzerarmee de Dietrich, qui est un novice dans ce style de commandement. Des embouteillages monstres paralysent son armée durant la journée du 16. L'offensive, commencée à 5 heures 30 par un violent barrage d'artillerie ne parvient pas à entamer les positions américaines. Dietrich commet l'erreur de ne pas faire intervenir les chars qui sont seulement avancés sur la ligne de



Le Feldmaréchal Walter Model opérait jusque là sur le front russe où à la tête du groupe d'armées centre subissant la terrible offensive soviétique (opération *Bagration*, juin 1944). Suite à sa stabilisation inespérée du front il est rappelé par Hitler pour prendre le commandement du groupe d'armées B dans les Ardennes.



Hasso von Manteuffel est lui aussi rappelé de Russie pour prendre le commandement de la 5. Panzerarmee. Il forme le tranchant sud du dispositif et a pour mission de franchir la Meuse et d'avancer jusqu'à Bruxelles.

départ de l'infanterie. L'artillerie américaine cloue sur place les assauts de l'infanterie allemande. Les Panzer n'interviennent qu'à minuit. Vers 5 heures du matin le 17, le village de Honsfeld est pris. A la tête de la 1^{re} SS-Panzerdivision Leibstandarte Adolf Hitler, le Kampfgruppe Peiper capture une centaine de prisonniers US à Baugez qui sont exécutés par les troupes

SS qui suivent. Au soir, les Panzer parviennent devant Stavelot après de lourdes pertes. L'embouteillage du 17 est pire que celui de la veille, ce qui explique dès le 18 une pénurie de munitions et de carburant à l'avant. Dans le secteur Nord, l'offensive piétine. Jusqu'au 23 décembre, les Allemands ont la chance d'avoir une forte couverture nuageuse qui empêche l'aviation alliée d'intervenir. Alliés et Allemands surnomment cela le « temps d'Hitler ». Le retour du beau temps le 23 décembre permet à l'aviation tactique alliée de prendre à partie les colonnes de ravitaillement allemandes. Leurs attaques ont lieu jour et nuit. Sepp Dietrich se retrouve une nuit couché sur le sol, avec Speer venu en observateur, sous les attaques de bombardiers anglo-américains, sans protection de Flak. Dans le secteur Sud, Von Manteuffel, avec la 5^e Panzerarmee, parvient presque à la Meuse alors qu'il a une plus longue distance à franchir. Manteuffel est avantagé par le fait que le VIII^e corps US est étiré sur un rentrant de 120 kilomètres et que Dietrich a sur son flanc droit le V^e corps US qui le menace depuis Malmédy. Ses troupes enfoncent les 106^e et 28^e divisions d'infanterie US dès le 16 décembre. Le 20, elles laissent derrière elles la poche de Bastogne où résiste la 101^e US Airborne arrivée depuis la veille. Cette tactique du dépassement des poches est préconi-

10 décembre 1944. Un point de blocage américain armé d'une mitrailleuse de calibre 30 surveille un éventuel mouvement allemand. En cas de contact avec l'ennemi, un blindé chasseur de char posté non loin de cette position peut intervenir.





© National Archives

16 décembre 1944. Un chasseur de chars US traverse la rivière Roer. Les Américains profitent d'une paralysie momentanée des Allemands pris dans leurs propres embouteillages.

sée par Hitler dans un ordre du 18 décembre. La 2^e *Panzerdivision* de von Lauchert, futur conseiller technique du film *La bataille des Ardennes* (1969), progresse le plus en avant. Son avant-garde parvient à Celles, à 5 kilomètres de la Meuse, le 24 décembre, soit une progression de 90 kilomètres.

Eisenhower prépare les plans

Mis au courant de l'affaire dès le premier jour, à 16 heures seulement, dans son GQG de Versailles, Eisenhower a la conviction qu'il s'agit d'une offensive majeure et pas d'une attaque locale. Avec Bradley, il décide de consolider les flancs du VIII^e corps du général Middleton qui supporte l'attaque. Après avoir réuni les principaux officiers, il est décidé de prélever dans le sud la 10^e division blindée de la 3^e armée du général Patton et dans le nord de faire intervenir la 7^e division blindée dépendant de la 9^e armée de Simpson. Patton, qui se préparait à une offensive grand-style contre la Sarre pour le 19 décembre, proteste. Eisenhower prépare avec prudence une ligne de repli sur la Meuse, au cas où, et décide d'engager les réserves stratégiques, soit deux divisions parachutistes stationnées à Mourmelon-Le-Grand, les 82^e et 101^e *Airborne* du XVIII^e corps aéroporté. Le 17, le général Bradley les envoie vers Bastogne, nœud routier entre l'Eifel et les Ardennes. Le service du train américain mobilise 11 000 camions



Coll. Tiquet

L'Obersturmbannführer Joachim Peiper prend le commandement d'un groupe tactique, le Kampfgruppe Peiper. Devant joindre la Meuse au troisième jour de l'offensive, il est obligé de se replier sur La Gleize où il tient tête durant six jours aux contre-attaques américaines.



Les corps des soldats américains massacrés par les SS à Malmédy le 17 décembre 1944 sont ramassés par leurs frères d'arme. Ce crime de guerre fait partie d'une suite d'exactions commise par les Waffen-SS, notamment contre les civils, pendant l'offensive.

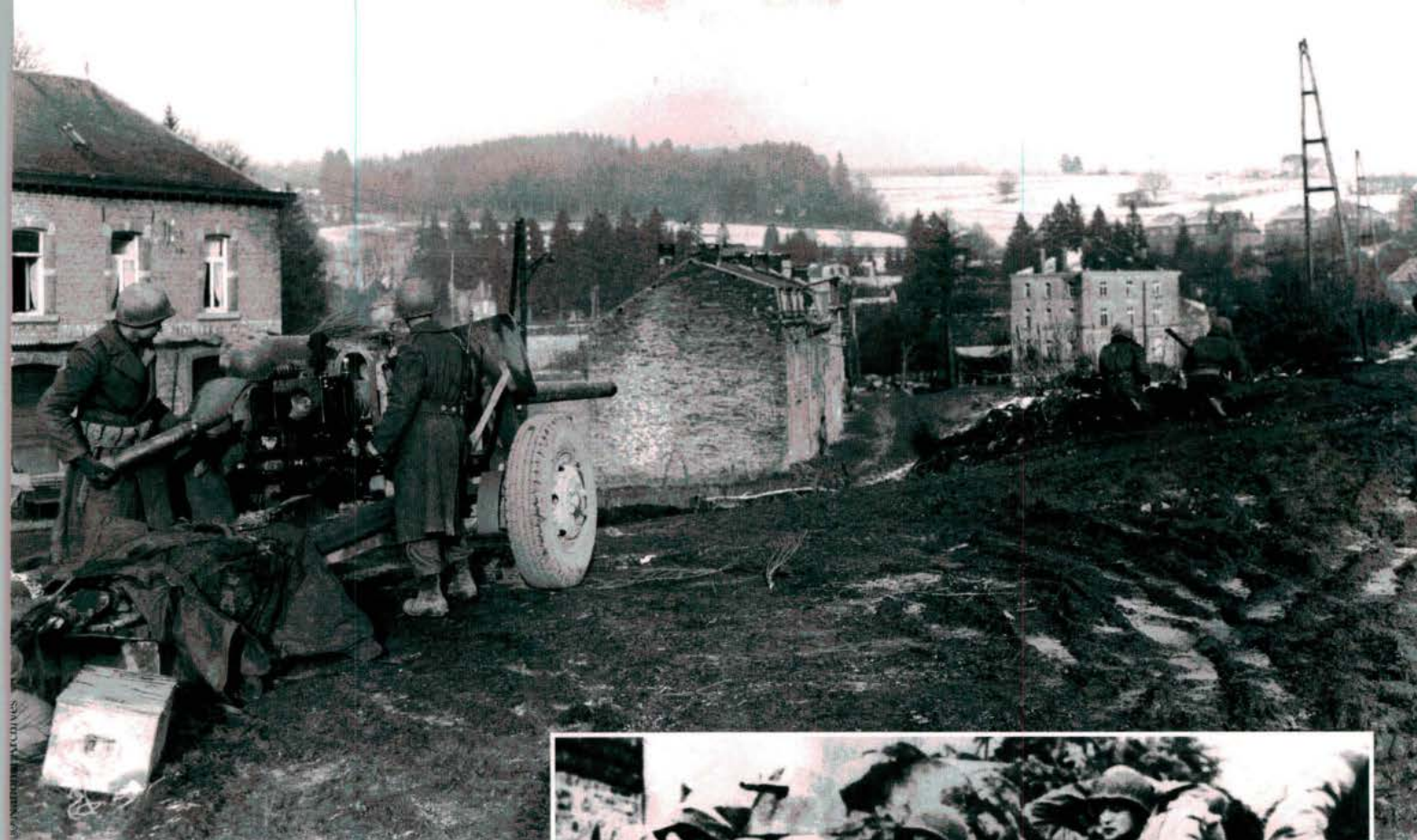
rameutés de toutes parts pour transporter renforts et munitions vers les Ardennes. Eisenhower se sent prêt à élaborer un plan de contre-attaque et réunit ses grands subordonnés à Verdun le 19 décembre. Le choix de cette ville, une victoire française de 14-18, est symbolique, car la presse anglo-saxonne avait exagéré le poids de l'offensive allemande et s'amusait à jouer la panique, ranimant des images de 1940. Il est vrai que les troupes d'infanterie US dans le secteur de Manteuffel ont connu des scènes de déroute. Eisenhower annonce à ses chefs d'armes que « la situation doit être considérée comme une occasion et non un désastre. » Montgomery, à qui est subordonnée la 1^{ère} armée US au Nord de l'offensive, est plus réservé, car la situation pour les munitions n'a pas encore été rétablie. Il se donne huit jours pour préparer la contre-offensive, délai qui agace les généraux américains.

La contre-attaque alliée

Le 22 décembre, la 3^e armée de Patton attaque le flanc sud sur un front de 40 kilomètres. Les journées décisives sont marquées par le retour du beau temps et de l'aviation : soit 2 000 sorties d'attaques au sol le 23 décembre, puis 5 000 par jour entre le 24 et le 26. Du côté allemand, Model demande des renforts et le 24, Hitler lui promet 24 000 hommes. La 2^e *Panzerdivision* paie cher de s'être aventurée au loin. Les 24-25, elle est contre-attaquée de tête par la 25^e brigade blindée britannique et sur son flanc droit par les 2^e et 3^e divisions blindées US et par la 84^e division d'infanterie. L'avant-garde de la 2^e *Panzerdivision* est encerclée, abandonne 2 000 pertes diverses, toute l'artillerie divisionnaire et 40 chars. Le Feldmarschall von Rundstedt demande vainement la fin de l'offensive dès le 25 décembre. Hitler malgré tout voit

Ces membres de la compagnie B du 630^e bataillon antichar ont perdu leurs véhicules durant leur avance en Belgique. Ils utilisent la tactique des fantassins et s'enterrent dans des « fox holes » pour tenir une position défensive.





Un canon antichar de la 7^e division blindée US couvre les abords d'une route en Belgique (23 décembre 1944).

bien l'enlissement dans les Ardennes et, le 28, déclare : « Nous avons eu une déveine prononcée. » Il reprend ce jour à son compte une étude faite en octobre par l'OKW d'une offensive destinée à reprendre l'Alsace-Lorraine, l'opération *Nordwind* (« Vent du Nord ») en profitant du décalage entre l'avance alliée en Alsace et son renforcement dans les Ardennes. Le 1^{er} janvier 1945, Hitler fête la nouvelle année au champagne avec son état-major et les officiels et feint de croire à une réussite de l'opération. Ce même jour, la *Luftwaffe* lance sa dernière grande attaque : c'est l'opération *Bodenplatte* qui doit détruire au sol les appareils anglo-américains basés entre Bruxelles et Eindhoven. 900 chasseurs attaquent vingt-sept aérodromes. Ils surprennent les Alliés, qui perdent selon la reconnaissance allemande 389 avions, 800 selon l'as français Clostermann qui note que la propagande alliée truque les chiffres pour ne pas choquer une opinion lasse des pertes. 277 avions allemands sont abattus par la DCA, dont les deux tiers par la *Flak* qui n'a pas été prévenue ! Quelques jours plus tard, Hitler reconnaît que « la continuation n'offre plus aucune chance de succès, le groupe d'armées B s'affrontant à plus de la moitié des forces totales de l'ennemi. » Le 14 janvier, Hitler s'en retourne à Berlin.

L'offensive des Ardennes est vraiment la dernière grande offensive de la Wehrmacht, beaucoup plus importante que celle du lac Balaton pour dégager Budapest en mars 1945. Les Alliés sont rapidement



Coll. Tiquet

Des éléments américains ont été capturés par des SS de la 1. Panzer-Division Leibstandarte Adolf Hitler. La tête de cette division est menée par le *Kampfgruppe Peiper* qui prend Bagniez le 17 décembre. Pour des raisons obscures, les Allemands font feu sur leurs prisonniers et en exécutent la plupart.

remis de la surprise initiale du choc allemand. C'est une bataille acharnée avec des pertes lourdes des deux côtés. Au plan stratégique, cette offensive, comme le craignaient les généraux allemands, affaiblit le front Ouest et favorise l'invasion alliée. Dans ses *Mémoires*, Speer déclare : « La guerre s'était terminée avec l'offensive des Ardennes. » ■

Les pertes (16 décembre 1944 - 1^{er} janvier 1945)

	ALLEMANDS	ALLIÉS
Tués	24 000	8 000
Blessés	63 000	48 000
Prisonniers	16 000	21 000
TOTAL	103 000	77 000



Les combats pour Bastogne

« Nuts ! » : la 101^e tient bon

Par **Philippe RICHARDOT**

Sur le flanc sud de la bataille des Ardennes, les parachutistes de la 101^e Airborne sont encerclés à Bastogne. Comme le « mot de Cambronne » à Waterloo, la réponse du général Mac Auliffe au messager allemand venu demander sa reddition est restée célèbre. Néanmoins, la traduction littérale et innocente du mot de Mac Auliffe : *Nuts* « Des noix ! », rend mal le fait que la signification

« Vous savez, sans que j'aie besoin de vous le dire, que notre situation est désespérée. Évidemment, je puis affirmer à mon état-major que tout va comme prévu, mais ai-je besoin d'ajouter que la 101^e aéroportée est opposée à de terribles gaillards à Bastogne ».

Prière du général Patton,
Luxembourg, Noël 1944.



Coll. Tiquet

en argot revient à « mes c... ! » Cette mise au point linguistique qui satisfera tant le lecteur érudit que celui épris d'authenticité étant faite, il reste à narrer cet épisode héroïque de la Deuxième Guerre mondiale. Les « Aigles hurlants » de la 101^e Airborne signent leur plus beau fait d'armes à Bastogne.

Arrivée en catastrophe (18-19 décembre 1944)

Si l'offensive allemande surprend les Alliés sur le moment, contrairement à l'espoir d'Hitler, leur réaction est assez rapide. Dès le 17 décembre, Eisenhower comprend la nécessité de défendre Bastogne. Cette petite ville de Belgique est un carrefour routier dans

De jeunes fantassins allemands s'emparent de jerrycan sur une base américaine fraîchement conquise. Profitant du « temps de Hitler » soit une épaisse couverture nuageuse qui empêche toute sortie aérienne alliée, les Allemands parviennent à percer quelques lignes américaines et à semer le trouble. Mais l'effet de surprise est de courte durée.



Un soldat allemand dans sa position défensive, un trou d'homme, attend l'arrivée des Américains. Il est armé d'un Panzerfaust, d'un fusil d'assaut Sturmgewehr 44 et d'un Gewehr 43 semi-automatique. Passé le premier effet de surprise qui leur a été favorable, les Allemands doivent maintenant faire face à la puissance américaine. Ils s'enterrent dans des positions défensives et sont fortement handicapés par une visibilité quasi-nulle due au brouillard.

Un Jagdpanzer IV/70 (Vomag) du SS-Pz.Jag.Abt.12 de la 12. SS Hitlerjugend-Division.

Le Jagdpanzer est un chasseur de chars redoutable monté sur un châssis de Panzer IV et dont le développement doit combler les carences du StuG III. Il est doté dès août 1944 d'un canon de 7,5 cm KwK 42L/70. Efficace comme chasseur de chars, le Jagdpanzer est bien moins performant lorsqu'il est utilisé comme substitut de char.

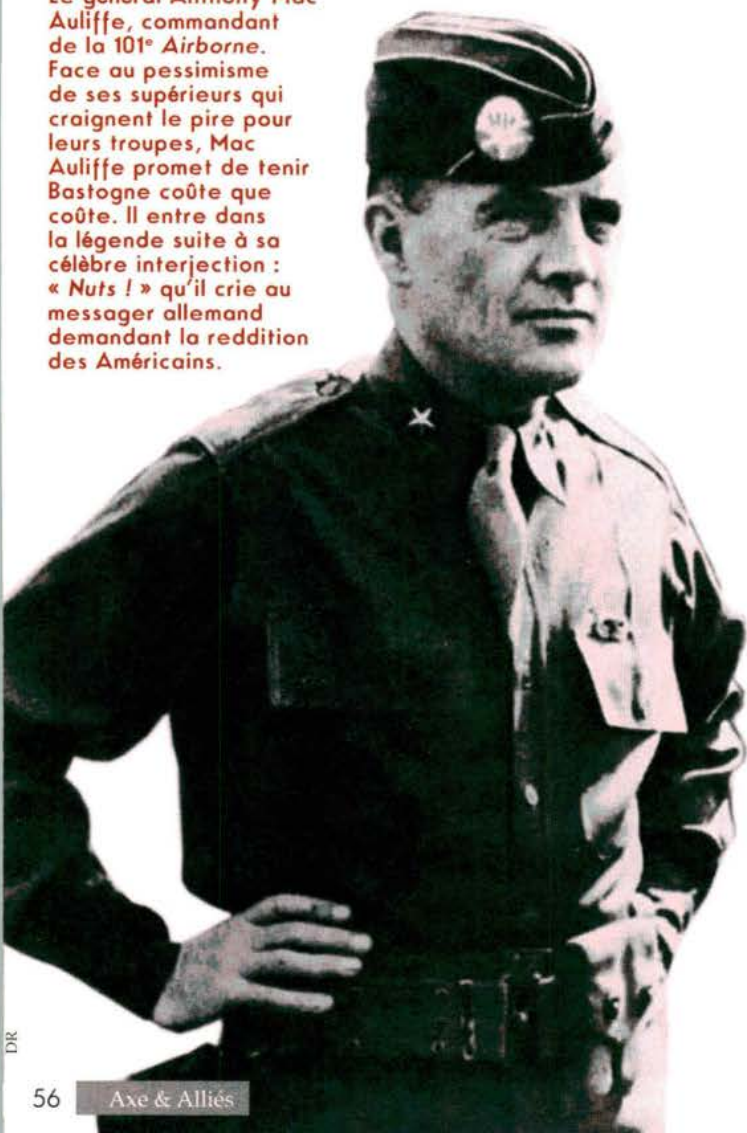


une région assez plate, qui contraste avec les vallonnements de la « montagne ardennaise », boisée, avec une grande densité de hameaux. L'hiver recouvre la région de neige et de brouillard. Pour les Allemands, la prise de Bastogne, où sept routes convergent, permettrait de faciliter leur progression et d'en faire un dépôt logistique avancé. Eisenhower dispose comme seules réserves stratégiques des deux divisions aéroportées (82^e et 101^e), au repos au camp de Mourmelon-le-Grand, en Champagne. Comme les autres, ces deux divisions ne sont pas préparées pour contrer l'offensive allemande. Le chef de la 101^e, le général Maxwell Taylor, est en mission aux Etats-Unis et a laissé son commandement au général Mac Auliffe, en charge de l'artillerie divisionnaire. Par un véritable tour de force logistique, les deux

divisions plus les permissionnaires d'autres unités sont envoyés sur le front, en mobilisant la puissance motorisée de l'armée américaine. 380 camions viennent, dès 9 heures du matin, chercher les 11 000 hommes de la 101^e. L'opération d'embarquement dure jusqu'à 20 heures. Comme les camions utilisés sont ceux destinés au ravitaillement, ils n'ont pas de bancs et les hommes sont entassés sur les plateaux, ballottés à chaque irrégularité de la route. C'est un voyage de nuit dans le froid qui s'achève le 19 décembre avant l'aube. Le général Mac Auliffe, commandant par intérim la 101^e, n'a pas reçu d'ordre de marche très précis. Son unité et la 82^e Airborne sont incorporées au 8^e corps d'armée US du major général Middleton, qui décide de la destination des deux divisions parachutistes. La 82^e est envoyée à Saint-Vith et la 101^e, à Bastogne. Les parachutistes sont débarqués de nuit à quelques kilomètres de la ville au son du canon, au milieu de G.I's en déroute qui, choqués et paniqués, leur conseillent de fuir.

Les hommes de la 101^e s'attendent donc très vite à entrer dans la danse. En cours de reformation à Mourmelon après les durs combats de Hollande, la 101^e n'a pas reconstitué ses effectifs ni ses équipements. Son stock de munitions est au plus bas. A leur arrivée au front, les parachutistes de la compagnie E(asy) du 506^e bataillon se fournissent sur les troupes d'infanterie US en retraite. La 101^e est renforcée par des éléments du Combat Command B (équivalent US du Kampfgruppe) de la 10^e Armored Division et le 463^e bataillon d'artillerie de campagne. Une coopération efficace s'installe immédiatement entre ces hommes et les parachutistes de la 101^e. Voyant les parachutistes quémander des munitions aux fuyards, le sous-lieutenant Rice de l'escadron Desobry du Combat Command B prend l'initiative de charger une jeep puis un GMC de munitions d'infanterie tirées du dépôt de Foy. Il mène une noria jusqu'à ce que le 2^e bataillon du 506^e régiment soit approvisionné. Pendant ce temps, le 1^{er} bataillon est déjà au contact à Noville, au Nord-Est de Foy, avec les éléments de combat de l'escadron Desobry.

Le général Anthony Mac Auliffe, commandant de la 101^e Airborne. Face au pessimisme de ses supérieurs qui craignent le pire pour leurs troupes, Mac Auliffe promet de tenir Bastogne coûte que coûte. Il entre dans la légende suite à sa célèbre interjection : « Nuts ! » qu'il crie au messager allemand demandant la reddition des Américains.

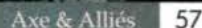


Carte par Yann Magdelaine

Le combat débute le 19 décembre, quand les blindés allemands de la 2^e Panzerdivision butent sur les chars de l'escadron Desobry du Combat Command B et les parachutistes du 1^{er} bataillon du 506^e régiment. Les combats sont intenses de part et d'autre. Dans ceux des 19 et 20 décembre, le 1^{er} bataillon du 506^e régiment a perdu 13 officiers et 199 hommes sur 600. Les Allemands ont perdu une trentaine de blindés et entre 500 et 1 000 hommes. Les Américains sont obligés d'abandonner Noville, puis de faire retraite sur Foy et Bastogne. Les combats de retardement de Noville et de Foy leur ont donné quarante-huit heures de délai pour organiser le périmètre défensif autour de Bastogne, qui va servir de dépôt et de centre de commandement divisionnaire. Les régiments sont avancés de deux à trois kilomètres de Bastogne et les hommes s'enterrent dans des trous d'hommes individuels ou par deux. Le système défensif est très lâche, d'autant plus difficile à contrôler que la région est boisée et noyée dans le brouillard. Des avant-postes enterrés précèdent de cinquante à cent mètres la ligne principale de résistance et les PC de bataillon. Durant la journée du 20 où persiste un épais brouillard, le général Mac Auliffe va trouver son supérieur Middleton, chef du

8^e corps d'armée, à Neufchâteau. Middleton est pessimiste, d'autant plus que la veille, Patton lui a donné l'ordre de reculer, craignant un mouvement allemand vers le sud en direction de Verdun et de Sedan, qui aurait coupé les communications de III^e armée.

Axe & Alliés 57



Combattre dans la neige et le brouillard

Le lieutenant Winters de la compagnie E(asy) du 2^e bataillon du 506^e régiment de la 101^e Airborne, alors qu'il est à son PC dans un bois de pins, assiste à un spectacle tragicomique quand un soldat allemand semble surgir du brouillard le 19 décembre 1944 :

« L'Allemand n'avait ni arme ni paquetage. Comme il s'avancait en terrain découvert, Winters et deux de ses hommes le mirent en joue, mais l'Allemand leur fit signe de ne pas tirer. Il ôta sa capote, baissa son pantalon puis s'accroupit pour satisfaire un besoin naturel. Quand il eut terminé, Winters lui cria : « Kommen sie hier ! » L'Allemand leva les bras et s'approcha pour faire sa reddition. Winters le fouilla, mais on ne trouva sur lui que quelques photos et un morceau de pain noir et rassis. Lors d'une de nos interviews, Winters fera ce commentaire : « Vous vous rendez-compte ? Voilà un soldat allemand qui est pris d'un besoin pressant. A cause du brouillard et de la faible lumière de l'aube, il se perd dans les bois, franchit nos lignes, dépasse le PC de la compagnie E et se retrouve à côté du QG du bataillon ! C'est significatif de l'état de notre ligne de défense lors de cette première nuit ! »

Stephen E. Ambrose, *Frères d'armes. Band of Brothers*, Le Livre de Poche, Albin Michel, Paris, 2002.

Middleton ne croit pas possible de tenir Bastogne plus de trois jours, mais Mac Auliffe lui promet de tenir quarante-huit heures et rejoint Bastogne une demi-heure seulement avant l'encerclement de la ville. Les parachutistes de la 101^e sont enveloppés par quatre divisions de la 5^e Panzerarmee du général Hasso

von Manteuffel. Il s'agit plus exactement du XLVII^e Panzerkorps du général von Lüttwitz, mais d'une force hétéroclite composée par la 2^e Panzerdivision au nord, par la 5^e Fallschirmjägerdivision au sud et par la 26^e Volksgrenadierdivision et la Panzer-Lehr (division d'instruction blindée) au centre. Seule une fraction mineure de ces forces assaille Bastogne. Le gros de la 2^e Panzerdivision est engagé dans la course à la Meuse, rejointe le 21 décembre par la Panzer-Lehr. Les parachutistes de la 5^e Fallschirmjägerdivision doivent couvrir les routes par où peut déboucher une contre-attaque américaine venant de la III^e armée de Patton. La prise de Bastogne échoit à la 26^e Volksgrenadierdivision, soit une infanterie inexpérimentée et un régiment de Panzergrenadier de la Panzer-Lehr. Les forces allemandes sont morcelées par le terrain. Leur supériorité numérique n'est pas sûre ; une Volksgrenadierdivision comprend 7000 à 10000 hommes et un Panzergrenadierregiment au mieux 2000 hommes. Dans les faits, les Américains ont au moins une égalité numérique avec leurs assaillants effectifs. Et les Allemands n'ont aucune chance de l'emporter sans un rapport de forces d'au moins trois contre un. Toutefois, les Américains ne connaissent pas l'état des forces réel et sont englués par une nuée d'Allemands. Mac Auliffe s'entend avec le colonel

Des membres de la 101^e Airborne marchent dans une rue de Bastogne le long des cadavres de leurs compagnons tombés durant les 10 jours de blocus. Les parachutistes américains résistent aux quelques attaques allemandes de faible intensité.



Secteur de Bastogne, 23 décembre 1944. Les membres de la 101^e division aéroportée US ont établi divers postes d'observation le long de la route qui mène à Bastogne. Ils sont armés de leur fusil M1 Garand et d'un bazooka.



© National Archives

Roberts, chef du *Combat Command B* de la 10^e division blindée, pour conserver les chars en réserve mobile de colmatage. Pour la première fois depuis le début de la guerre, les parachutistes US apprennent à coopérer avec les chars.

Un blocus plutôt qu'un siège (21-26 décembre)

Les Allemands, bien que favorisés par l'absence momentanée d'aviation alliée, n'ont pas les moyens de prendre Bastogne, qui est pourtant ruinée par les tirs d'artillerie très sporadiques. Le siège de Bastogne est plutôt un blocus, car pour la première et l'unique fois de la guerre, les troupes US combattent dans la pénurie. Elles s'y adaptent plutôt bien, car cette pénurie n'est que très relative au début. La population belge ne souffre pas de la faim, non seulement à cause de la brièveté du blocus, mais parce que Bastogne a une réserve de 7500 kg de farine, un bétail abondant réfugié dans des fermes alentours, et surtout, de fortes réserves. Les bâtiments principaux abritent des caves aménagées pendant l'automne alors que Liège et Anvers étaient sous le tir des

V-2. La population belge montre du cran et une ferme volonté d'aider les Américains. L'activité de l'ennemi se borne à des patrouilles nocturnes et à quelques accrochages. Les deux ennemis sont enterrés face à face. Le général Heinz Kokott, commandant la 26^e *Volksgrenadierdivision*, a bien conscience qu'il n'a pas les moyens de prendre Bastogne. Il décide de jouer l'intimidation et envoie le 22 décembre vers 11 heures 30 des parlementaires avec un drapeau blanc porteurs du message suivant : « Pour sauver de l'anéantissement total les unités américaines encerclées, la capitulation complète est le seul moyen. Un délai de deux heures est accordé. En cas de refus, un corps d'artillerie et six groupes de pièces lourdes antiaériennes sont prêts à annihiler les forces américaines ».

Bastogne, 26 décembre 1944. Des hommes de la 101^e Airborne observent avec soulagement des C-47 en train de parachuter du matériel sur leur drop zone.



© National Archives

30 décembre 1944. Les chars de Patton ne rencontrent qu'une faible résistance, avec notamment les parachutistes allemands inexpérimentés de la 5. Fallschirmjäger-Division. L'encerclement est enfin rompu.



Cela donne l'occasion au général Mac Auliffe d'une réponse historique. Lorsqu'il entend l'ultimatum allemand, les termes « *Aw, nuts!* » lui viennent naturellement aux lèvres. Puis, conscient du moment historique, il cherche une phrase plus grandiloquente mais un de ses officiers lui conseille de rester à sa première version. Ce mot, repris en écho par la presse américaine, reste attaché à légende de Bastogne et de ses « *battered Bastards* ». Bien évidemment, le général Kokott n'est pas en mesure d'écraser la ville de Bastogne sous le feu. Seules deux attaques d'infanterie viennent se casser les dents sous le feu des 105 mm de la 101^e. La *Luftwaffe* lance des raids nocturnes de faible intensité jusqu'au 26. Le froid et la nomadisation sont les pires ennemis des parachutistes de la 101^e Airborne, qui n'ont pas l'équipement adéquat.

Les hommes de la 101^e ne sont pas pour autant des nantis. La situation sanitaire est la plus préoccupante. Malgré des stocks allemands trouvés dans le séminaire, l'antenne médicale divisionnaire est capturée

à Mageret. Les blessés et les malades US s'entassent dans l'église de Bastogne. Aucune évacuation sanitaire n'est possible et la journée du 22 décembre connaît une pénurie grave de produits médicaux. A partir du 23 décembre, le ciel se dégage, permettant des parachutages de vivres et de munitions par C-47 ainsi que des bombardements des bois autour de Bastogne. De 10 heures 30 à 16 heures, 241 C-47 délivrent 144 tonnes de ravitaillement. La portée morale des parachutages est aussi importante que le secours matériel. Néanmoins, le repas de Noël en première ligne se limite à des haricots blancs froids, tandis qu'à l'arrière Mac Auliffe et son état-major se régalaient d'une dinde servie dans un semblant d'apparat. Le 25 décembre voit la dernière attaque allemande contre le périmètre de Bastogne, mais elle est brisée.

Les blindés de Patton brisent l'encerclement (26 -31 décembre)

Le pont aérien au-dessus de Bastogne n'est interrompu que le jour de Noël. Sur les 962 transports et planeurs qui se sont succédés au-dessus de la ville, seuls 19 sont abattus. Les appareils du *Tactical Command* font une bonne chasse au sol, guidés par un *Forward Advanced Controller*, le capitaine Parker de la IX^e Air Force. Les Allemands sont cloués au sol. Sur



Les troupes de la 101^e Airborne sortent de Bastogne après un blocus de 10 jours. Grâce à l'arrivée des blindés de Patton, ils parviennent à desserrer l'étau autour de la ville.

les routes, leurs véhicules brûlent jusque tard dans la nuit. Comme il l'a promis lors de la conférence de Verdun, Patton lance sa III^e armée contre le flanc sud du saillant allemand. Face à lui, les parachutistes allemands de la 5^e *Fallschirmjäger-Division* sont inexpérimentés. Etirés sur 20 kilomètres, ne disposant que de 15 canons d'assaut, ils sont matraqués par l'aviation.

Ils tiennent du 22 au 26 devant la 4^e division blindée US. A sa pointe, chargée de délivrer Bastogne, se trouve le 37^e régiment de chars du lieutenant-colonel Abrams. Une colonne de chars aux ordres du lieutenant Burgess parvient à Bastogne le 26 décembre : l'encerclement est rompu. Le ravitaillement peut couler à flots, et l'évacuation des blessés se faire. La 101^e, loin d'être relayée, doit encore dégager les alentours de Bastogne.

Monument dédié aux soldats morts de la Easy compagnie, 506^e bataillon, 101^e division aéroportée, non loin de Foy-Bastogne.

Des prisonniers de guerre allemands enterrent les morts de la 101^e Airborne tués durant la défense de Bastogne.

Plus qu'une grande bataille, Bastogne est un symbole dont Hollywood s'empare dès 1949 dans un film qui porte ce nom. Dans cette période cruciale où le moral des Grunts avait flanché, l'image de solidité des parachutistes de la 101^e offrait un réconfort et un modèle dans la presse. Ce blocus très court a été vaincu par l'aviation et par une pointe blindée, scénario qui anticipe le siège de Khe Sanh au Vietnam en 1968, dont les héros seront cette fois-ci les Marines. ■





Les commandos d'Hitler attaquent

Opérations *Stösser* et *Greif*

Par **Philippe RICHARDOT**

L'opération « Autour » (*Stösser*) est le dernier parachutage d'assaut allemand, mené par les *Fallschirmjäger* du lieutenant-colonel von der Heydte. On lie souvent par erreur cette opération à une autre : l'opération « Griffon » (*Greif*), la dernière des actions spéciales de grande envergure de la Seconde Guerre mondiale. Contrairement au début du conflit où ce genre d'action était l'apanage d'une unité spéciale de la *Heer*, « Griffon » est confiée à Otto Skorzeny, chef des forces spéciales de la SS, rendu célèbre par la libération de Mussolini en 1943 et l'enlèvement du régent Horthy, maître de la Hongrie durant l'automne. Sa mission : mettre la panique dans les arrières des Alliés.

« *Stösser* » : une opération aéroportée...

La bataille des Ardennes voit le dernier grand parachutage allemand de la guerre. Les parachutistes (*Fallschirmjäger*) qui relèvent de l'Armée de l'Air (*Luftwaffe*) se sont signalés par des assauts massifs sur la Norvège, la Hollande et la Belgique lors de l'année 1940 puis sur la Crète en 1941. Ils ont marqué l'Histoire militaire et les esprits, mais depuis les lourdes pertes en Crète, ne sont plus utilisés que sous la forme d'une infanterie d'élite. En 1944, bien peu des nombreuses divisions parachutistes, comme les 3^e et 5^e, lancées

« A l'occasion de la prise d'Aix-la-Chapelle, un détachement américain revêtu d'uniformes allemands a pu s'infiltrer dans nos lignes ».

Adolf Hitler à Otto Skorzeny, 20 octobre 1944.

dans l'offensive des Ardennes ont reçu leur brevet de saut et peuvent encore prétendre à former des unités d'élite. Par conséquent, la *Luftwaffe* ne dispose que de peu de vrais parachutistes au moment de l'offensive des Ardennes. Le lieutenant-colonel baron Friedrich-August von der Heydte, un jeune officier de trente-sept ans, est un aristocrate bavarois qui gagne la Croix de Chevalier pendant l'action sur la Crète, et combat en Italie avec la brigade Ramcke. Bien que cousin du colonel comte von Stauffenberg, il s'est tenu à l'écart du complot et n'a pas été inquiété. Le général Student, le chef des parachutistes allemands, lui confie le 8 décembre la tête d'un groupement d'assaut, sans lui donner l'objectif. Il choisit 1 200 hommes, les meilleurs de la 1^{ère} armée parachutiste mais, signe des temps, moins de 300 d'entre eux ont participé à l'assaut sur la Crète. Les *Fallschirmjäger* ne sont plus ceux de 1940-1941. Par un véritable tour de force, le groupement von der Heydte est complété le 11 décembre :



Un char allemand *Panther* roule en toute sécurité vers la ligne de front si l'on en croit le cache de protection placé au bout du canon. Ces chars servent aux commandos Skorzeny qui, au départ, devaient bénéficier de chars *Sherman* pour l'infiltration dans les lignes ennemies. Faute de blindés US, les Allemands « convertissent » des *Panther* avec plus ou moins d'efficacité. Trop repérables de jour, ces faux *Sherman* sont surtout utilisés à la nuit tombée.



Coll. Part.

Des Fallschirmjäger (parachutistes) allemands durant des exercices. En plus des opérations terrestres traditionnelles, Hitler prévoit deux opérations très spéciales pour infiltrer les lignes alliées et semer la panique. La première de ces opérations est confiée aux parachutistes.

une section de transmissions, quatre compagnies de parachutistes, une compagnie de pionniers, une compagnie d'armes lourdes avec des mitrailleuses sur affût et quatre mortiers de 81 mm, aucun véhicule. Pas de quoi changer le cours d'une bataille.

La plus grande improvisation préside à « Autour ». A l'aube du 12 décembre, von der Heydte ne trouve pas où loger ses hommes car au plan régional, ni

l'intendance de la *Heer* ni celle de la *Luftwaffe* n'ont pas été prévenues de l'opération. Une relation permet de loger les parachutistes chez les civils de Paderborn. Le transport est confié au groupe « Stalingrad » de Ju-52 (106 appareils) dont seul le chef, le major Erdmann, a participé au ravitaillement de la 6^e armée de Paulus. Les autres membres d'équipage ne sont pas formés au vol de nuit et il n'y a pas de répétition générale avec les parachutistes. Ce n'est que le 14 décembre que von der Heydte et Erdmann sont informés des objectifs par le général Krebs, chef d'état-major du groupe d'armées Model. Les parachutistes du lieutenant-colonel von der Heydte ont pour ordre d'ouvrir la route à la 6^e SS-Panzerarmee de Dietrich en attendant les blindés et de couvrir le flanc nord de cette armée. Sans illusion, von der Heydte annonce à Model que l'opération n'a que 10 à 20% de chances de réussite. Model s'en contente. Du côté des SS, Dietrich se montre plus réaliste : les hommes de von der Heydte se contenteront de couvrir le flanc nord de 6^e SS-Panzerarmee en occupant les routes allant d'Eupen et de Verviers à Malmédy.



Largage de troupes aéroportées par Junker Ju-52. L'opération Stösser se transforme dès son lancement en désastre. Les trois quarts des parachutages ne sont pas effectués sur les bonnes drop zones et les parachutistes sont dispersés au gré du vent.





Parachutistes allemands à l'entraînement. Les Fallschirmjäger ont une solide réputation. Mais la multiplication des missions particulièrement dures a considérablement diminué la qualité offensive de ces unités d'élite. Malgré cela, von der Heydte parvient à compléter son groupe, avec notamment une compagnie d'arme lourde avec MG sur affût.

... qui s'achève en désastre

Suite à un problème administratif, par manque d'essence, seul un tiers des hommes est conduit sur les aérodromes de Paderborn et de Lippspringe dans la soirée du 15 décembre. L'opération est donc reportée au soir du 16. La *Luftwaffe* ne veut pas être en reste dans son dernier coup d'éclat. Les projecteurs de la *Flak* éclairent l'itinéraire des *Junkers* 52 en accrochant les nuages, un bombardier *Junkers* 88 balise le terrain par des bombes incendiaires, des chasseurs lâchent des fusées éclairantes autour pour rallier les isolés et marquent deux zones de diversion où des mannequins de paille sont parachutés. La zone de saut réelle est à 25 kilomètres de la

ligne de départ de la 6^e SS-Panzerarmee. Les hommes de von der Heydte sont parachutés le 17 décembre à l'aube. 70% des parachutages sont des erreurs. La majorité des hommes sont parachutés derrière les lignes allemandes. Un vent très fort déporte encore ceux qui ont été correctement lâchés sur le plateau des Fagnes. Les survivants sont dispersés, beaucoup se sont rompu un membre en tombant dans les bois. Comme les parachutistes sautent sans leurs armes,



Coll. Tiquet

Le deuxième volet des opérations spéciales dans les Ardennes est confié à Otto Skorzeny (ici à gauche sur le pont de Schwedt en avril 1945). L'opération Greif est en fait la réplique à une action américaine qui avait semé la panique dans les rangs allemands à Aix-la-Chapelle.

Hitler ordonne à Skorzeny de semer le trouble chez les Alliés

Le 20 octobre 1944, Otto Skorzeny est reçu au GQG de Rastenburg où Hitler lui donne l'ordre suivant :

« Quant à vous et aux unités placées sous vos ordres, nous vous avons assigné une des tâches les plus importantes dans le cadre de cette offensive. Vous aurez à occuper, en tant qu'éléments avancés, un ou plusieurs ponts sur la Meuse, entre Liège et Namur. Vous exécuterez cette mission grâce à un stratagème : vos hommes porteront des uniformes britanniques et américains. L'ennemi a pu nous infliger, grâce à cette ruse, des dommages sérieux, lors de plusieurs raids de commando. [...] En outre, de petits groupes ainsi déguisés devront donner, derrière les lignes alliées, de faux ordres, gêner les transmissions et, d'une façon générale, jeter la perturbation parmi les troupes alliées. Il faut que vos préparatifs soient terminés avant le 1^{er} décembre. Pour les détails, vous verrez, le général Jodl. »

Otto Skorzeny, *Les missions secrètes de Skorzeny*,
Traduit de l'allemand par Max Roth, J'ai Lu, Flammarion, 1950.



celles-ci sont rassemblées dans des containers dont beaucoup sont perdus. Seuls 125 hommes sont rassemblés par von der Heydte avec un mortier et une mitrailleuse lourde, bientôt rejoints par 150 autres parachutistes rameutés par le correspondant de guerre von Keyser, qui avait filmé la libération de Mussolini par Skorzeny. Les parachutistes ne font que des accrochages mineurs et sont réduits à errer dans la neige, puis à relâcher leurs quelques prisonniers avec les blessés du saut. Faute de ravitaillement, et après que von der Heydte ait décidé le sauve-qui-peut, ils ne peuvent tenir au-delà du 22. La majorité d'entre eux est capturée, comme von der Heydte, retrouvé avec les pieds gelés et une pneumonie. Cette opération n'avait pas de but psychologique, mais

en acquiert un pendant l'offensive et même après-guerre. Les parachutistes de von der Heydte sont souvent assimilés à des saboteurs ou aux hommes de Skorzeny, ce qu'ils n'ont jamais été. Von der Heydte n'a appris que par une erreur de dossier à l'état-major de la 6^e SS-Panzerarmee, l'existence de la mission de Skorzeny – un sous-officier ayant confondu les deux dossiers.

« Greif » : une action terrestre en uniforme américain... si possible

Chef du groupe spécial SS *Friedenthal*, le SS-*Sturmabführer* (lieutenant-colonel) Otto Skorzeny est chargé par Hitler en personne de lancer une opération terrestre de diversion dans les lignes anglo-américaines et de prendre les ponts de la Meuse. Hitler veut rendre la pareille aux commandos anglo-américains et faire une opération sous uniforme ennemi. Sur la demande de Skorzeny, le général Jodl, chef d'état-major de l'OKW (*Oberkommando der Wehrmacht*) s'engage à lui fournir tous les militaires parlant anglais. Cette demande est l'occasion de ce que Skorzeny appelle une « gaffe commise par le Haut Commandement de l'armée allemande ». L'OKW transmet en effet à toutes les unités l'ordre de se diriger vers le groupe *Friedenthal*, avec le tampon « secret » ! L'absence de discrétion met Skorzeny dans une colère d'autant plus justifiée qu'après-guerre, il apprendra que dans les huit jours qui ont suivi cet ordre, les services secrets américains en étaient informés. Il essaie vainement d'annuler son ordre de mission. Mais l'aide de camp de Hitler pour la SS, Fegelein, qui a épousé par carriérisme la sœur d'Eva Braun, dissuade pour la même raison Skorzeny

Des Américains se rendent à des éléments du 1. SS Panzer-Regiment. Grâce aux éléments US capturés, les Allemands disposent d'uniformes et de matériels. Mais ils commettent plusieurs « gaffes ». L'absence de discrétion permet aux Alliés d'être avertis des plans allemands.





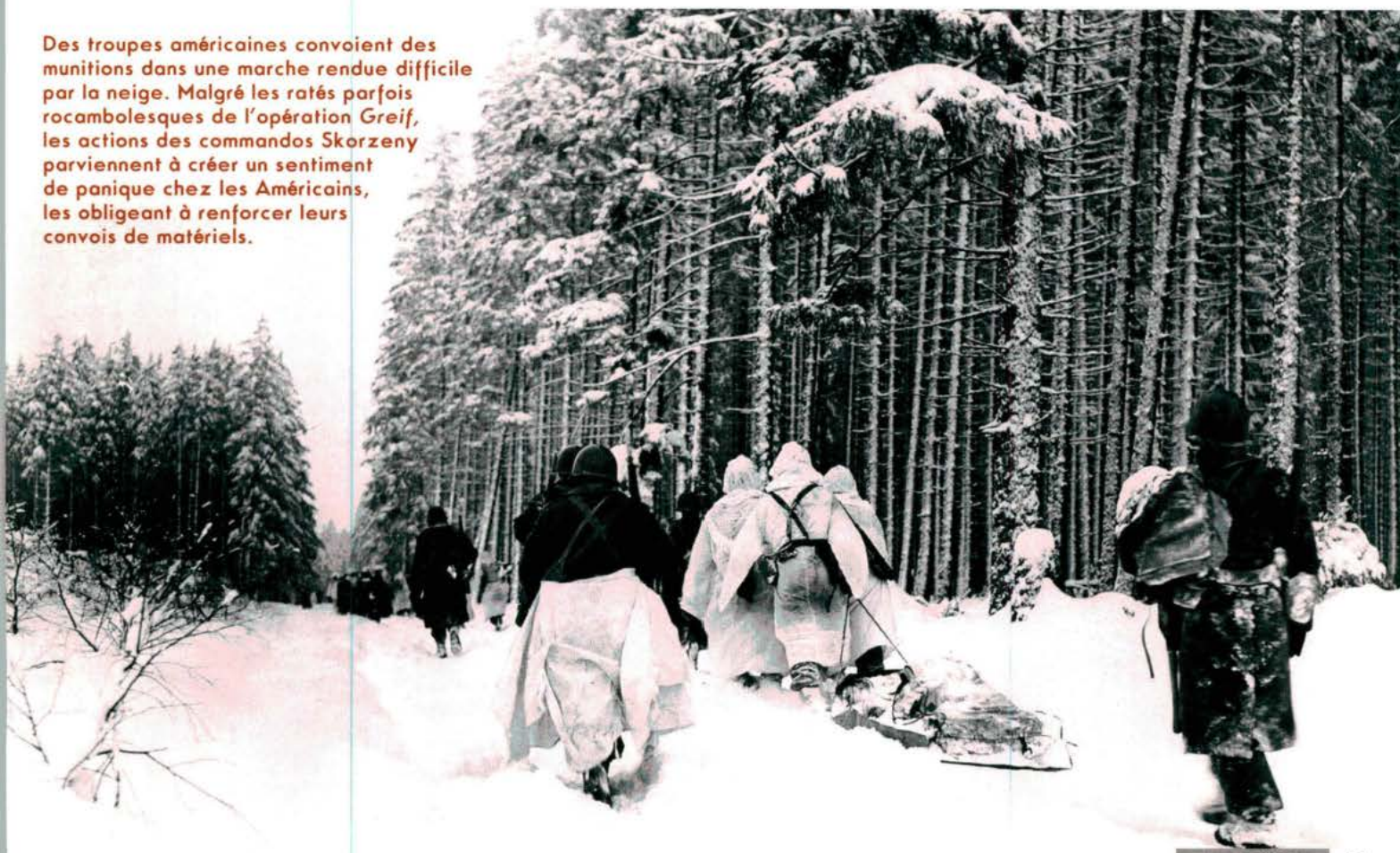
Des soldats allemands s'amuse au volant d'une Jeep US fraîchement capturée. Préparant l'opération, Skorzeny s'aperçoit du manque flagrant de matériel américain. Les stocks de munitions, de véhicules et d'armes sont presque vides.

d'insister dans sa demande. Skorzeny continue d'aller de déception en déception. Il est chargé de former une fausse brigade de 3 300 hommes mais le stock d'armes capturées est presque vide : il n'y a pas assez d'armes, de munitions, ni de véhicules. Au plan matériel, l'unité spéciale ne dispose que de deux chars *Sherman* dont l'un tombe très vite en panne. Ils sont remplacés à la hâte par des chars *Panther* repeints et modifiés avec des plaques de tôles : ce qui limite leur emploi aux heures d'obscurité. Sur les dix automitrailleuses US et anglaises (!) envoyées, six tombent

en panne avant l'offensive. Bien que l'armée de l'Ouest dispose d'une grande quantité de jeeps capturées, leurs

propriétaires refusent de les donner et Skorzeny n'en reçoit qu'une trentaine. Une quinzaine de GMC capturés et des Ford allemands repeints en vert constituent la traîne logistique. Seules 50% des armes individuelles sont américaines, et elles n'ont pas de munitions. La situation pour les uniformes est caricaturale : au début, la brigade reçoit des uniformes, mais anglais, et quand des uniformes américains lui parviennent, ils sont marqués dans le dos des lettres KG blanches des prisonniers de guerre ! Skorzeny trouve juste un pull-over intact pour lui.

Des troupes américaines convoient des munitions dans une marche rendue difficile par la neige. Malgré les ratés parfois rocambolesques de l'opération *Greif*, les actions des commandos Skorzeny parviennent à créer un sentiment de panique chez les Américains, les obligeant à renforcer leurs convois de matériels.



Surtout, la brigade Skorzeny ne dispose pas d'assez d'hommes parlant suffisamment l'anglais. Seuls 400 volontaires d'un niveau d'anglais très faible se présentent. Divisés en quatre catégories selon leur niveau de langue, les meilleurs, des marins, se limitent à une dizaine, ceux qui parlent couramment l'anglais 30 à 40 hommes, ceux qui peuvent se faire comprendre 150 hommes et 200 qui disposent de quelques mots. Les hommes de la 2^e catégorie reçoivent un cours de huit jours dans un camp de prisonniers américains. Les autres se limitent à *yes* ou *no*, à quoi on ajoute *O.K.* et quelques jurons. Seuls les 120 hommes de la compagnie de commandement parviennent à ressembler à une troupe US. Ce constat décide Skorzeny à faire jouer à ses hommes le rôle de G.I. rendus muets par la défaite. Skorzeny obtient, pour muscler sa brigade, en plus du bataillon *Friedenthal*, deux bataillons de parachutistes de la *Luftwaffe*, deux compagnies blindées et une compagnie de transmissions de la *Heer*. Le plus grand secret règne dans le camp d'entraînement de la brigade et parmi les hommes les rumeurs les plus fantastiques éclosent. L'une d'entre elles est un coup de main sur le QG allié à Paris. Skorzeny ne dément pas et les services secrets alliés sont intoxiqués. De là naît la crainte d'un enlèvement d'Eisenhower.

Un résultat décevant mais une portée légendaire

A l'aube du 16 décembre, la fausse brigade américaine attend la percée pour s'infiltrer dans le dispositif américain. Mais la percée se fait attendre car les Allemands piétinent. Pendant la nuit du 16 au 17, Skorzeny commande à trois groupes parmi ses meilleurs éléments de s'infiltrer plus au sud pour trouver un contournement pour le reste de la brigade. Peine perdue, car le lendemain les routes sont bloquées par d'immenses embouteillages. Skorzeny prend sur lui d'annuler l'opération « Griffon » et subordonne sa brigade à la 1^{ère} SS-Panzerdivision. Elle est chargée de couvrir le flanc nord de la pénible avance allemande dans le secteur de Malmédy. Skorzeny envoie par ailleurs neuf groupes montés sur des jeeps pour s'infiltrer derrière les lignes américaines. Deux sont capturés mais quatre parviennent à franchir le front. Un groupe coupe les lignes téléphoniques, détourne les panneaux et leurre une colonne de chars. Un groupe fait sauter un dépôt. Un autre fait croire que trois routes principales sont minées en fixant des rubans de couleur aux arbres selon la méthode américaine. Le dernier convainc un capitaine US de faire retraite avec deux compagnies en l'informant

Ce groupe de soldats allemands vient d'être capturé par les Américains. Les résultats de Greif sont décevants mais ils bâtissent une légende encore tenace de nos jours. Malgré tout, les Américains « sur les dents », arrêtent de nombreux GI's et même des officiers pensant être infiltrés par l'ennemi.





Un Waffen-SS et un soldat de la Heer font une pause cigarette devant un char moyen américain abandonné. Skorzeny joue de malchance dans son opération et assiste désœuvré aux querelles intestines au sein de l'armée allemande. L'armée de l'Ouest dispose de véhicules en nombre suffisant mais refuse de les lui donner.

et un pansement, Skorzeny rejoint son unité qui, faute de vêtements d'hiver et de roulantes, commence à trouver l'hiver ardennais assez rude. Après plusieurs voyages mouvementés auprès de l'état-major de la 6^e SS-Panzerarmee, Skorzeny obtient le jour de Noël une batterie d'artillerie lourde qui n'a que 16 coups par pièce. Le 28, la brigade est relevée par une division d'infanterie avant de suivre l'armée allemande dans la retraite générale.

Plus qu'une action matérielle réussie, l'opération « Griffon » est une action de guerre psychologique réussie avec relativement peu de moyen. L'intoxication fonctionne parfaitement et participe de la panique des trois premiers jours de l'offensive. Néanmoins, on ne peut demander à des moyens aussi réduits que ceux employés par Skorzeny et ses commandos, d'autres résultats que ceux atteints. L'intoxication réussit d'ailleurs au-delà de la guerre et jouera sur les historiens comme sur la mémoire collective de la bataille des Ardennes. ■

que sa position est tournée. L'arrestation des deux groupes dont les éléments sont fusillés, selon les lois de la guerre à l'époque, provoque une véritable psychose alliée. Le mythe de la V^e colonne de 1940 avec des soldats allemands déguisés en gendarmes ou en bonnes sœurs se ravive. Par crainte des commandos, de nombreux soldats ou officiers américains sont arrêtés. Un questionnaire simple permet d'identifier l'ennemi. Gare à ceux qui connaissent mal le *base-ball*, le cinéma ou la géographie de leur pays. Eisenhower reçoit une protection spéciale et le contre-espionnage US utilise un sosie pour tromper les Allemands. Les hommes de Skorzeny n'ont jamais reçu l'ordre de tuer Eisenhower, mais la presse alliée diffuse et intoxique elle-même l'opinion. On ne prête qu'aux riches !

Par contre, la tentative de prendre Malmédy le 21 décembre se solde par un échec. Tous les Panther de la Brigade sont anéantis, le second de Skorzeny blessé, la brigade, étirée sur 10 kilomètres est pilonnée par l'artillerie. Durant la nuit, alors que Skorzeny revient de l'arrière où il a présenté son rapport à l'état-major de la 1^{ère} SS-Panzerdivision, sa voiture est prise pour cible par l'artillerie. Un éclat lui déchire le front et quatre autres lui trouent le pantalon. Après un cognac

Otto Skorzeny décore un Oberscharführer de son unité spéciale. L'action de guerre psychologique menée par les commandos SS a malgré tout réussi compte tenu de ses moyens très limités.



Coll. Tiquet



La U-Bootwaffe

L'arme de la guerre totale

Par **Boris LAURENT**

La « bataille de l'Atlantique », expression de Winston Churchill, est la plus longue bataille de la Seconde Guerre mondiale. Sous l'impulsion de l'amiral Karl Dönitz, la *Kriegsmarine* fait un effort considérable, mais tardif, pour développer l'arme sous-marine, reprenant ainsi la stratégie qui était la sienne à la fin de la Grande Guerre. Elle parvient à lancer des machines exceptionnelles qui préfigurent les sous-marins modernes d'après-guerre.

« Le sous-marin est essentiellement une arme d'attaque. Son grand rayon d'action le rend propre aux opérations dans les mers éloignées ».

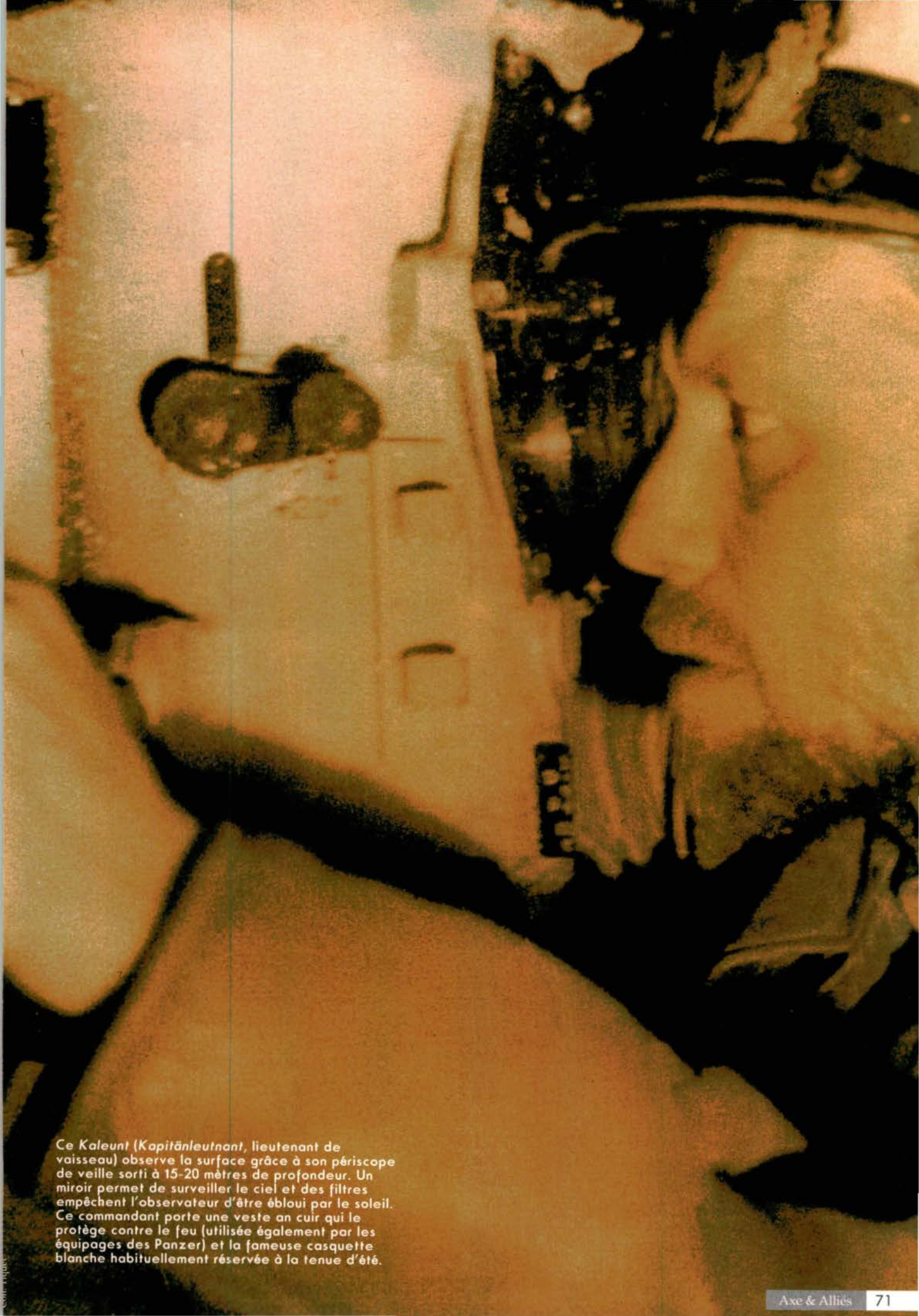
Dönitz, 1935.



Dönitz : l'âme des « loups gris »

Commandant de l'U-68 en Méditerranée en 1918, Dönitz préconise la guerre à outrance contre les navires marchands britanniques. Face aux avions d'observation alliés, il concentre les sous-marins en groupe, tactique qu'il reprendra durant la Seconde Guerre mondiale, donnant naissance à la *Rudeltaktik* (tactique des « meutes »). Le 4 octobre 1918, lors de l'attaque d'un convoi, son sous-marin plonge de manière incontrôlée et Dönitz parvient à le faire remonter in extremis pour émerger au milieu du convoi. Face à la supériorité de l'adversaire, il fait saborder son bâtiment avant d'être capturé par les Anglais.

Le *Grossadmiral* Karl Dönitz. Il est enseigne de vaisseau lorsqu'il commande l'U-68 en 1918. Il fait une carrière brillante dans la *Kriegsmarine*. L'amiral Raeder lui confie la refondation de la U-Bootwaffe. Pourtant les deux hommes ont des points de vue totalement opposés sur la doctrine d'emploi des U-Boote. Jusqu'en 1943, c'est la surface qui est privilégiée.



Ce Kaleunt (*Kapitänleutnant*, lieutenant de vaisseau) observe la surface grâce à son périscope de veille sorti à 15-20 mètres de profondeur. Un miroir permet de surveiller le ciel et des filtres empêchent l'observateur d'être ébloui par le soleil. Ce commandant porte une veste en cuir qui le protège contre le feu (utilisée également par les équipages des Panzer) et la fameuse casquette blanche habituellement réservée à la tenue d'été.

L'ingénieur-mécanicien a la lourde tâche d'équilibrer le U-Boot. Il doit notamment gérer les pertes de poids dues aux tirs de torpilles ou à la perte régulière de fuel. Les ballasts permettent de gérer la stabilité et l'assiette du sous-marin. Ce sous-marinier est chaudement équipé pour tenir des températures la plupart du temps négatives.

Durant l'entre-deux-guerres, bien noté par ses supérieurs et fort de son expérience au combat, il entre en 1930 dans l'état-major de Wilhelmshaven sous les ordres du capitaine de vaisseau Canaris. Ambitieux et désirant tout contrôler, Dönitz s'illustre par des qualités de commandement indéniables. Il est promu capitaine de vaisseau en 1935 et commande la flottille *Weddingen* composée de trois sous-marins. En 1936, il commande la *U-Bootwaffe*. Il est élevé au grade de contre-amiral en octobre 1939. Contrairement aux autres armes de la Wehrmacht, y compris la *Kriegsmarine*, Dönitz ne reçoit aucune directive, car à ce moment, c'est la surface qui retient toutes les attentions, l'arme sous-marine étant considérée comme obsolète. C'est lui qui incline donc les priorités selon ses propres concepts pour en faire une force au moins équivalente à son aînée de la Grande Guerre.

Début 1943, c'est la consécration et le changement de la stratégie navale allemande. Dönitz devient grand amiral et commande la *Kriegsmarine* et la flotte des U-Boote. Il ne rencontre plus d'obstacle à ses prin-



Coll. Tiquet

cipes et peut enfin s'affranchir de l'amiral Raeder et de la doctrine de surface. Mais il est déjà trop tard pour inverser le sort des armes. Homme au fort caractère, il ne craint pas d'affirmer ses positions et de les soumettre à Hitler. Peut-être est-ce pour cela que le Führer fait de lui son successeur en 1945. Ces traits de caractère sont également remarqués par les Américains lors du procès de Nuremberg. Dönitz y est en effet soutenu par l'amiral Nimitz qui explique qu'il a mené la même guerre que lui dans le Pacifique et lui évite ainsi la peine capitale.

Dönitz élabore une tactique de combat qui repose sur trois idées-forces. D'abord, le torpillage doit s'effectuer en surface pour éviter l'Asdic (dont il surestime les capacités, très limitées à cette époque), et de nuit pour tirer à bout portant. Ensuite, il préconise la coopération de plusieurs sous-marins avec un objectif commun, préfigurant la tactique des « meutes ». Enfin, il comprend la nécessité de créer une véritable aéronavale. Seul ce troisième point n'est pas appliqué, à cause des réticences de Göring, jaloux de ses privilèges.

Dönitz est présent à tous les échelons du commandement et décide de tout. Il pilote lui-même les opérations avec son état-major dans le bunker de Kernevel près de Lorient. Ce bunker est composé de deux pièces. Une salle des cartes (photo) avec les positions des U-Boote et la situation météorologique et la salle dite du « musée » où sont exposés les tableaux des pertes et des tonnages coulés.





L'exiguïté du bâtiment développe chez les sous-marinières un état d'esprit singulier, encore existant de nos jours. Ici, les hommes d'un U-Boote prennent leur repas dans leur espace de vie (on repère les banquettes sur les côtés).

Coll. Tiquet

Insigne de guerre des U-Boote créé en 1939.



Coll. Tiquet

La formation des équipages

La formation des élèves-officiers s'effectue sur un voilier, puis sur les vieux bâtiments de la Grande Guerre. L'Ecole navale est à Flensburg, et le premier officier instructeur n'est autre que Dönitz lui-même, qui insufflé à ses hommes un état d'esprit unique dans la Wehrmacht.

Durant six mois, les sous-marinières subissent un entraînement intense où les nerfs sont mis à rude épreuve. La moindre défaillance est sanctionnée par le renvoi immédiat. Les instructeurs simulent toutes sortes de pannes et d'avaries afin que les équipages maîtrisent les aspects techniques et tactiques. Maîtriser un sous-marin est particulièrement difficile compte tenu de la nature même du bâtiment et de l'univers dans lequel il évolue. Les hommes apprennent à doser les quantités d'eau dans les ballasts qui déterminent la profondeur et l'équilibre du navire. En temps de combat, une défaillance technique ou tactique, combinée au stress, peut avoir des conséquences dramatiques. Ainsi, l'ingénieur-mécanicien doit constamment contrôler l'équilibre du bateau et compenser avec l'eau de mer toute perte de poids (perte de fuel, tir de torpille). La fin de la formation est sanctionnée par un exercice tactique de quinze jours durant lequel les équi-



Très belle vue d'un U-Boot type VII à la ligne fine. Le type VII est le sous-marin le plus produit de la guerre, bon intermédiaire entre les sous-marins côtiers et à long rayon d'action. On voit nettement sur cette photo prise de la passerelle, le canon de 88.

Retour de mission pour ce U-Boot. L'Allemagne construit tout au long de la guerre et surtout à partir de 1943, des sous-marins exceptionnels qui sillonnent les océans. Mais la réaction alliée coûtera très cher à la U-Bootwaffe qui perd 70% de ses effectifs.

L'Oberleutnant zur See Hans-Gerold Hauber, commandant de l'U-170 (type IX C/40 de la 33. Flotille) de juillet 1944 au 8 mai 1945. Son U-Boot est sabordé en Irlande du nord par les Alliés lors de l'opération Deadlight (1945-1946).

pages doivent attaquer des convois particulièrement protégés.

Le choix des commandants de U-Boote est primordial. Outre des qualités physiques communes à tout l'équipage, les commandants doivent faire preuve de grandes capacités psychologiques et techniques. Ils sont formés grâce à un simulateur unique au monde, le *Führungserät*, qui reconstitue le kiosque

du U-Boot. L'entraînement en mer, très proche des véritables conditions de combat, doit promouvoir la grande liberté d'initiative des commandants dont les attaques, malgré la tactique des meutes, sont avant tout des choix individuels.

Un univers singulier

Vivre à bord d'un U-Boot requiert des qualités et un moral à toute épreuve, car les conditions de vie y sont singulièrement pénibles. La température avoisine souvent les - 10° et il est très difficile de faire sécher le moindre vêtement mouillé. L'humidité est omniprésente et donne une odeur d'huile permanente. Les vivres les plus frais sont prioritairement mangés en règle générale au bout d'une semaine de mission. Puis vient le temps des conserves. En outre, l'hygiène est réduite à son strict minimum. Promiscuité, environnement moite, l'atmosphère du sous-marin est viciée par l'utilisation prolongée du Schnorchel qui, bouché trop longtemps, propage son échappement dans le bâtiment. Tous les hommes, à l'exception du commandant, partagent leur couchette avec un deuxième homme d'un autre quart. Cette technique dite de la « bannette chaude » diminue considérablement les moments de repos. Ces derniers sont en revanche possibles lorsque les U-Boote croisent dans les mers du Sud où le soleil



et les baignades adoucissent la vie des sous-marins. Mais même durant les moments de détente, le sous-marin reste un bateau dangereux. Ainsi, le capitaine de corvette Mützelburg se tue en septembre 1942 lorsqu'il plonge du kiosque de son U-203 au moment même où celui-ci se met à rouler, se blessant mortellement sur la coque du navire.

Des navires exceptionnels

L'arme sous-marine allemande de la Seconde Guerre mondiale est peu différente de son aînée de la Grande Guerre. Ainsi, le premier U-Boot lancé en 1935, le U-1, est très proche dans sa conception du fameux U-35 qui croisait en 1918 et dont la technique était déjà remarquable à cette époque.

Caractéristiques techniques du U-35

Déplacement	500 tonnes
Dimensions	63 X 5,80 X 4
Chantiers	Krupp Germania
Puissance	16,5 n surf. / 8 n plong.
Effectif	35 hommes
Armement	1 X 8,8 cm ; 1 X MG ; 5 torp. 533 (4 avant ; 1 arrière)

D'après *Les Flottes de combat*, 1938, Société d'éditions Géographiques, Maritimes et Coloniales.

L'allure impose un profil beaucoup plus arrondi. L'organisation du bâtiment reste néanmoins la même. Les machines sont composées, à l'arrière du bâtiment,

de deux moteurs diesel MAN pour la navigation en surface et de deux moteurs électriques pour la navigation en plongée. Les moteurs électriques disposent de batteries dont le poids et le volume sont très importants. Le commandement et le kiosque sont situés au centre. La partie avant est réservée à la zone de vie et aux torpilles.

Caractéristiques techniques du U-1

Déplacement	250 tonnes
Dimensions	41,6 X 4 X 3,8
Chantiers	Deutsche Werke à Kiel
Puissance	700 CV, 2 moteurs / Vitesse : 13n / 7n
Rayon d'action	5000 milles à 10 n
Effectif	23 hommes
Armement	1 X mit. AA ; 3 torp. 533.

D'après *Les Flottes de combat, 1938, Société d'éditions Géographiques, Maritimes et Coloniales.*

L'équipement de bord est sophistiqué. Le périscopes scellé sous vide est réchauffé pour éviter la buée. Il permet de voir la surface lorsque le bâtiment est à immersion périscopique (15 mètres). Le U-Boot dispose de deux périscopes, l'un pour le combat et le deuxième pour la veille. Le périscopes de combat est réticulé et permet de faciliter l'estimation des données pour le tir de torpilles. Le grossissement est possible ainsi que l'observation du ciel grâce à un prisme pivotant. Cette dernière donnée est primordiale quand on sait l'importance croissante de l'efficacité des attaques aériennes dans la lutte anti-sous-marine.

Le compas gyroscopique (indiquant le nord géographique, il n'est pas sujet aux variations du compas magnétique) permet de suivre le cap fixé en plongée. La radio permet au U-Boot de recevoir des messages à immersion périscopique. En revanche, le sous-marin ne peut envoyer de messages qu'en surface. Tous les messages sont chiffrés et déchiffrés grâce à la machine Enigma.

Les premiers types de U-Boote disposent d'un hydrophone, ancêtre du sonar passif permet-

tant à l'opérateur d'identifier le moindre bruit sous-marin et de déterminer la distance de l'objet détecté ainsi que son sens de déplacement. Mais la fiabilité de cet instrument reste variable selon des paramètres propres au milieu sous-marin : salinité de l'eau et température des différentes couches sous-marines qui perturbent la propagation du son. C'est pourquoi les commandants disposent de cartes fiables sur les courants sous-marins et les courbes de salinité.

Une structure bien étudiée

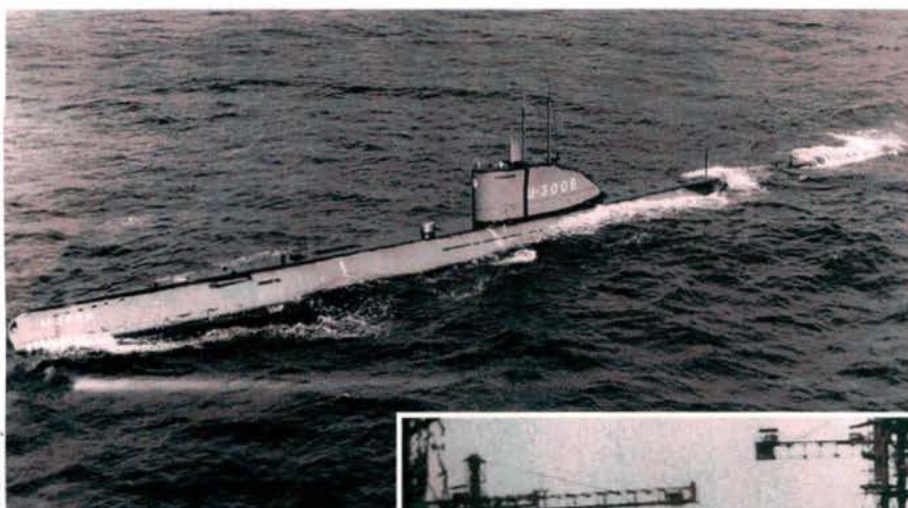
Le sous-marin est composé d'une double coque qui lui donne un bon comportement en surface et le rend solide. Les coques sont soudées sous pression et la forme cylindrique augmente sa résistance à la pression hydrostatique. Le U-Boot peut plonger à 200 mètres de profondeur, soit deux fois plus que les sous-marins alliés et parfois au-delà de 210 mètres. Ainsi, le grenadage est peu efficace lorsque le sous-mersible a déjà plongé. Les Britanniques découvrent les capacités exceptionnelles des U-Boote lorsqu'ils capturent le U-570 en août 1941. Ils décident alors de remplacer la TNT par du Torpex (*Torpedo Explosive*), explosif plus puissant et plus brisant.

Le U-Boot plonge en remplissant ses ballasts d'eau et remonte en la chassant grâce à des réserves d'air comprimé à 200 bars. L'autonomie de plongée est de dix à quatorze heures et il faut trois heures en surface pour reconstituer les réserves d'air comprimé, ventiler le sous-marin et recharger les batteries, ce qui rend le bâtiment particulièrement vulnérable à la chasse alliée.

A partir de février 1944, les U-Boote sont équipés du Schnorchel, leur permettant de naviguer en plongée et au moteur diesel à immersion périscopique. Le

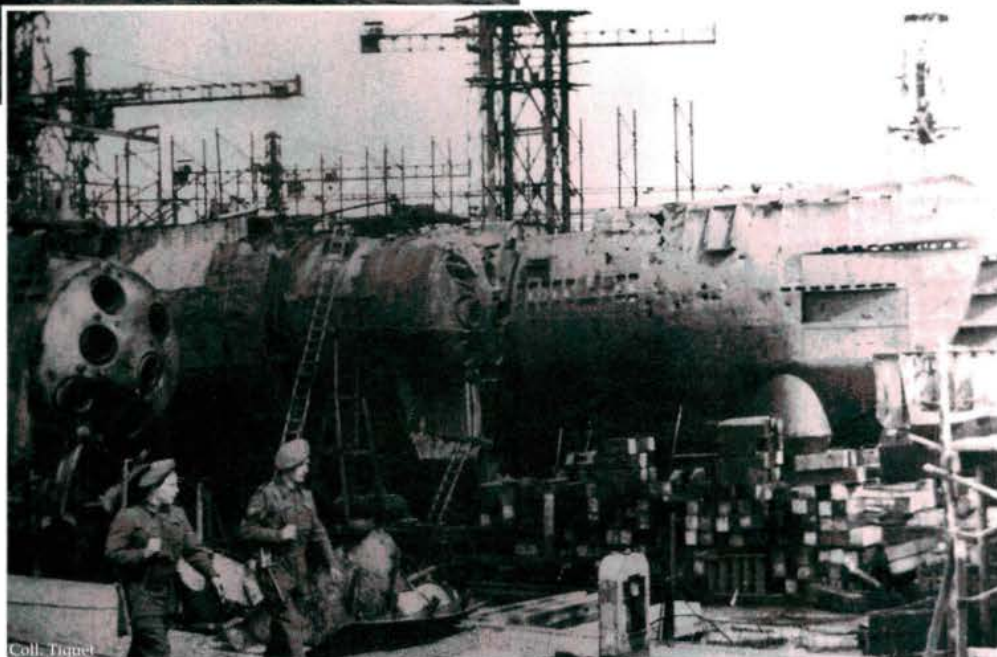


L'U-505 (type IX C) est le seul sous-marin allemand capturé par les Américains. Il est pris le 4 juin 1944 au large des côtes africaines après une traque menée par des chasseurs *Wildcats* et les navires USS Guadalcanal, USS Pillsbury, USS Chatelain, USS Flaherty, USS Jenks et USS Pope. A noter que la bannière étoilée est accrochée sur le périscopes du sous-marin.



Le fleuron de la U-Bootwaffe et l'arme « miracle » qui peut retourner le sort des armes : le type XXI (ici, un modèle récupéré par les États-Unis et rebaptisé USS U-3008, avril 1948). Le type XXI est une merveille technique. Il est trop tardivement produit pour un retournement stratégique.

Des U-Boote type XXI encore sur les cales du chantier de Brême pris par les Britanniques en 1945. Ces U-Boote étaient assemblés par tronçons sur le modèle des Liberty ships américains pour plus d'efficacité.



Coll. Diquet

Schnorchel est au départ une invention hollandaise dont le prototype a été capturé par les Allemands en 1940 durant la campagne de l'Ouest. Un flotteur bouche automatiquement le tube au passage d'une vague. En outre, cet appareil à l'avantage d'être très discret et peu repérable par l'aviation alliée. Les commandants l'utilisent le plus souvent de nuit. L'amélioration constante des radars alliés, notamment pour les détections nocturnes, contre toutefois ce système.

Echapper à l'ennemi : discrétion et dissimulation

La plupart du temps, le U-Boot navigue en surface. Grâce à sa silhouette basse sur l'eau et à sa peinture grise, il est difficilement repérable. En règle générale, le U-Boot piste les convois à six milles derrière les premiers bateaux. C'est la nuit que les sous-marins, seuls ou en meutes, chassent en surface à la torpille ou au canon afin de contourner l'Asdic (*Anti-Submarine Detection Investigation Committee* ancêtre du sonar), inopérant en surface. Mais les Alliés développent très vite le goniomètre Huff/Duff (*High Frequency Direction Finder*) qui permet de détecter les communications des sous-marins pour les localiser. Le radar est également amélioré avec l'apparition de l'ASV ou *Air to Surface Vessels*, radar installé sur les navires d'escorte puis les avions. Ce système permet d'effectuer des relèvements à l'avant et sur les côtés du navire grâce à la rotation de l'ASV, diminuant considérablement l'efficacité de la chasse en surface.

Les Allemands apportent deux réponses pour contrer l'efficacité alliée. Dans un premier temps, le sous-marin est enduit d'un revêtement absorbant les ondes radar qui ne sont plus renvoyées. Mais l'amplitude des résultats est trop grande et trop aléatoire pour être efficace. La deuxième réponse allemande est le détecteur antiradar. Le Metox-FU, appelé par les sous-marins « *Nervensäge* » ou « scie à nerfs » en raison du son qu'il produit dans le sous-marin, prévient le U-Boot qu'un radar émet avant que ce dernier ne soit prévenu par l'écho. Mais les Alliés ont tout au long de la guerre une avance technologique que les Allemands ne parviennent pas à rattraper. En fait, la « bataille des ondes » est perdue dès l'été 1942. Chaque réponse allemande est dépassée dès son lancement.

Les techniques de torpillage

Face à ses adversaires, le U-Boot dispose de plusieurs armes. D'abord, le sous-marin peut utiliser son canon, mais seulement s'il dispose de la suprématie en surface. L'armement le plus redoutable reste ses torpilles. Durant la Grande Guerre, leur trajectoire était linéaire. Les progrès techniques donnent naissance au calculateur permettant de régler les éléments de tir de torpilles dont la trajectoire peut s'écarter de 90° puis de 180° par rapport au navire. Ce calculateur



Les deux chasseurs de U-Boote parmi les plus performants de l'aviation alliée. A gauche, un PB (Patrol Boat) Catalina. Il peut être armé de bombes ou de torpilles pour la lutte anti-sous-marine. En bas, un B24 Consolidated Liberator. Sa variante PB4Y-2 est utilisée comme avion d'espionnage et joue un grand rôle dans la bataille de l'Atlantique.

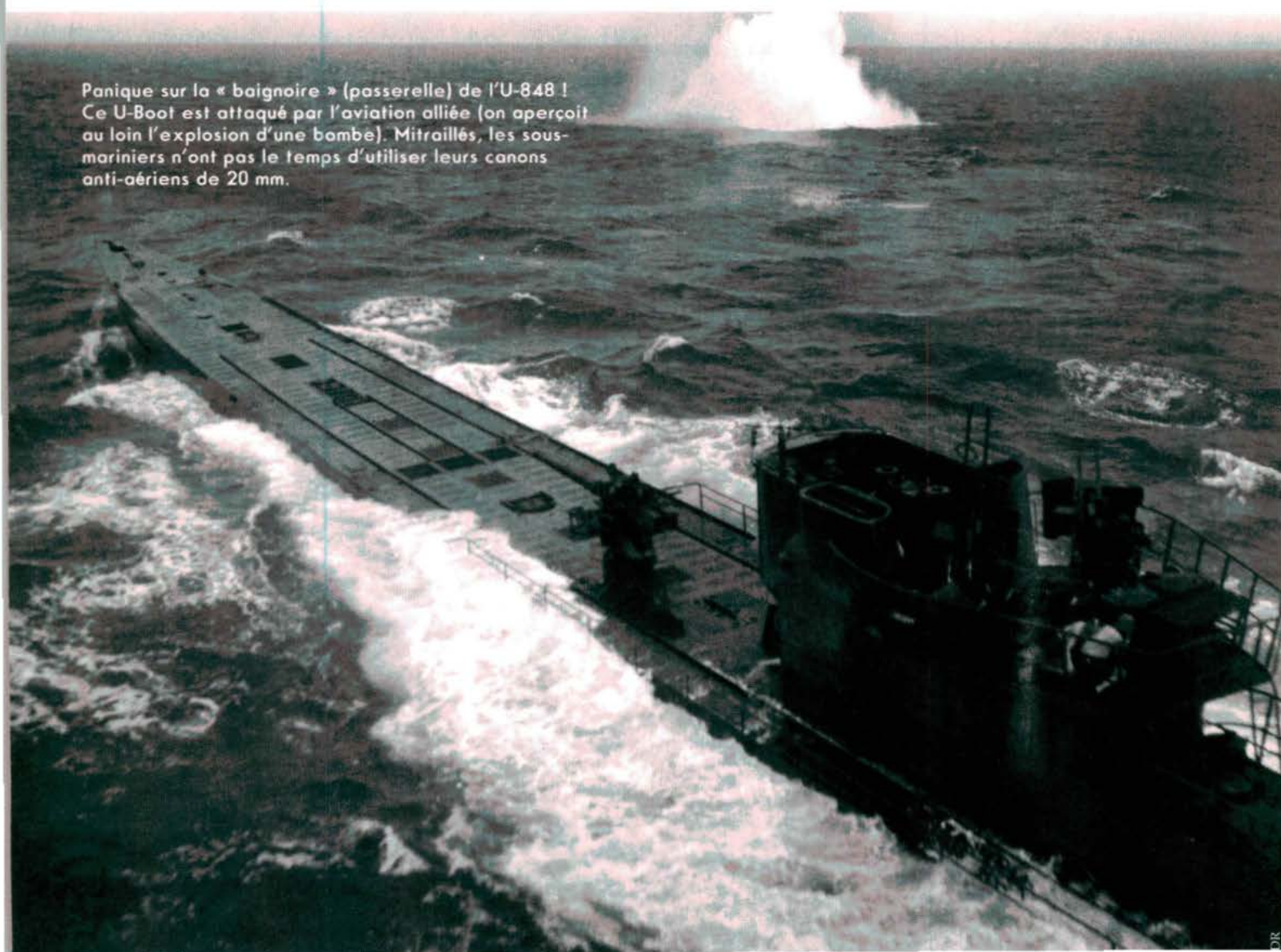
Coll. Tiquet



transmet à la torpille l'angle de gyrodéviation (résultat en temps réel d'une équation trigonométrique), soit l'angle entre la route que suit le sous-marin et le trajet que doit effectuer la torpille ainsi que tous les paramètres inhérents aux mouvements des trois « corps » engagés : la cible, le sous-marin et la torpille. Il suffit de maintenir la cible dans la réticule du périscope de combat (en plongée) ou de la lunette de passerelle (en surface) pour modifier automatiquement la trajectoire de la torpille grâce à une tringlerie qui ajuste la direction de tir. Ce calculateur est très efficace car il permet de traiter jusqu'à

cinq cibles en même temps. C'est la tactique qu'utilise Otto Kretschmer lorsqu'il s'infiltré au milieu d'un convoi et procède à des tirs rapides sur différentes cibles. En plongée, le U-Boot piste discrètement ses adversaires et attend le meilleur moment pour tirer ses torpilles. La manœuvre est facilitée par la lenteur des convois qui filent de 6 à 8 nœuds, c'est-à-dire à la même vitesse que le sous-marin en plongée.

Panique sur la « baignoire » (passerelle) de l'U-848 ! Ce U-Boot est attaqué par l'aviation alliée (on aperçoit au loin l'explosion d'une bombe). Mitraillés, les sous-marins n'ont pas le temps d'utiliser leurs canons anti-aériens de 20 mm.



La guerre silencieuse : les torpilles

À l'automne 1943, les sous-marins allemands sont équipés de différents types de torpilles à percussion (*Abstandzündung*) ou magnétiques (*Magnetischerzündung*).

La **torpille classique** propulsée à air comprimée peut atteindre une vitesse de 30 à 44 nœuds et une portée de 2 000 à 6 000 mètres. Mais de jour, les vigies des bâtiments alliés peuvent apercevoir son sillage.

La **torpille à propulsion électrique** peut atteindre 6 000 mètres au plus et une vitesse de 30 nœuds. Moins rapide que la classique, elle bénéficie néanmoins d'un sillage discret.

La **FaT** ou *Flächenabsuchenden Torpedo* a pour sa part une trajectoire sinusoïdale. Elle est testée pour la première fois lors du second semestre 1942. Son sillage est visible mais il est impossible d'anticiper sa trajectoire.

La **torpille acoustique** (*Zaunkönig*) se dirige toujours vers la partie la plus bruyante de sa cible (machines ou hélices). Le U-Boot peut tirer sans voir sa cible mais il doit plonger profondément très vite pour ne pas, en cas de déviation malencontreuse, être lui-même pris en chasse. Face à cette torpille, les Alliés lâchent derrière leurs bâtiments des leurres acoustiques, les *Foxer*.

La **LuT** (*Lagenunabhängiger*) dispose également d'un sillage sinusoïdal grâce à un gyroscope placé dans sa tête et touche sa cible quelque soit son inclinaison.

Le type IX est l'autre « loup » des océans avec plus de 180 unités construites. Sa taille (76,6 m), son déplacement (1 600/1 800 t.), son rayon d'action (23 700 milles nautiques à 12 nœuds en surface et 57 milles à 4 nœuds en plongée) conjugués à ses 22 torpilles, en font un adversaire redoutable. Le type IX détient grâce au U-196 type IX D2, le record de la plus longue croisière avec 225 jours !

La construction des U-Boote devient prioritaire à partir de 1943 suite aux accords entre Dönitz, Speer et Hitler. À partir du mois de juin, la production se concentre sur les types XXI et XXIII, censés donner au Reich le retournement stratégique tant attendu. Speer en confie la construction à l'ingénieur O. Merker qui applique à son programme les techniques de construction américaines pour les *Liberty Ships*. Le type XXI est ainsi découpé en neuf tronçons puis assemblé sur

Vers un renversement stratégique ?

Face à l'ascendant logistique que prennent les Alliés dans le domaine de la lutte anti-sous-marine, les Allemands tentent, dans leur guerre à outrance, de renverser stratégiquement et technologiquement le cours de la guerre. Les U-Boote les plus nombreux sont les types VII et IX.

Le type VII est l'adversaire que rencontrent le plus fréquemment les Alliés. Il représente plus de la moitié des U-Boote construits durant toute la guerre, soit 659 sous-marins sur 1 170. Particulièrement maniable, il est aussi rapide et peut plonger en vingt secondes. Le type VII C est le modèle le plus construit pour un coût total de quatre millions de RM.

Caractéristiques techniques du U-Boot type VII

Déplacement	753 t. en surf. / 857 t. en pl.
Dimensions	71 X 6,5 X 5 m
Moteurs	2 X diesel MAN de 1 400 cv puis 2 200 cv (1942) ; 2 X moteur électrique 375 cv
Vitesse	Surf. : 17 n ; Pl. : 8 n
Rayon d'action	6 500 milles à 12 n en surf. ; 80 milles à 4 n en pl.
Armement	1 X 8,8 cm ; 1 X 20 mm AA ; 5 X tube lance torpilles (dont 1 arrière) ; 12 torpilles ; 14 mines
Equipage	44 hommes

D'après *Les Flottes de combat*, 1938, Société d'éditions Géographiques, Maritimes et Coloniales.

Un bâtiment allié lâche des mines pour débusquer un U-Boot. Les Alliés développent divers types d'explosifs pour leurs mines anti-sous-marines. Le plus performant est le **Torpex** plus puissant et plus brisant que la TNT.





L'un des bâtiments d'escorte les plus connus, le HMS Starling est le meilleur chasseur de U-Boote avec 14 sous-marins à son tableau de chasse. Son commandant est tout aussi célèbre. Il s'agit du capitaine F. Walker, spécialiste de la chasse aux « loups gris » avec 25 U-Boote coulés à son actif.

cales au dernier moment en huit semaines, contre cinq mois avec les anciennes techniques. Le fleuron de la *U-Bootwaffe* est le type XXI. Ce bateau révolutionnaire, qui arrive bien trop tard pour le redressement stratégique de l'Axe, peut atteindre 17 nœuds en plongée grâce à ses nouveaux moteurs électriques. Il est le résultat des travaux du Professeur Walter, qui réalise un premier prototype dès janvier 1940. Ce sous-marin peut alors atteindre le record de 28 nœuds en plongée ! Mais son moteur, gros consommateur d'énergie, et divers problèmes techniques empêchent les ingénieurs de sortir une version opérationnelle. Walter reprend ses travaux durant la période la plus intense de la bataille de l'Atlantique, en avril 1943, pour sortir le type XXI équipé de moteurs diesel classiques et de moteurs électriques trois fois plus puissants que ceux habituellement utilisés. Sa ligne hydrodynamique est exceptionnelle et sa coque est recouverte d'une peinture antiradar. Il est armé de 22 torpilles et dispose de capteurs lui permettant de repérer et d'attaquer ses cibles en plongée. 119 unités sont construites mais le minage systématique de la Baltique empêche les types XXI de sortir pour lancer les ultimes offensives sous-marines. Le type XXI est

le premier véritable sous-marin de l'ère moderne qui influencera les unités alliées d'après-guerre.

Enfin, la *Kriegsmarine* lance le type XXIII, sous-marin côtier capable d'atteindre la vitesse de 12,5 nœuds en plongée. Armé de deux torpilles, il mesure 35 mètres de long et compte 14 hommes d'équipage. De mars à mai 1945, huit types XXIII sont opérationnels et remportent quelques succès face aux Alliés. Ils sont en revanche indétectés jusqu'à leur reddition !

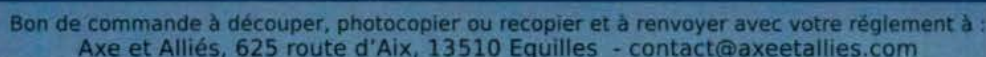
Pièce maîtresse du dispositif de guerre totale lancée par les Allemands, la *U-Bootwaffe* est une arme à part au sein de la Wehrmacht. Les hommes des U-Boote se singularisent par leur cadre de vie et de combat tout autant que par leur taux de perte exceptionnel, qui avoisine les 70% sur l'ensemble de la guerre. Les craintes des amirautés alliées sont justifiées tout au long de la guerre. Les Alliés triomphent car la priorité à la guerre sous-marine n'est donnée que tardivement. L'arme sous-marine comme arme stratégique est un concept trop neuf pour les différents belligérants (Axe comme Alliés). Seule l'URSS entretiendra à la fin de la guerre une impressionnante flotte sous-marine d'attaque. ■

Le destroyer britannique HMS Broadway participe à la capture du U-110 entre l'Islande et le Groenland le 9 mai 1941. Bâtiment d'escorte efficace, il détruit l'U-89 le 12 mai 1943.



MINI-GUIDES DES BLINDÉS EN NORMANDIE !

avec les deux mini-guides !



DÉCOUVREZ

AXE et bimestriel ALLIÉS

1939 - 1945

Tous les deux mois,
le magazine **Axe et Alliés** vous propose
un éclairage complet sur la Seconde Guerre mondiale :

- Les grandes batailles et les campagnes expliquées avec clarté
- Les unités, leur organisation, leurs équipements, leurs tactiques
- Les chefs de guerre, des as des Panzer aux grands généraux
- les enjeux politiques et diplomatiques de la guerre.

**Economie, tactique, diplomatie,
technologie, espionnage, propagande...**

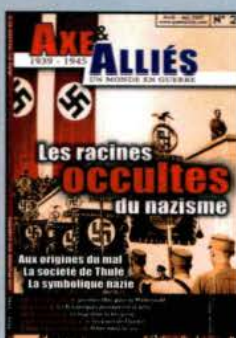
Axe et Alliés s'intéresse à tous les aspects du conflit !

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS



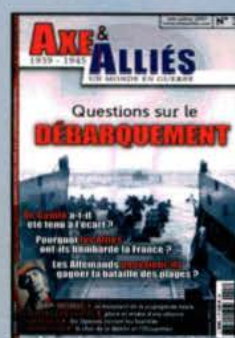
A&A n°1

Grossdeutschland, division d'élite de la Wehrmacht. Les Jeunesses hitlériennes. Tigre au combat ! Les dessous du pacte germano-soviétique.



A&A n°2

La société occulte de Thulé. Le piège de Scapa Flow. La lutte des Britanniques sous le Blitz. Conférence de Munich, Hitler mène le jeu.



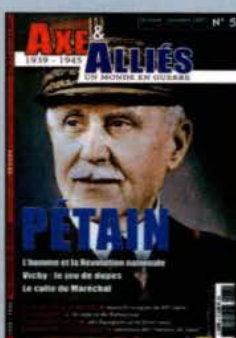
A&A n°3

Les dessous du Jour J. La stratégie allemande. Le quotidien sous l'Occupation. Signal, monument de la propagande. La mésalliance Hitler-Mussolini.



A&A n°4

Hitler, chef de guerre. Défiance et soumission des généraux. La République de Salò. L'architecture sous le III^e Reich. La Ligne de démarcation.



A&A n°5

Pétain chef d'Etat. Le régime de Vichy. Le culte du Maréchal. Les Meutes de loups. La division Azul. Le Plan bleu. Le sport en Allemagne, une nouvelle religion.



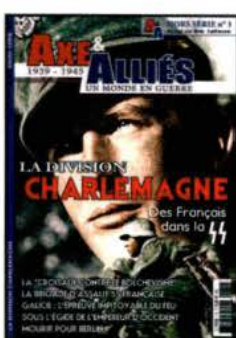
A&A n°6

Totenkopf : l'unité maudite. Les autoroutes du Reich. Les Intellectuels français et Vichy. Pearl Harbor, tournant stratégique. Les mémoires de Guderian.



A&A n°7

La Nuit des longs couteaux. Les alliés orientaux du Reich. Les Fallschirmjäger. La querelle des « mauvais maîtres ». L'opération Panzerfaust.



**A&A
HS n°1**

La division Charlemagne : L'engagement des volontaires français, leur entraînement et leur motivation, les combats, des plaines de Poméranie à l'ultime sacrifice dans les ruines de Berlin.



**A&A
HS n°2**

L'infanterie attaque ! L'infanterie des différents pays engagés, le fantassin moderne, équipement et organisation, l'enfer des batailles, les tactiques de combat, les casseurs de chars...

■ **Apocalypse
à Berlin**

■ **« Dans la tanière
du loup »**

■ **L'identification
d'Adolf Hitler
et d'Eva Braun**

Les derniers jours d'Hitler

Et aussi :



■ **Les bombardements alliés en Normandie**

Le premier semestre de 1944 est sans aucun doute le plus terrifiant pour les Français : 80% des bombardements vont se concentrer sur cette période en vue de préparer le débarquement des troupes alliées en Normandie. Responsables militaires et dirigeants politiques vont longuement discuter de la nécessité de recourir à ces frappes massives, mais l'importance de l'opération Overlord dans leur stratégie nécessite la mise en œuvre de moyens aériens considérables. Pendant les trois mois que dure la bataille de Normandie, le haut commandement allié décide de faire intervenir les forces de bombardement aériennes, tactique et stratégique, afin de préparer, de soutenir et d'accompagner la progression des troupes au sol.

■ **Le désastre de mai - juin 1940 vu par les écrivains français**

Grâce aux récentes recherches et publications, nous sommes plus à même d'appréhender le rôle des intellectuels français durant l'entre-deux-guerres, l'Occupation et plus récemment durant la période-clé de la Drôle de Guerre. Si la défaite de mai 1940 est un véritable séisme au sein de la population française, elle est l'occasion pour les écrivains et les historiens engagés dans la « bataille de France », d'analyser cette catastrophe nationale avec un grand discernement.

En kiosque

AXE & ALLIÉS

1939 - 1945

6,95 €

HORS SÉRIE n°2

UN MONDE EN GUERRE

L'INFANTERIE ATTAQUE !

Les combats d'infanterie de la Seconde Guerre mondiale

Ce hors série inédit retrace en détail
tous les aspects des combats menés
par la « reine des batailles »

L'organisation, les tactiques, le commandement
des infanteries allemande, américaine et soviétique

Les armes d'infanterie : de la mythique MG-42 au bazooka

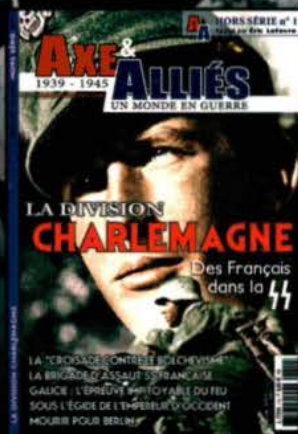
L'enfer des plus grandes batailles de la Seconde Guerre mondiale

Avec et contre les chars : le soutien de l'arme blindée et les "casseurs de chars"

Tous les deux mois en kiosque

AXE & ALLIÉS

Bon de commande sur le site
WWW.AXEETALLIES.COM



Régis GIARD et Frédéric BLAIS

Ces témoins matériels, comme ce casque de parachutiste de la 101st Airborne tombé en Normandie, ou celui de cet éclaireur français qui échappa aux balles de mitrailleuses allemandes, évoqueront les destins singuliers de leur propriétaires en donnant une vision particulière du conflit.

www.histoireetcollections.com